Patrick Rako Anne Darlet

L'écrin aux épines d'oursin

ou histoires vraies de la folie

Patrick Rako - Anne Darlet

L'écrin aux épines d'oursin

ou histoires vraies de la folie

Textes et illustrations : Patrick Rako

Postface : Anne Darlet

Juin 2004

Chapitre 1

Bientôt, je serai publié : depuis plus de quinze ans, je lance des bouteilles dans l'océan de la littérature ; or, c'est la première fois qu'une bouteille me revient chargée des preuves de l'existence d'un autre monde. Celui du mur conscient. C'est donc la première fois que j'écris en étant sûr d'être lu par des gens que je ne vois pas. Mon cœur est soulagé. Je n'ai pas oublié mon rêve. Il inonde encore mon âme, maintenant je le sens qui irradie mes membres, se mêle aux éléments de mon sang, prêt à cautériser une plaie, compenser une anomalie génétique ; illusoire rêve qui, au milieu de mes cellules, au niveau même de la structure des molécules, ne se différencie pas de l'énergie qui met en orbite les électrons que j'ai dans le corps. J'en suis sûr maintenant, et ce soir non plus je ne céderai pas à la tentation et, je le sais, à l'illusion qui consiste à ne plus vouloir autre chose que repeindre les murs avec ses veines, quand tout a fui et qu'il n'y a pas d'autre moyen d'échapper à l'hôpital psychiatrique, soit d'échapper au dernier mur, celui-là bien visible, que vous a pitoyablement offert le monde.

Là-bas, à l'hôpital, dans la chambre d'isolement, mais tout aussi bien ici, au sein de l'espace littéraire qui a toujours représenté pour moi le lieu même de la folie ; mais là-bas, quand vous m'aviez humilié au point de m'interdire et l'usage de mes membres, que vous aviez entravés, et l'usage de mon cerveau,

que vous aviez déconnecté de toutes ses facultés, je vivais intérieurement l'effacement de mon ego. Ne restaient que les pages des livres que vous n'aviez pas lues. Elles constituaient mon capital mental, un labyrinthe réel, invisible certes, mais pendant que vous trituriez mes neurones, labyrinthe dont je savais qu'il existait en dehors de moi, je veux dire que je pouvais périr entre vos mains, vous abandonner mon corps, même si cela était à regret, dans le désespoir absolu, désolé de n'avoir jamais senti comme ce soir, le mur conscient ; mais j'étais ce que je suis un peu plus maintenant : immatériel. Cela seul me donnait quelques forces car ainsi était et a toujours été mon pari sur la mort.

Fait étrange, quand vous me libériez et que je revenais chez moi et relisais ce que j'avais écrit avant même de connaître l'enfermement, je n'y voyais rien à changer. Seulement, sans le savoir vous n'aviez fait qu'augmenter mon trouble. Certes mon travail d'écriture est autobiographique, dans la mesure où je me sers de mon expérience pour créer mes personnages, mais lorsque ceux-ci s'expriment quand bien même il s'agit d'une narration à la première personne, je dis « je » en ayant conscience de dessiner un personnage. Aussi, le narrateur omniscient, celui qui est perceptible par le lecteur lorsqu'il y a présence d'une description dans la texte – car les personnages d'un roman ne décrivent pas eux-mêmes les lieux où ils évoluent à moins de recourir à une narration subjective – et bien, le narrateur omniscient, dans mes deux premiers livres, est absent. Il n'y a que des personnages qui se font narrateurs de leur propre vie. La langue n'y est pas, en dernière analyse, l'origine d'un écrivain éclairé, le monopole de l'intellectuel. Aucune convention ne la régit fondamentalement. Ce qui en fait une écriture libre et déchaînée.

Or, dans les deux premiers livres : *« le sentier suprême des âmes bleue »'* et *« le crépuscule de la littérature »* règne le *delirium tremens*, appellation détournée de son sens premier. En effet, le *delirium tremens* est un délire aigu accompagné d'agitation et de tremblements provoqués par l'alcoolisme, spécifie la médecine. Mais loin de n'être que cela, les personnages du livre s'en servent pour désigner et re-qualifier le fameux *spleen,* qui sembla toucher les descendants d'une génération de nobles en déclin et que décrivirent les écrivains dits « romantiques » dans l'Europe du XIX ème siècle. Ainsi le *delirium tremens* ne coïncide pas exactement avec le *spleen* : il

n'est pas seulement l'expression d'un vague à l'âme, d'un mal symbolisé par un désir inassouvissable, ni d'une langue qui semble se délecter ou se désespérer de l'écart - que rien ne comble sinon la littérature ? - entre l'espoir et le réel.

Non, le *delirium tremens* désigne l'affection mentale qui touche aussi bien l'aliéné que « l'automate », soit l'homme (trop bien) adapté à la vie sociale. Et pour cause, chez l'un comme chez l'autre de s'opérer au plus intime de l'être un sevrage :celui de la substance toxique qu'est l'illusion. Les deux personnages centraux, Alexandre et Zénéto, amis inséparables, espiègles et totalement insolents, défendent donc l'idée du délire comme poche de respiration, comme voie de résistance face à l'oppression sourde et aveugle d'une machine dont les effets sont redoutables et d'autant qu'ils restent impensés.

Ce délire salvateur si on ne l'a pas compris dans « *le sentier suprême des âmes bleues* » est clairement assimilé à la littérature elle-même dans « *le crépuscule de la littérature* ». Là, Alexandre s'y est affranchi la tutelle de Zénéto, son mentor littéraire, qui ne touche jamais une plume. Alexandre se veut homme qui décode, tel qu'ainsi, il imagine qu'on doit être artiste. Alors, en se faisant médiateur des différents niveaux de réalité, il cherche à faire de l'art, ce lieu refuge d'une réalité invisible pour les automates, une réalité énigmatique et sous-jacente structure mécanique du monde perceptible qu'est « *l'univers des signes* », autre part duquel l'homme n'a jamais su vivre : s'entourant de mots pour désigner son environnement, défrichant la nature pour la peupler de signes de son existence éphémère. Univers aussi circonscrit par l'impensable, et au seuil duquel Alexandre cherche à se tenir, comme tout artiste croit-il, pour quittant presque l'univers des signes sentir… les signes de l'univers. Cet esthétique le conduit à transgresser les conventions à un tel point qu'il se retrouve enfermé… lui aussi. Mais combien d'années avant que je ne le sois moi-même réellement ?

Voilà un de mes troubles. J'ai bientôt trente et un ans. Nous sommes en 2004. La première fois, lors du premier internement, je devais avoir vingt-deux ou vingt-trois ans - et cela n'a jamais cessé depuis. A vingt-quatre ans, j'avais déjà établi le plan et écrit quelques textes de « *l'univers des signes, les signes de l'univers* », essai poético-philosophique sur la question : qu'est-ce que l'art ? Les extraits suivants proviennent

des deux premiers livres. Donc vers dix huit ans, peut-être dix neuf, pas plus, souvent moins…Or mon sentiment n'a pas changé. Mon dégoût est intact. Intact aussi mon mépris. Seulement aujourd'hui je sais. Je suis Alexandre. Je suis Zénéto. Et en même temps, je les regarde à présent avec amusement, tel un grand frère.

De la bouche d'Alexandre, dans la première mouture de l'introduction du « *sentier suprême des âmes bleues* » dont, dans la version finale il n'a été retenu que le dialogue et le poème présentés dans le livre comme s'ils avaient été le fruit d'une écriture à deux mains entre Alexandre et Zénéto :

Chapitre 2

Le delirium tremens :
- le quoi ?
Le delirium tremens :
- un jeu ?
Non, le delirium tremens :
- la règle ?

Chatouiller les étoiles, remplir un mot de tous les abus, dépenser le moins de verbe et n'atteindre aucune idée, écrire et laisser pisser le cerveau comme l'ange de la fontaine sans miracles.

Le but :
- aucun
L'intérêt :
- néant
La méthode :
surréaliste bien sûr, mais en faisant encore plus bête. Juste pour voir si l'esprit anéanti libre et jeté à ses vices aurait intérêt, même en désordre, à se précipiter sur la beauté. Cette phrase ne veut rien dire. C'est tout juste ce qu'il fallait pour débuter le delirium tremens.

A toute allure, jeter des mots inutiles et disgraciés, comme un tapis persan déroulé sans vergogne dans un escalier à ligne,

dont les motifs représenteraient une mosaïque, assemblée sous les ordres d'un tyran et peinte sur le modèle d'un tyran doublé de folie.

Le tout mélangé dans un verre solitaire de vin, au long corps de braises osseuses, et sous un regard attendri, sans cerveau, sans malice et tout empêtré de liberté, des yeux qui épuisent leurs vagues de rêves sur des mots au choc métallique, au lyrisme vibrant, comme des pièces d'argent tombées sur des coussins.

Et l'œil glisse, roule, perdu dans la foule de fous furieusement fervents de syntaxe crispante, stridente, hurlante, comme la scie de la lime à dents sur l'ongle ou sur le nerf de la gencive en sang, vibrante de crispations incontrôlées.

Il lit entre les signes des étangs, du lac, sur le corps épineux duquel le soleil impressionné de tâches multicolores s'incendie, explosant l'eau dans toutes les gammes piquantes, basses et hautes, du registre pointu de l'arc en ciel : aveuglement, étincelle.

Il ne faut rien retenir (comme à la prunelle de ses orbites, sans yeux), ne rien relire, pas même à claire voix haute comme le chant du roc agonisant sous une cascade d'absurdités, et ne racler sa gorge (pleine de triste papier, de biscottes écrasées, déchirées) que dans la grotte gigantesquement noire de solitude décrépie. Parce qu'en cet endroit son râle lui appartient, et à lui aussi la beauté odorifique de son songe d'eau fuyante.

Coule œil, coule, déchire l'inutile lambeau de chair qui fait de toi, même damasquiné d'illusions courbées, le rubis oublié, incrusté, minuscule, dans un visage de fer, d'alliance, cousu au chalumeau des idées, à la laideur sans âmes.

Tu glisses sur le cou d'un fou à guillotine, et la folie vaut bien une larme à tranchante lame, puisqu'il est de coutume de biseauter sa peau pour se mirer dans le filet d'argent qui en déferle, et se rassurer de constater que le visage est rouge, reflété dans du sang. Le sang vient d'un homme et cela suffit à justifier la répression de toutes folies.

Qu'est ce que la folie au fait ?

Qu'est ce qu'un fou ?

Une ombre cramoisie qui aurait sous le soleil jeté son corps contre un mur, comme une grenouille sous un train ?

Un regard de braise qui fouille une glace avec fureur et ne voit que la glace ?

Un serpent à deux têtes qui, tendu à égale force dans deux directions opposées, aurait cuit sur le sable à force d'immobilisme ?

Ou peut-être un sous-homme qui le serait devenu juste pour n'être plus un homme ?

Qu'importe puisque demain, comme jadis, déversera sa cargaison d'arrivistes fous, répandus sur les quais des gares abandonnées, depuis les soutes insalubres des caravelles égyptiennes, comme la peste. Ils cracheront, comme des expectorations, le venin transparent de leur déraison, en attendant un siècle ou la prochaine cargaison, pour être élus « virus national ».

Qu'importe la folie colorée des longs couloirs, dévêtue, dans les asiles où l'on ne crée pas, où l'on s'amuse juste à vivre et où l'art n'a d'autre attrait que le bruit de sa fureur, la naïveté de sa pudeur sale.

Je crois que je serai toujours une roue édentée, lançant des éclairs, roulant sur le rail incertain et sans fin, et ne s'arrêtant à aucune gare. Je ne suis ni fait pour les maisons de fou, ni fait pour les honneurs. En somme, condamné à jalouser les mots bien faits et à errer dans le cimetière de la littérature, sans réussir à m'y creuser une tombe.

Ma littérature est sale, je le sais. Ma peinture est cruelle pour la vue, elle vomit l'espace au point de vouloir sortir du papier pour le mordre. Elle n'a d'esthétique que sa cruauté, l'énergie de son mouvement illusoire, la ridicule urgence de ses moyens précaires d'expression. De l'encre, une plume, des rubans de couleur adhésifs : une armée vaincue qui, à genoux, croit encore renverser l'univers comme un gant, je le sais.

Mais si vrai que j'ai quelque chose à voir avec l'art, si je suis cruellement insatisfait de perfection, assailli de craintes de n'en être jamais assez comblé, si vrai que je trouve belle la phrase « les miroirs et le ventre des femmes sont exécrables parce qu'ils multiplient le nombre des hommes ».

J'en arrive à renoncer à la beauté même, à m'horrifier de ne penser qu'à mes petites horreurs de dessins. Jamais le cadre de mes yeux, même accueillants, ne suffira ; parce qu'elles déborderont toujours et qu'en fin de compte, il manquera, cruellement et toujours, les yeux des autres pour recevoir le trop-plein.

Je souffre d'avoir encré en moi, comme une lame, le sentiment aigu que l'art ici ne souffre pas d'une pénurie de mains qui tracent, de mains qui peignent, de mains qui jouent de la musique, mais bien d'yeux, pour s'intéresser à elles, comme si Narcisse se perdait dans un désert au sable aveugle. Les yeux en viendraient à rougir de folie.

Alors, quand je suis silencieux, crois-le si tu veux, que mes yeux de tyran expulsent des lances effrayantes, hérissées de piques tout du long, que mes naseaux crachent ce qui me reste d'humanité, au point qu'il ne subsiste qu'une forteresse vide, en ruine :

je ne pense qu'à cela,
je suis réellement méchant, réellement désespéré,
et prêt à tuer un homme.

Tels sont les vents mauvais du delirium tremens.

Chapitre 3

Extrait du *Sentier suprême des âmes bleues*.
Ce qu'il y a à savoir : les deux personnages, Alexandre et Zénéto, sont dans l'appartement familial d'Alexandre. Ils entrent dans la salle de bain, continuant leur conversation qu'ils enregistrent au magnétophone.
L'extrait présenté ici est la version définitive, mais non totalement expurgée de ses fautes d'orthographe.

- Quoi ? Comment le delirium tremens ? Mais qu'est ce que tu veux que je te dises ? Je ne comprends déjà pas pourquoi tu m'as amené ici. On était pas mieux dans l'salon ?
- Pourquoi, tu n'aimes pas ma salle de bain ?
- J'ai pas dit ça, Alexandre. Ta salle de bain je la connais par coeur. D'ailleurs je ne crois pas qu'on puisse encore appeler ça une salle de bain. Enfin merde quoi !, j'ai pas envie de m'enliser dans ce bordel et dans cette puanteur. Je préfère encore le salon. Tu peux comprendre ça quand même ?
- Mais, je ne t'ai jamais dit le contraire. Moi non plus j'ai pas envie d'y passer la soirée. Je veux juste qu'on se lave, qu'on se change et qu'on sorte de là au plus vite. Tu n'y vois pas d'inconvénients ?
- Mais j'ai aucune envie de m'doucher ici, figure toi. J'ai assez donné comme ça. L'eau froide et les morceaux de mur qui tombe dans la baignoire, c'est fini pour moi. Ca ne m'amuse plus ... . Écoute ... je ne dis pas ça méchamment. Toi aussi tu devrais changer d'air. Je sais pas moi, c'est pas bon de vivre comme tu l'fais. Et tu ne peux pas dire que je ne sais pas de quoi je parle, non ? Écoute Alexandre, ne te vexe pas. C'est pas contre toi que je dis ça. Mais je ne me sens pas bien dans cette salle de bain. Il y a quelque chose qui me met mal à l'aise, c'est tout. Alors si tu me promets que l'on ne vas pas y passer une plombe, je te promets qu'on finit la soirée sur les chapeaux d'roues. On va où tu veux et c'est moi qui paye. Mais on reste pas ici. Ca te vas comme ça ?
Alexandre, dis moi quelque chose quand même.
- Arrête là tu veux ? Je suis désolé que tu te sentes mal à ton aise ici, mais tu me laisse sans réponse. Je ne sais pas ce qui te gêne. On t'a toujours reçu à bras ouvert. Tu as toujours fais comme si tu étais chez toi. Personne n'est venu te le reprocher. Personne ne t'a fais et ne te fera jamais de remarque, et ce n'est pas moi qui commencerai. Pourtant, je ne te reconnais plus. J'ai beau d'écouter, je n'arrive pas à t'entendre. J'ai beau me creuser la cervelle, je ne réussis à trouver quelle chose, quelle événement, quelle personne a pu te fermer les yeux de la sorte. Parce que bien sûr comme un gros nigaud, je me dis que ça ne vient pas de toi ces paroles. Et tu vois, je ne focalise pas sur la crasse puisqu'elle me dégoûte autant que toi. Je la vois comme toi tu peux la voir. Ca ne m'empêche pas de regarder les choses comme elles sont réellement. Et à dire vrai, je ne crois pas que les choses me seraient aussi transparentes si elles n'étaient pas sales.
- Qu'est-ce que tu veux de moi Alexandre ? Ce n'est pas comme ci je défendais une certaine idée du confort, ou quoi que ce soit d'autre. Je n'ai pas changé et toi tu n'es pas lucide. Regarde dans quoi tu vis. Observe dans quoi tu te laves. Comment ne sens-tu pas que cet endroit est trop froid, sans fonctionnalité ? Moi non plus, je ne te parle pas de foutoir. Je crois que ca m'amuserais assez de rechercher la salle de bain sous les décombres. Mais il est bien question d'autre chose et je ne l'ignore pas. Ici, les objets sont devenus fou. Tout à vacillé. Tout a était abandonné à sa propre pourriture. L'air n'y est pas seulement irrespirable parce qu'il a moisi. Il est en plus devenu malsain parce qu'on sent que c'est un

Marchand d'esclaves

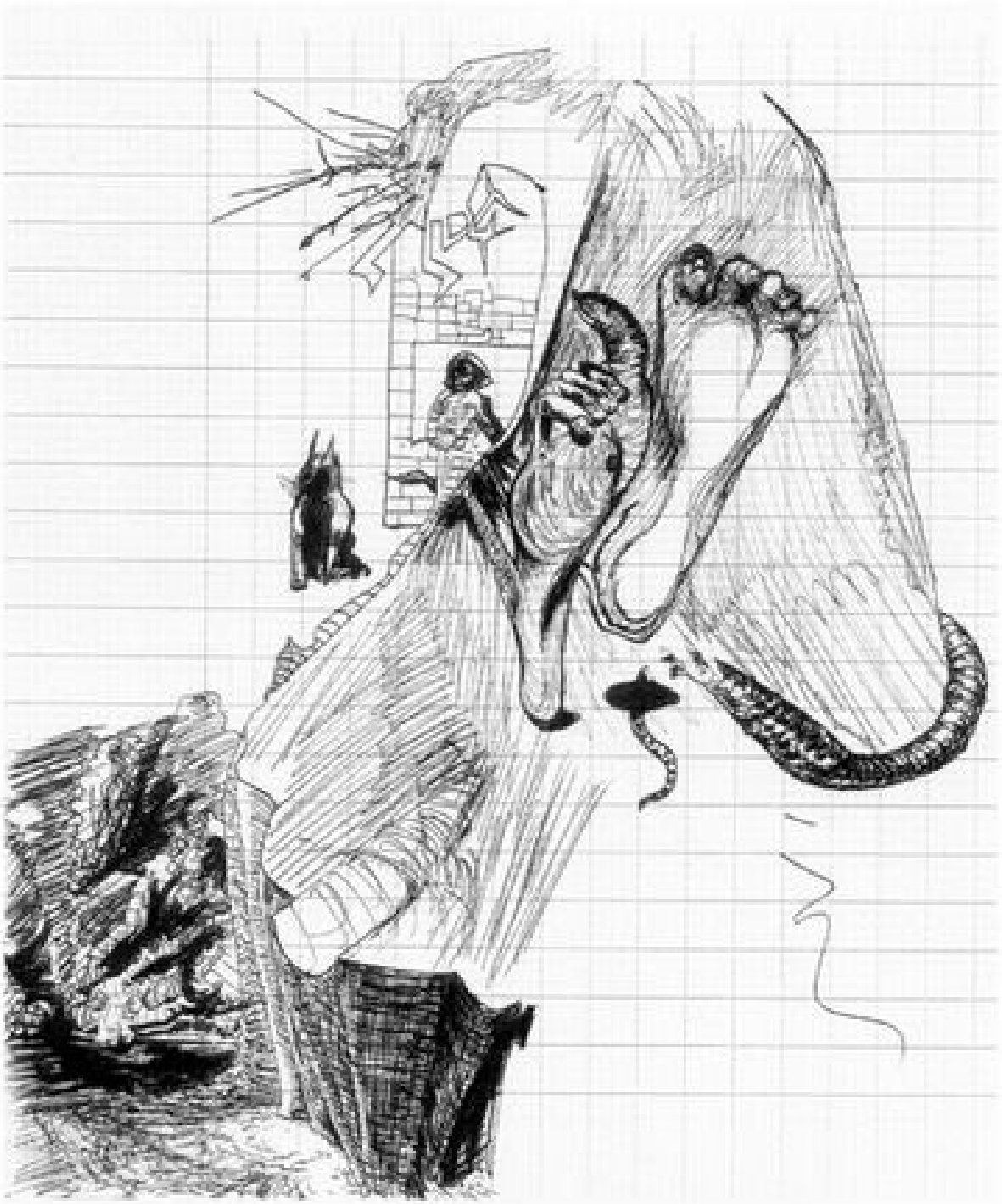
air de chaos, soigneusement désiré. Pire, aucun homme n'a accompli ce néant. Par suite de la nullité de toutes résolutions, ce sont les choses qui se chargent de produire la mort lente en série. Vous avez laissé s'implanter une usine à destruction dans votre salle de bain, Alexandre. Comment ne le vois-tu pas ? Comment lors de l'apprêt de ton corps, lorsque l'eau prépare ta peau, ta chair ne te fait-elle pas sentir qu'elle a été changée en matière première ?

Ne dit rien Alexandre. La question est sans réponse car aucune réponse ne peut aller sans soulever d'autres questions. Et si cela est, le questionnement ne peut avoir pour logis que ton seul silence.

Maintenant si tu veux me parler de tout ce qui est fantastique, fantasmagorique, voire poétique ici, ne me reproche pas d'essayer de chercher un sens à tout ce capharnaüm. Moi aussi les choses me parlent au travers de leur inadmissible saleté. Moi aussi j'aime quand l'air du temps s'oublie dans les objets. Je suis toujours intrigué à l'idée qu'ici les serviettes raclent la crasse des dessous de bras avant d'essuyer le sol. Ca me dégoûte d'avoir déjà constaté comme cette dernière fonction ne vous semblait pas incompatible avec la première. Pourtant la fascination l'emporte. La salle de bain s'impose à moi comme un aquarium avec ses mutations complexes, et elle accouche des monstres devant mes yeux. Les serviettes mouillées sont d'étranges créatures. Là qui gisent comme dans un marais. Là qui cohabitent avec la dernière poubelle du dernier rangement que personne n'a eu la force de terminer. Regarde moi bien, je ne suis pas devenu borgne Alexandre. Mes yeux sont encore les tiens quand ils voient un rasoir nager dans les replis de cette plante-serviette. Je sais avec toi combien ces petites bêtes s'apprivoisent mal. Il en tombe souvent du lavabo. Ca ne sert à rien de les remettre à un endroit précis. Parfois, ils sont réticents à prêter leur lame et tous se tiennent cachés. Il faut en choper des tout neufs dans le sachet qui doit être quelque part par ici, avec toute ses gourmandises à l'intérieur. Si le sachet et éventré, les lames de sucre d'orge ne doivent pas être très loin. Elles seront vautrées sur une cuillère. Et je surprendrais bien la mienne à ramper près d'un verre, te dis-tu. Et effectivement, près du lavabo, tu découvre un banc de rasoir. Il glisse comme un seul voilier et veut entrer dans une bouteille. Un tube de dentifrice à la menthe et au fluor mal rebouché. Des trousses de toilettes et de fouillis débraillées de lassitude. Un sèche cheveux moderne qu'on a cassé et qui depuis traîne sa jeunesse accoudé contre les tuyaux du mur. Les quels tuyaux montent jusqu'au plafond, tandis qu'à hauteur de tête nous sourit le placard de rangement . Notre rasoir se cache peut-être dedans ? Tête de linotte tiens !, les placards sont plein à craquer de nécessaires rangement. Et celui-ci est un glouton.

L'étreinte illusoire

La petite fille, le chat noir, le serpent et la falaise



Avec fracas, s'entrechoquent sur le carrelage bleu, rebondissent dans une serviette et sonnent comme des billes en butant sur le cache de la baignoire. »

Salle de bain : bande d'enregistrement N°5.

« - Comment qu'est-ce que je te fais ? t'es prenant Alexandre tu sais ? Écoute. Moi je te le dis franchement. Si tu ne vas pas couper le son de cette télé, ce n'est pas avec ce bruit dans les oreilles que je vais réussir à t'écouter.

- Dis pas ça, tu vois bien que je peux pas bouger. J'suis coincé dans la baignoire. Et t'es plus près toi. Vas-y si tu veux l'éteindre.

- Bon, j'ai compris : je ferme la porte. Si c'est pas suffisant, c'est toi qui va l'éteindre. Je préfère te préven...

- Zeneto ? Un dernier truc avant de t'installer dans la baignoire : Ca te gène de regarder pour voir si le magnétophone est bien en route ?

- T'es emmerdant tu sais ? »

Salle de bain : bande d'enregistrement N°3.

« -Détends-toi : C'est pas grave si y'a pas d'programme, ça fait bruit de fond. Et puis ça gène personne : Tout le monde dort à cette heure là. Et même si c'est pas l'cas : On s'en fout des voisins. Qu'est-ce que tu m'fais ?

- Comment qu'est-ce que je te fais ? t'es prenant Alexandre tu sais ? Écoute. Moi je te le dis franchement. Si tu ne vas pas couper le son de cette télé, ce n'est pas avec ce bruit dans les oreilles que je vais réussir à t'écouter.

- Dis pas ça, tu vois bien que je peux pas bouger. J'suis coincé dans la baignoire. Et t'es plus près toi. Vas-y si tu veux l'éteindre.

- Bon, j'ai compris : je ferme la porte. »

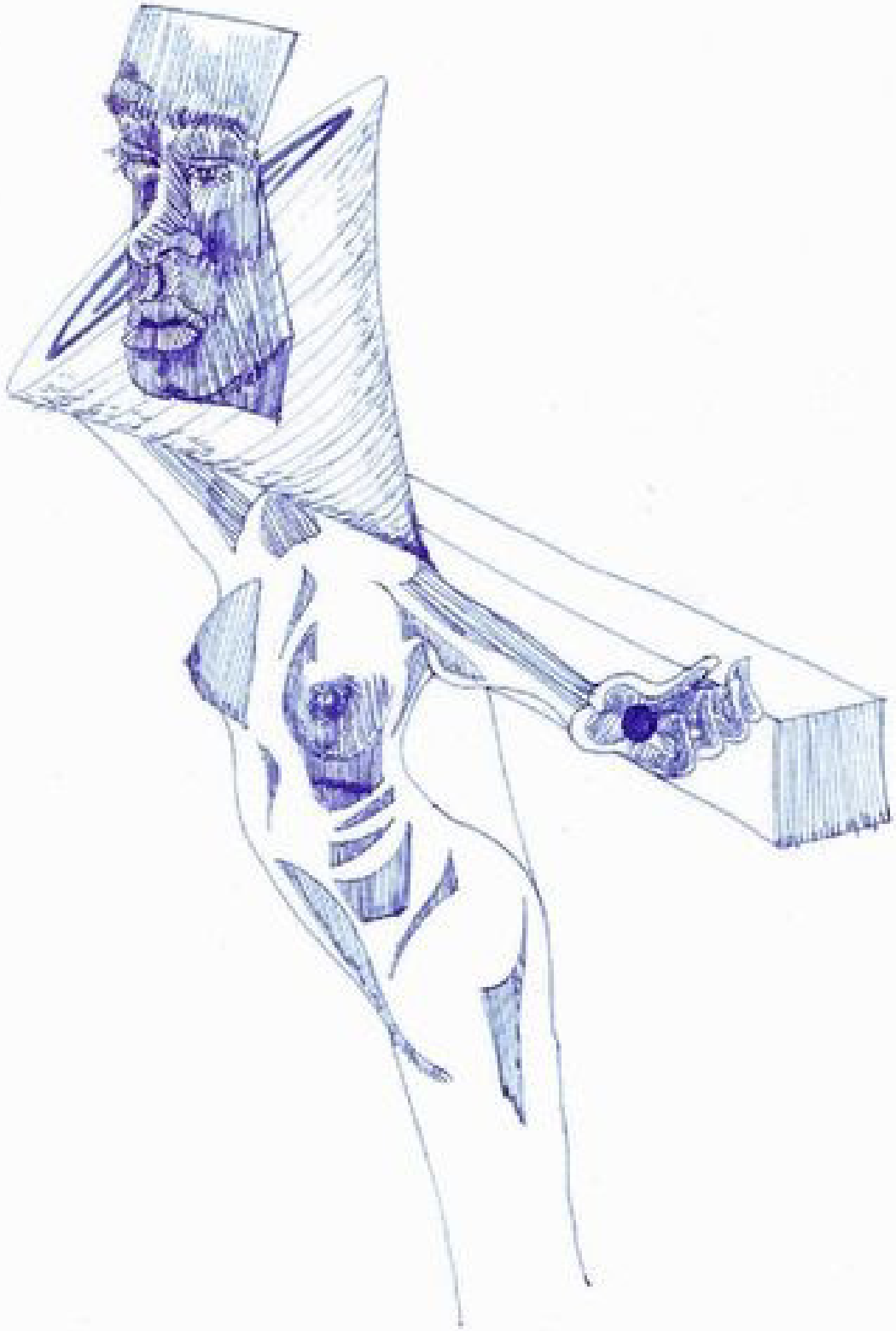
Salle de bain : bande d'enregistrement N°2.

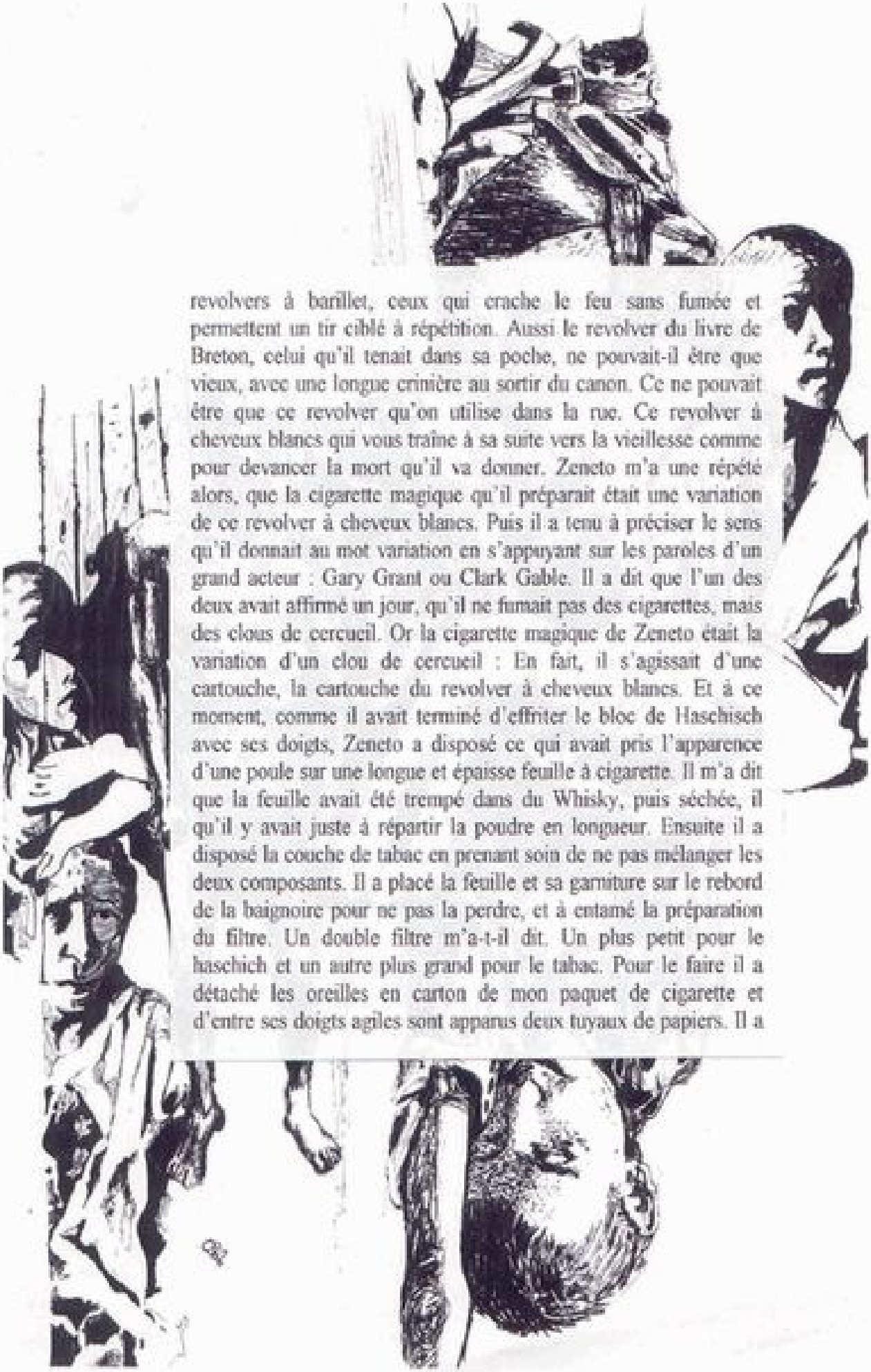
Naissance et réminiscence

« - Soulèves-toi un peu Alexandre, j'aimerais allonger mieux mes jambes.
- Comme ça ?
- Non, pousse tes coudes un peu plus ... parfait, ne bouge plus : j'ai trouvé ma position ... . Je t'écoute Alexandre ... tu me disais quelque chose tout à l'heure ? »

Salle de bain : soupir de la baignoire et de nos corps passagers. Tout autour de nous, il règne une légère pénombre. Les lumières de la rue passent par les interstices des volets.Zeneto sort des feuilles, un sachet de tabac et me dit qu'il va rouler une cigarette magique. Une de son invention précise-t-il. Une de celles qu'il a testé dans toutes ses variations, et dont aujourd'hui il garde le thème comme on garde un secret. Il me dit aussi que compte tenu de l'occasion, celle qu'il roule pourrait très bien être aussi fameuse que le revolver d'André Breton, tu sais me dit-il, le revolver à cheveux blancs. Moi, je lui dis que je ne sais pas, et je lui demande pourquoi il me parle de revolver à cheveux blancs et pourquoi il me parle d'André Breton. Il me demande si je ne sais pas qu'il s'agit du titre d'un de ses livres, mais il ne me laisse pas répondre. Il me confit que ce titre l'a toujours intrigué.Un revolver à cheveux blancs n'est-ce pas étrange ? D'ailleurs, est-ce quelqu'un sait pourquoi ce revolver a des cheveux, qui plus est des cheveux blancs ? Et pourquoi, ce qui a plus d'intérêt, des que l'on prononce : '' le revolver à cheveux blancs '', il se dégage comme une évidence, qui soustrait le mot à l'absurdité ? Zeneto me dit qu'il ne sait pas encore répondre à ce paradoxe. Mais selon lui, si l'on laisse advenir l'image, on se dit que les cheveux blancs sont un attribut visible de la vieillesse. Et il dit que c'est de ce côté là qu'il faut chercher, parce que les pistolets de l'époque de Breton était peut-être vieux. Pas tous, mais assurément ces pistolets qui à chaque coup de feu brouillaient le champ visuel du tireur par un écran de fumée. Et André Breton avait du les connaître, de même qu'il avait du connaître leurs successeurs, les

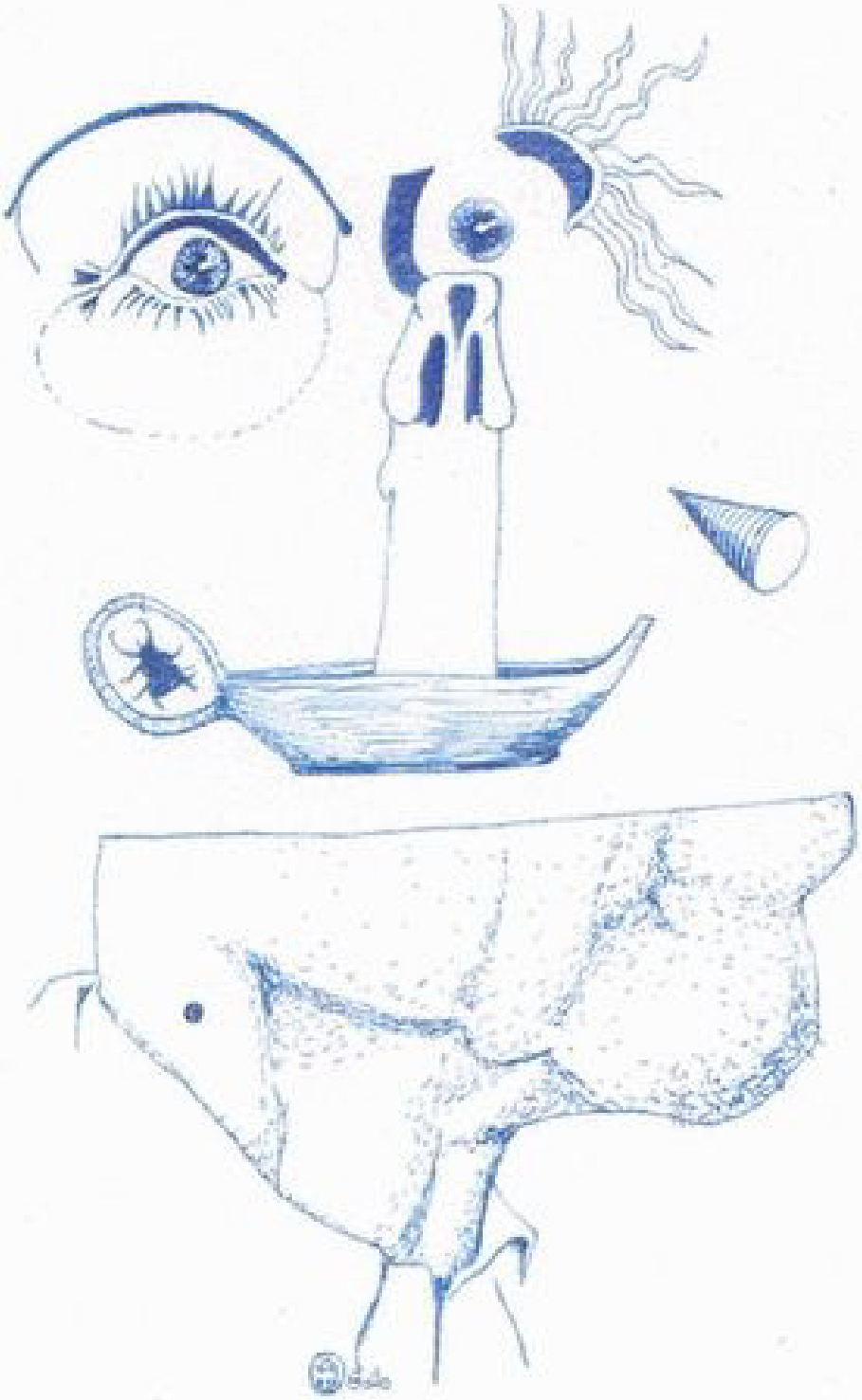
Crucifixion par l'excision

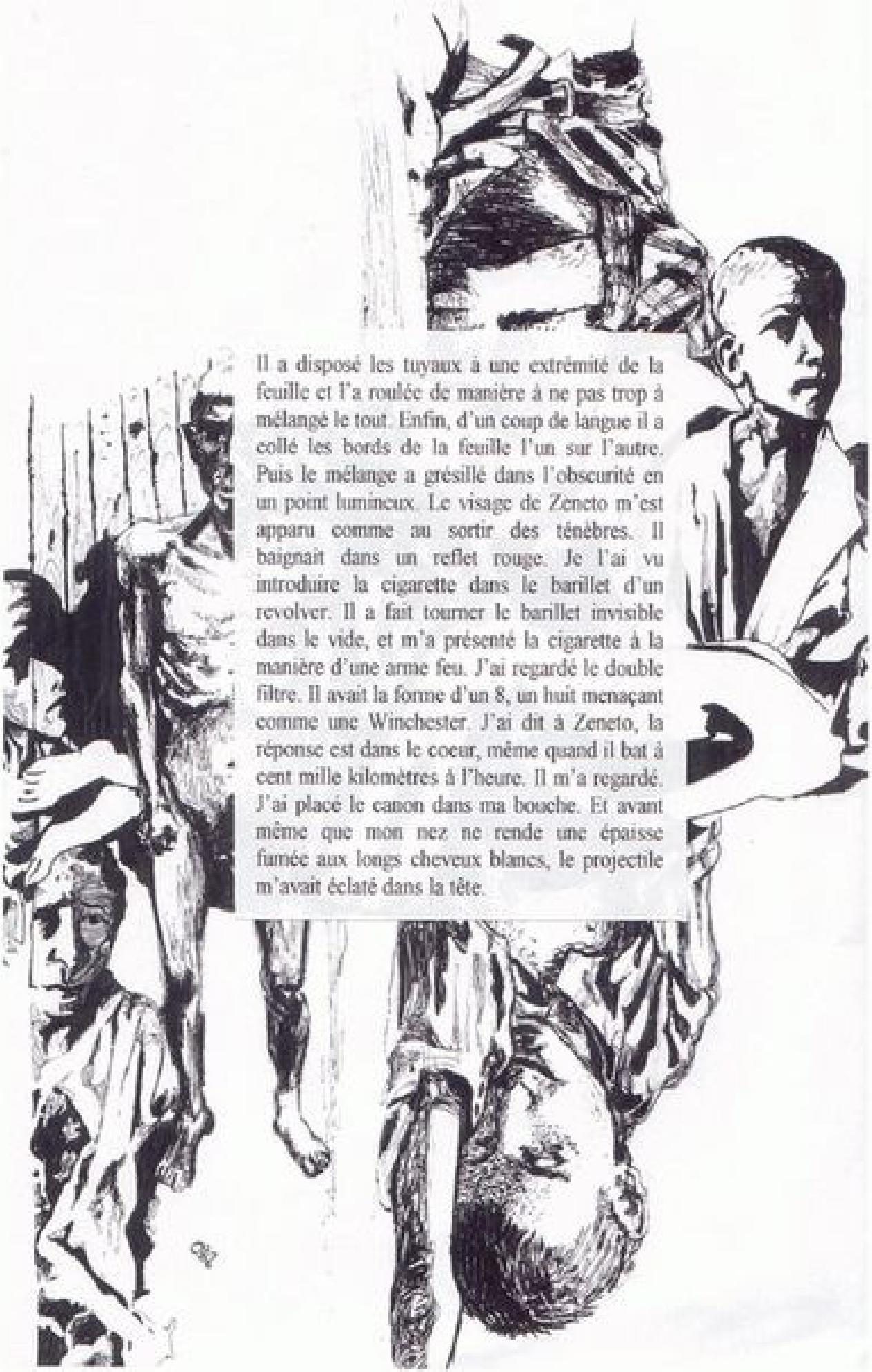




revolvers à barillet, ceux qui crache le feu sans fumée et permettent un tir ciblé à répétition. Aussi le revolver du livre de Breton, celui qu'il tenait dans sa poche, ne pouvait-il être que vieux, avec une longue crinière au sortir du canon. Ce ne pouvait être que ce revolver qu'on utilise dans la rue. Ce revolver à cheveux blancs qui vous traîne à sa suite vers la vieillesse comme pour devancer la mort qu'il va donner. Zeneto m'a une répété alors, que la cigarette magique qu'il préparait était une variation de ce revolver à cheveux blancs. Puis il a tenu à préciser le sens qu'il donnait au mot variation en s'appuyant sur les paroles d'un grand acteur : Gary Grant ou Clark Gable. Il a dit que l'un des deux avait affirmé un jour, qu'il ne fumait pas des cigarettes, mais des clous de cercueil. Or la cigarette magique de Zeneto était la variation d'un clou de cercueil : En fait, il s'agissait d'une cartouche, la cartouche du revolver à cheveux blancs. Et à ce moment, comme il avait terminé d'effriter le bloc de Haschisch avec ses doigts, Zeneto a disposé ce qui avait pris l'apparence d'une poule sur une longue et épaisse feuille à cigarette. Il m'a dit que la feuille avait été trempé dans du Whisky, puis séchée, il qu'il y avait juste à répartir la poudre en longueur. Ensuite il a disposé la couche de tabac en prenant soin de ne pas mélanger les deux composants. Il a placé la feuille et sa garniture sur le rebord de la baignoire pour ne pas la perdre, et à entamé la préparation du filtre. Un double filtre m'a-t-il dit. Un plus petit pour le haschich et un autre plus grand pour le tabac. Pour le faire il a détaché les oreilles en carton de mon paquet de cigarette et d'entre ses doigts agiles sont apparus deux tuyaux de papiers. Il a

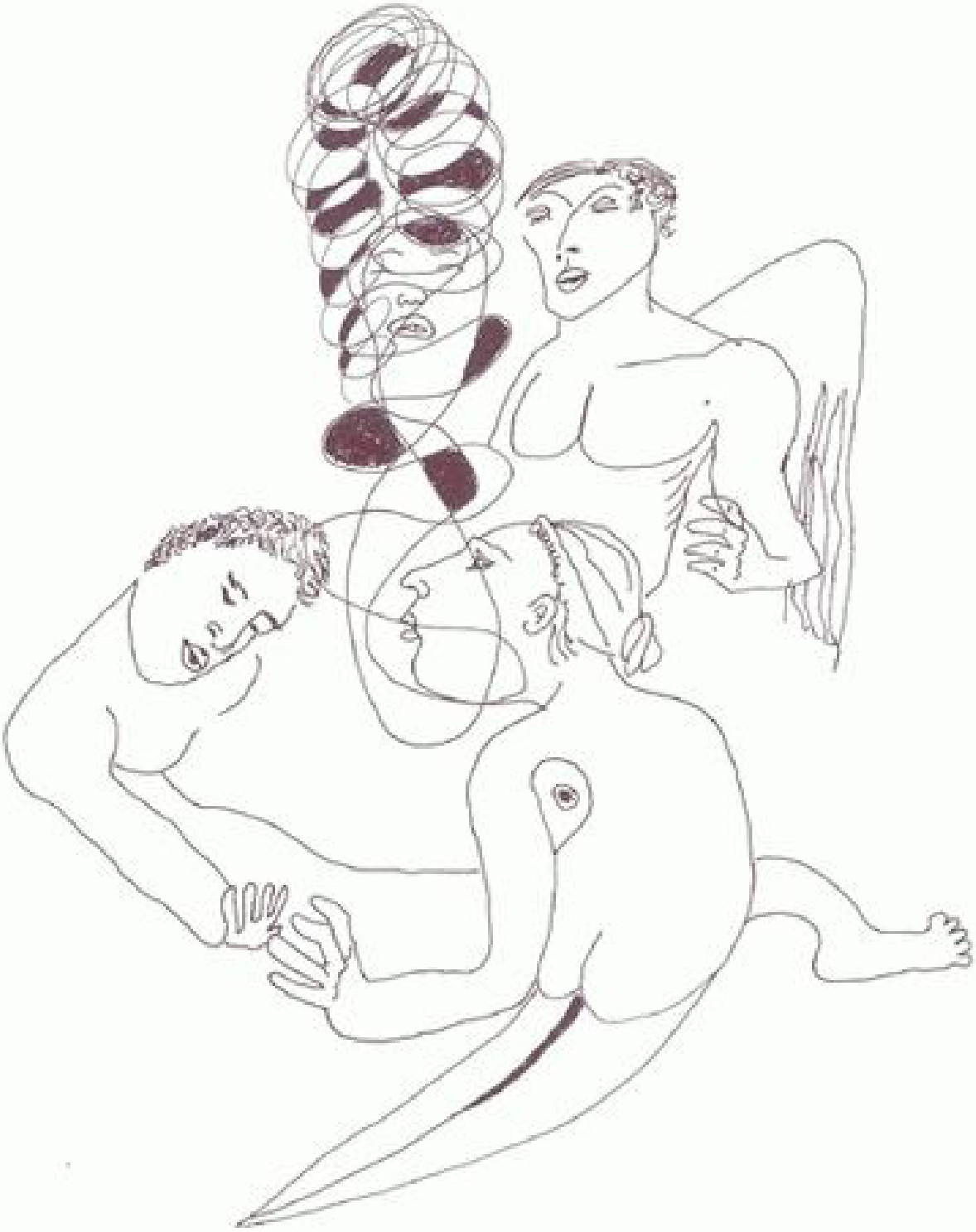
L'idée





Il a disposé les tuyaux à une extrémité de la feuille et l'a roulée de manière à ne pas trop à mélangé le tout. Enfin, d'un coup de langue il a collé les bords de la feuille l'un sur l'autre. Puis le mélange a grésillé dans l'obscurité en un point lumineux. Le visage de Zeneto m'est apparu comme au sortir des ténèbres. Il baignait dans un reflet rouge. Je l'ai vu introduire la cigarette dans le barillet d'un revolver. Il a fait tourner le barillet invisible dans le vide, et m'a présenté la cigarette à la manière d'une arme feu. J'ai regardé le double filtre. Il avait la forme d'un 8, un huit menaçant comme une Winchester. J'ai dit à Zeneto, la réponse est dans le coeur, même quand il bat à cent mille kilomètres à l'heure. Il m'a regardé. J'ai placé le canon dans ma bouche. Et avant même que mon nez ne rende une épaisse fumée aux longs cheveux blancs, le projectile m'avait éclaté dans la tête.

Un ange a rêvé



Chapitre 4

Voici maintenant une partie de la dernière séquence du second livre « *le crépuscule de la littérature* », où Alexandre est confronté à l'enfermement.

« Ne pas entendre le son de sa voix, être abasourdi par un silence du vent, éparpillé par une goutte d'eau sur une vitre, ou une glissade dans un sommeil de forçat, le temps d'un éclat voir son visage se réveiller dans le carreau de la fenêtre : petit animal à métamorphose incomplète dont la tête est munie de pièces buccales en forme de trompe : l'orage vient de cesser, là le seul questionnement valable porterait au faîte de la compréhension l' étrangeté qui consiste a inscrire l'intimité d'une présence dans le creux des mots, pendant que la pluie crépite sur le mur, douce comme un feu régulier sous l'hospice du ciel cuivre et ronronnant, mais le questionnement est le mensonge le plus rassurant face à l'émoi que provoque le hasard : lui préférer la fascination de l'oeil, l'oeil, durant la douche, l'oeil qui veut être rapproché assez près de la vitre pour voir s'agiter l'espace dans l'épaisseur du verre, il zieute, farfouille dans sa découverte, un peu n'importe comment, sans ordre, dans tous les sens, tout voir, tout maintenant, tout à la fois, et si l' espace offre son organisation, il tente encore de se griser , s'habitue à l'idée que ce qu'il voit ce n'est pas une cellule où l'on est contraint a manger et a dormir, la chaleur est là, derrière, elle pèse doucement sur la fenêtre comme un ballon incolore, et la vitre est chaude par endroits, je la sens dans l' extrémité de mes pattes velues, c'est certain tout est la, bien la, et ce lieu ne suscite pas en moi d'impressions morbides, une fois à l'intérieur je ne proférerai pas de vaines plaintes, le découragement et l' inaction ne me saisiront pas, mon affadissement trouvera à se nourrir d'une longue solitude que n'arrivera pas à distraire la désuétude rédhibitoire d'un mobilier assemblé par l'ennui, mais il sera trop tard petite mouche, c'est maintenant, dans l'agitation saccadée de tes pattes qui d'un revers poilu balayent l'eau de ta trompe, qu'il faut choisir, et bien se tromper, entre là-bas, à l'intérieur, et ici où le froid raidit le poil tandis que la pluie fouette le dos, car qu'y a-t-il à l'intérieur ?, la réalité ? : un désir qui meurt de s'être contemple dans un miroir, un vide que quatre murs nomment « espace », rien de plus, rien de moins, et l'orage va cesser, tes ailes se décolleront, et ton projet a force d' avoir infuse dans son propre désir sans se réaliser se dissoudra dans un songe qui te promènera entre les barreaux du ciel, laisse-moi seulement glisser avec toi, sans pesanteur, comme en ce moment où ma main trace, déambule, comme toi, là où elle ne sait pas, derrière un mot puis dans un autre, partout où l' organe du saisir ne peut saisir que son ignorance, qui se dérobe encore, parce qu'on peut seulement la montrer du doigt,

de loin, comme moi tout à l'heure, lorsque le bout de mon index vise dans l'air invisible, épouse la courbe de ton vol, et en inscrit les volutes dans l'humidité du carreau pour découvrir que dehors tu danses les lettres de l'alphabet : il n'y a pas de hasard, pas plus d'ailleurs qu'il n'y a de sens, ici, les médecins s'évertuent même à me faire croire que je suis fou, et je suis fou de les croire, mais lorsqu ' ils m' ont placé dans leur cellule je n' imaginais déjà plus réussir à leur échapper, à présent: « je » est dans le passage, « je » s'est lézardé comme une cage, cependant le larcin quotidien de ses quelques heures d'écriture suffit à rendre sa misère consolable, et je ne crois pas qu'il faille l'interpréter comme le seul résultat d'une lâche compensation de la réalité par les mots, rien que d'y penser : j'en vibre encore: peut-être est-ce cela le non-sens ? la folie ? la fêlure qui se répand dans le mot: « je », parmi tous les mots d'un même revêtement langagier, peut-être le plus fondamental parce que, derrière lui, ne se cache pas le « sens » : le mot « je » ne fait que diffuser le son qui correspond a sa prononciation, en deçà : il est sans profondeur, rien à voir avec le mot « arbre » qui, même jeté là, isolé tout de suite, comme ça : « arbre », appelle une image, même pauvre, celle de l'écorce par exemple, ou d'une branche, d'un feuillage, et cette image contient au moins en germe le sens commun puisqu' elle se situe sur le même plan que les opinions de monsieur tout le monde sur la question, la cependant on pourrait dire que le mot: « arbre », est demeure opaque tant de sa profondeur il n'a été perceptible que l'une de ses premières épaisseurs de sens qui se cache au verso de sa forme sonore, pourtant, quand « arbre » s ' ouvre sur « écorce », « branche », « feuillage », et fait espérer : « le vent qui décoiffe le feuillage », on sait déjà que: « le tronc apparaissait sous les branches nues qui semblaient tourner autour de lui comme des hélices jusqu' au ciel » , et l' arbre est devenu la tempête qui souffle, la forêt qui se plie, caressée par un doigt invisible et furieux, tandis que sous le feuillage clairseme des géants, les animaux mouilles s'agitent, tombent des branches, se nichent, se fuient, dans un vacarme ou cris, craquement, panique, bruissement, se confondent en un hurlement de feu qui dissout le drame de chacun dans le drame de la forêt » : du mot « arbre » est sorti tout un monde, il n'a pas fallu creuser beaucoup, presque tout y était déjà, en comparaison le mot « je », s'il est esseulé, se ferme sur lui-même, et se tient devant nous, muet comme un cadavre, parce que « je » est celui de qui part la parole sans précision des caractéristiques spécifiques à l'homme qui parle,

ce mot demande à être approprié, individualisé, mais l'homme qui le fait sien, ne peut pas s'arrêter à cette seule appropriation, précisément parce que ce mot-là n'a pas de « sens » : le « sens » se fait en dehors de lui, dans son prolongement, lorsque notre homme s'engage dans une promesse de dialogue en disant «je », et que ce « je » est suivi d'une phrase significative dont le verbe et les compléments fourniront au « je » ses qualités, en même temps que ce discours pourvoira son auteur d'une unicité radicale ; unicité qu'il lui appartiendra de faire perdurer à sa convenance car depuis qu'il a fait du signe vide par excellence sa propriété, il est de son pouvoir à lui, et à lui seul, d'en renouveler le sens à tous moments par le langage, et par là : de s'affirmer, s'actualisant en même temps qu'il actualise son je, libre à lui, ensuite, de déployer dans l'espace du discours un je dont lui seul connaît la fausseté, libre à lui d'en jouer, pourquoi pas aussi, d'amuser ses amis, de mettre son je en spectacle, et au début ou à la fin de sa représentation, sans savoir très bien, de simuler la folie en ne déclinant plus qu'un seul mot, mais ici encore, la connivence de tout le monde le protège contre lui-même, et quand il proclamera : « Jeueueue ...» en faisant une énorme grimace avec sa bouche, tout le monde saura qu'il imite le fat, ah oui, oui, oui, c'est cela, celui qui n'a rien à dire et voudrait lorsqu'il parle qu'on se contente avec lui de sa superbe présence : le fat, mais il y avait dans sa bouche un je ne sais quoi de surjoué, dira-t- on, alors avec un peu plus de bonheur espère-t-il, il imite derechef le timide, le timide ?, mais si le timide, celui qui ne finit pas ses phrases et les commence en chuchotant un « j.. » presque inaudible et que seul le « zzz. ..» de la mouche réussit à imiter en fulgurance, ah effectivement, oh comme c'est drôle !, et effectivement ça l'est, mais ça ne le sera jamais autant que ce jour où « notre homme qui dit je », qui croit qu'il a un « je » en réserve, 1'ultime avant d'arriver à lui-même, celui qui fait toute sa fierté, celui qu'il ne montre jamais, parce qu'il ne faut jamais le montrer, ni se le laisser prendre, celui dont il ne donne à vous, à tout le monde, que des imitations, des extrapolations, des mensonges, autant de « je » qu'il fait rayonner autour de lui, telles les sept vies du chat: pour cet homme-là, rien ne sera jamais autant poilant que lorsque se présentant engoncé dans son costume cravate à un entretien très sérieux, pour un travail capital, sa première réponse sera: « je suis un végétal pouvant atteindre des dimensions et un âge considérables, dont la tige ligneuse se ramifie à partir d'une certaine hauteur au-dessus du sol » car à ce moment-là, ses sept vies exploseront d'un coup, il

aura rompu son pacte avec les hommes, il est assis dans son siège trop mou, devant le bureau derrière lequel se tiennent les examinateurs, dans cette petite pièce où son corps l' a avalé, lui qui est loin au fond de lui-même, déjà, sombrant dans le vide qu'il a derrière ses yeux, on se demande ce qu'il a, est-ce qu'il ne serait pas malade ?, vous vous sentez mal monsieur ?, dernier appel, dernière main tendue vers l'égaré, un son va sortir de sa bouche, regardez ses lèvres gesticulent, il veut dire quelque chose, les examinateurs pensent : il nous fait un signe, la perception actuelle d'un phénomène sensible qui nous fasse affirmer la présence d'un homme non actuellement perçu : et lui de dire: « excusez-moi ...», ça y est : il revient parmi nous, il n'aura pas le boulot, mais on a eu peur quand même vous savez, chut !, il veut dire quelque chose: « excusez-moi, je suis un végétal ligneux qui possède un tronc et qui, dans son plein développement, dépasse huit mètres de haut, mais dans l' état actuel des choses : vous pouvez pas vous rendre compte », ça y est, il l'a dit, ô mon dieu, plus rien de l' ordonnance qui régnait entre les cinq personnes présentes dans cette pièce, ne subsiste : un « je » est sorti du rang, il ne répond plus au signal: forme de signe avertisseur, geste ou symbole qui déclenche ou doit déclencher une certaine forme de conduite, il faut le faire sortir de là, dit 1'un, pas question répond l'autre: son « je » n'est plus un signe intentionnel : tout moyen conscient et volontaire de communiquer est rompu chez lui, je sors moi, il me fait peur, on sait pas ce qui peut se passer, prévenez le gardien alors, reprend celui qui avait déjà eu l'idée de le faire sortir et cette fois il signifie à son sous-directeur qu'il n'est qu'un lâche, l'autre ne lui a pas dit qu'il avait peur, mais lui le sait, il l'a toujours su, parce qu'il a toujours su que c'était lui le meneur, ça l'a toujours été, et c'est à lui maintenant de prendre la décision d'ordonner : vous et vous, aidez-moi à le maintenir, et pendant que le ragondin ouvre la porte, l'animal, non c'était un monstre on vous dit, et déchaîné comme jamais on a vu, il se jette sur le fuyard et lui déchiquette l'oreille droite, le sang coule de sa gueule, et les trois gazelles restantes sont électrisées, elles vont tenter d'encercler le prédateur pour libérer de ses griffes le membre de leur espèce, mais il le tenait fermement, on a cru qu' il le tuait, mais faites quelque chose il va le tuer, il va le tuer, du calme, du calme, il vaut mieux attendre l'arrivée du gardien, tout ce que nous ferons ne servira qu'à exacerber sa folie, et le rendre plus furieux encore, c'est la panique, il faut se protéger soi-même, on ne peut plus rien pour l'autre, faire du bruit, appeler quelqu'un, non, non, avec ce remue-ménage on nous

aura entendu, ne bougeons pas, ne bougeons pas, et la secrétaire, celle qui a du rouge à lèvres dans son sac à main, et beaucoup d'ancienneté dedans aussi, celle qui veut toujours se montrer indispensable, celle qui sait qu'on l'appelle le crapaud, c'est elle qui a entendu que de l'autre côté de la cloison il se passait quelque chose d'anormal, et pendant qu'elle alerte le gardien, les cinq animaux de la pièce ont déjà déménagé tout ce que le bureau comptait comme objets, seule demeure la grande plante derrière le bureau, dans un coin près de la fenêtre, alors que dans le coin diamétralement opposé, l'un des « je » gît devant la porte, barrant la sortie de son corps, pendant que le gardien monte quatre à quatre les marches de l'escalier « C », qui, vite, plus vite, mène au couloir de la direction, là où il n'y a pas de gardien parce qu'à cet étage le seul gardien des lois de la maison c'est la direction, mais pour une fois c'est lui qui va ramener l'ordre, car c'est son travail, mais s'il n'a pas eu sa pause de dix minutes ce matin, et s'il a dû boire son café en cachette, alors s'il le fait ce sera pour lui pour sa propre conscience, parce qu'il fait bien son boulot, et il monte les escaliers, même s'il a son badge qui s'agite sur sa veste lorsqu'il monte avec la sueur qui glisse sous ses aisselles, il va bientôt voir la direction, et s'il n'est pas rasé, ça n'a pas d'importance, on lui a pourtant dit qu'il était mieux sans la barbe, mais il n' y a que trois jours qu' il ne s' est pas rasé, et les poils noirs et drus bouclent sur son menton noir, et avec ses yeux noirs, ça lui donne un air profond et grave, gardien ça n'est pas grand-chose, mais quand tu as un travail tu le gardes, et il n'y a pas de « tu te fais exploiter » ni quoi ni qu'est-ce, il dit toujours, et il a aussi quatre enfants, un doctorat qui ne marche pas ici et quand il ouvre la porte, il ne se dit rien, ni qu'il le fait pour lui-même, ni qu'il le fait pour autre chose, il pense à l' Afrique : et ça, «je » ne pouvais pas le savoir, il est trop enragé, et occupe avec l'adjoint au sous-directeur, sous-directeur qui gît toujours à côté, et il est occupé aussi avec la secrétaire du sous-directeur, et l'adjoint de l' adjoint, et tout le monde hurle, et « je » ne songe même pas que le directeur est absent, d'ailleurs c'est clair, il vient de faire savoir que le poste ne l'intéressait pas, il hurle lui aussi et s'en fout, et de toute façon ce sera bientôt le noir pour lui, quelque chose comme le néant, dont la porte d'accès est la porte de l'enfer, et on le jette sur la porte, ils sont huit, dix à vouloir maîtriser son corps de violence, mais lui est devenu aussi résistant qu'un arbre, même si, sous les coups, il sent le vent qui décoiffe le feuillage, même si son tronc nu apparaît sous les branches qui semblent tourner

autour de lui comme des hélices, jusqu'au ciel : il sait qu'il est devenu l' arbre, que l'arbre est devenu la tempête qui souffle, et qu' en ce moment la forêt d'hommes tout autour, se plie dans la violence, comme caressée par un doigt invisible et furieux, tout le monde souffre, tandis que sous le feuillage clairseme des géants, les animaux s' agitent, tombent des bras, se nichent, se fuient dans un vacarme ou cris, craquement, panique, bruissement, se confondent en un hurlement de feu qui dissout le drame de chacun dans le drame de la forêt : il n'y a pas de hasard, pas plus qu'il n'y a de sens, et la foudre qui ravage la forêt était la même qui tout à l'heure fit apparaître mon visage dans le carreau, c'était il y a un mois au moins, il y a au moins un mois que j'ai commence ce journal, il y a un mois il pleuvait et je voyais déjà une mouche aux ailes collées se promener sur mon reflet, elle est toujours là, sous ma main dansante, et à la vérité je crois qu'il s'agit de mon âme : j'essaie de la faire advenir chaque fois que j'écris, une interrogation demeure cependant, et selon le jour, je penche pour l'une ou l'autre des deux solutions suivantes, tel un bélier qui enfonce une porte, car soit il me faut coincer la mouche dans le passage pareille a la bulle d'air dans le verre imparfait, soit il faut que le reste de mon corps rejoigne son âme en traversant la fenêtre, c'est une question d'unicité radicale, même si je m'en moque bien lorsque je lime des portes invisibles dans le ventre de la réalité, je sais que la question sera débattue, mais aujourd'hui, il faut se concentrer sur l'acte d'écrire, depuis quelque temps il se trame quelque chose ici, il ne suffit plus de cacher le journal sous le matelas, je me sens à nouveau épié, de plus, arracher au jour une nouvelle page m'apparaît chaque fois comme une souffrance que je crains de ne pouvoir surmonter, leurs médicaments me détraquent le cerveau : peut-être en est-ce la cause ?, certainement, mais l'explication ne tient pas ici tout entière : mon inactivité m'insupporte chaque jour davantage : elle accentue sa pression sur moi et se resserre comme une presse autour du seul acte concret de ma journée : écrire devient une obsession, et lorsque je n' ai pas réussi à ravir un morceau de la nuit pour le loger dans le jour, les journées me sont d'autant plus affreuses qu'elles me semblent d'immenses blocs d'argile, effritées sous les doigts de ma volonté défaillante ; aussi, et aussi loufoque que cela puisse être, il s'est avéré que pour résister à l' atmosphère tiède et doucereuse qui flotte entre ces quatre murs et sert de catalyseur l'étreinte de l'angoisse, le meilleur compromis consistait à me réveiller en respectant le déroulement d'une série de mouvements simples

dirigés vers la seule finalité de l'écriture : cela s'est fait à la longue, à force d'errer l'après-midi dans une sorte de labyrinthe de la gestuelle, chacun de mes déplacements dans la pièce s'est, pour ainsi dire, décanté de tout ce qui le faisait se perdre, divaguer, s'étendre en longueur et n'aboutir qu'au cul-de-sac de l'inertie ; de sorte que cette ritualisation de mes mouvements a débroussaillé entre ces quatre murs un chemin, une sorte de voix royale de l'écriture ; et si souvent empruntée à présent qu'à chaque réveil qui se succède je crois en percevoir l'incrustation toute fraîche dans l'air : la chose se produit généralement vers quinze heure, au moment ou l'effet des médicaments s'est assez estompe pour rendre possible tout mouvement ; mais l' esquisse du rituel ne doit pas être brusque, un médicament mal dissout menace souvent sans que je le sache de se rompre dans le sang; et dans ces cas-là, lorsque je m'arrache du lit, tout fond instantanément dans ma tête comme un sucre dans l'eau ; mais je n'en suis pas encore là; cette crainte demeure non formulée, elle se mêle à l'angoisse plus immédiate, et comme coincée dans la gorge sous la forme solide d'un bulbe en germe, de ressentir ma tête fragilisée en cristal ; afin de neutraliser l'excroissance de cette angoisse, doucement et sans bouger j'ouvre les yeux : vision étrange du réveil ou les paupières clignent pour décoller les particules de rêve qui les collent, et où l'oeil humide fait la mise au point sur la réalité, cherche dans un recoin du plafond toute certitude encore embrumée, tandis que tous ces bruits qui picoraient dans mon oreille, et semblaient vouloir capter mon attention m' ont peu à peu emplis de leur signification; les premiers sons sourdent de la cloison, et comme la paroi est fine tout ce qui se passe derrière ne m'est pas moins perceptible que s'il n'y avait eu de ce côté-là qu'un simple drap tendu ; derrière le drap : des frottements de chaussons encore indécis sur le parquet, des mouvements étouffés, et de légers grincements de matelas s'éparpillent en une longue et molle rumeur qui semble composer une sorte de limon de bruits pas assez distinct du silence cependant, pour résonner et dessiner l'espace du grand couloir commun, puis des portes s'ouvrent et se différencient des ombres sonores : des malades se sont animes, ils sont toujours trois ou quatre à ces heures-là ; et depuis mon lit, je les entends qui froissent la lenteur de leurs gestes contre les parois du couloir, parfois, pendant que dans le prolongement de ma pièce; l'un actionne le poignet d'une porte, je sens glisser l'autre, juste sur ma gauche, il s'engouffre dans la salle de bain commune qui donne presque en face de ma cloison et depuis

la profondeur, le sifflement de l'eau qui s'écoule et se brise sur la faïence me parvient atténue, mais après avoir rayonne sur tous les murs de carrelage froid ; entre-temps, il se peut que le malade de tout à l'heure ait remonté le couloir, qu'il se soit arrêté devant moi, et que tirant une chaise pour s'asseoir, son agitation, même faible, ait recouvert momentanément la respiration des tuyaux, un temps seulement ; parce que l'ouverture d'un robinet annonce ou suit toujours le récital des chasses d'eau : l'eau surgit alors en une masse informe de chuintements qui déboule dans le couloir, de partout a la fois, et s' échappe dans toutes les chambres, et tandis que tout ce petit monde finit de se satisfaire dans un brouhaha très relatif, et somme toute qui ne dure pas; voici tout le pavillon des fous qui doucement se réveille, s'emplit de petits bruits et de présences; dans le même mouvement, une nouvelle scène vient parachever le premier évènement notoire de l'après-midi ; les trois ou quatre malades qui s'étaient levés, arrivent maintenant de la droite ou de la gauche pour se concentrer en société derrière ma cloison ; des chaises se tirent ; ceux qui étaient déjà là se poussent, ils échangent quelques mots, rares et confus ; et plus volontiers un raclement de gorge, une bouche qui tousse, se distinguent de leur momitude ; aux alentours on entend encore des cliquetis d'interrupteurs, des portes qui glissent, peut-être une chasse d'eau qui fuit, mais pour l'essentiel la tension du réveil retombe et commence à se dissoudre dans leurs murmures ; parfois, le soubresaut est produit par une porte qui claque et fait légèrement vibrer la cloison ; le plus souvent c'est l'infirmière qui rehausse l'harmonie fébrile et silencieuse du couloir; lors de son passage elle déplace l'air plus énergiquement, et le picotement de ses talons sur le sol traverse le bruit de l'attroupement naissant en traçant chaque fois une sorte de courbe que suit le son qui résonne un peu à l'avance, devient net quand l'infirmière arrive à ma hauteur puis retombe et s'enfuit, égrainant toujours les mêmes rythmes un peu au devant et en arrière de lui, comme pour s'annoncer ou dire qu'il part ; en fait, l'inspection de l'infirmière terminée, celle-ci repart : son intervention a suffi à clore la répétition du lever, tout le monde sait que le véritable réveil n'aura lieu qu'une heure plus tard ; mes quatre chinois vont pouvoir docilement attendre l'heure du goûter ; l'un s'en retournera se coucher ; l'autre patientera sans doute sur sa chaise; et rien ne se passera plus dans le couloir qui méritera qu'on y prête attention ; je peux poursuivre ma route, le pavillon tout entier en s'éveillant a créé autour de moi un fond sonore

faible, mais suffisamment persistant pour cimenter la relative intimité de la pièce...».

Chapitre 5

J'ignore pourquoi Alexandre dans la dernière séquence du crépuscule de la littérature termine enfermé. Ou si, je sais pourquoi : comme Dieu, j'ai toujours aimé les fous. Et puis, il y a que durant mon adolescence, j'avais eu l'occasion de voir une section psychiatrique dans un hôpital de Versailles où s'était rendu un de mes oncles par alliance. La dépossession de ses faculté d'expression, son infinie rabaissement devant tout être et malgré tout, je le pensais, cette forme de cynisme qui le caractérisait dans sa manière de tout exagérer, m'avait frappé.

Mais d'autant que je m'en souvienne c'est cette peur, cette tristesse, cet abattement du regard qui m'avait impressionné en premier lieu, comme si tous les murs du façade du moi démolies d'un coup, d'un seul, faisait percevoir dans le fond du regard l'étrangeté hypnotique du vide.

Pour le crépuscule de la littérature j'avais donc choisi ce lieu, prenant des plans de l'hôpital, essayant d'en visiter les moindres recoins, posant des questions ici où là et allant jusqu'à investir mentalement la chambre où se trouvait mon oncle, juste pour voir.

Bien sûr à ce moment là du livre, j'avais déjà décidé qu'Alexandre serait schizophrène (mon Oncle lui, avait été diagnostiqué maniaco-dépressif) seulement, je ne disposais

alors que d'une définition de la schizophrénie très vague : le schizophrène était celui dont l'imaginaire primait sur le réel, fut-ce l'imaginaire de la littérature comme c'était le cas pour Alexandre. J'avais pour exemple « le Horla » de Maupassant, le « Journal d'un Fou » de Gogol, Artaud bien sûr et « je suis schizophrène ».

Par ailleurs, je n'ignorais pas que tous les écrivains que j'avais aimés ne s'étaient pour la plupart pas aventurés seul sur les chemins de (l'être) lettre. Je pense à Ronsard et du Bellay, Verlaine et Rimbaud, Boris Vian et son ami 'le Capitaine' qui un jour, péché mortel, se suicida. Alors apprenez donc que Zénéto existe vraiment.

Lorsque je le connus, il avait des yeux hypnotisant, un cœur de diamant, autrement dit pourvu de tellement de facettes qu'on aurait pu dire de lui qu'il passait des photos de X aux plateaux de Loft Story comme d'autres enchaînent les tablettes de chocolat. Sa roublardise m'enchantait, sa vantardise m'interloquait, sa façon de détester, aussi je l'aimais. Quand je lui disais aimer le bon, il me répondait que j'étais bête et que lui préférait cent fois plus le truand. Car le bon n'a que sa fausse bonté à offris quand le truand par le biais du fait divers qu'il provoque est en mesure de remettre en cause la loi et son fatras de passe droits : la Loi crée le criminel, et vice-versa, mais ce sont les accidents qui créent la loi véritable.

Maintenant, à Zénéto, je lui dirai qu'il a toujours raison, et que quand on a toujours raison, on a tord au moins une fois. Car dans sa vision du monde, son cœur de diamant s'il attire comme un aimant renie l'amour des amants. Zénéto ne croyait pas en l'amour : son humour lui était supérieur ; le reste n'était qu'inférieur et sans consistance autre que théâtral. Pour lui la vie comme un grand cirque, le jeu consistant à ne pas en être l'animal le plus curieux ; mais toujours un cirque ou un théâtre pourvu de maîtres et d'esclaves : voilà comment est le monde, me signifiait-il.

Or c'est pour répondre à cet imbroglio logique que j'ai entamé le livre dont j'ai parlé plus haut « l'univers des signes les signes de l'univers », poursuivant le chemin de Levi-Strauss qui avait agrandi le concept de communication, en l'enrichissant de la saisie transversale des concepts et de leurs rapports de force inaugurés par la pensée fulgurante de Michel Foucauld. Ce

pour comprendre quelle était la place de l'art ce concept primordial que Zénéto, dans sa grand mansuétude avait enjoint d'explorer comme si le secret se cachait tout entier en son sein, sein malade dirais-je aujourd'hui. Mais pourquoi le concept d'art me direz-vous ? Simplement parce que Zénéto était sensible au beau et que je comprenais pas pourquoi il me disait à longueur de temps : « le bo is no bo ».

C'est donc à vingt quatre ans que je présentais mon projet de recherche au collège international de philosophie (créé par Derrida *), désireux que j'étais malgré mon absence voulue de diplôme, de rencontrer des êtres intéressés par les mêmes paradoxes que moi. Mon projet de recherche traversait le champs des sciences humaines et augurait une nouvelle façon d'appréhender l'histoire de l'art : il ne fut accepté dans son intégralité par aucun directeur de recherches. Ainsi, et malgré tous mes efforts, je venais de mettre un pied dans la folie comme j'avais manqué cette porte étroite qui est censées relier les artistes et les scientifiques. Un peu tard peut-être, je venais de comprendre que tous les planchers sur lesquels je reposais pourraient s'effondrer.

D'abord parce que j'avais été blessé dans mon orgueil de cheval ; ensuite parce que transcender Socrate, Nietzsche, Hegel, Schopenhauer, Sartre, Camus, Lévi-Strauss, Darwin, Marx et Freud… etc., avaient anéanti mes forces psychiques telle une explosion partant dans toutes les directions de la pensée, tandis qu'aucune femme, que Dieu les bénisse, ne se trouva sur mon chemin pour me sauver.

Là prenait naissance au cœur du renoncement, de la furie, des débris d'encéphale, le quatrième livre :
« *Il ou les neurones ensorcelés* ».

Livre qui fut le résultat de l'accès à l'état d'éveil, soit lorsque votre Maîtresse ne vous veut plus, vous prive d'un amour qu'elle vous a toujours donné, et que réduit à l'état de larve les pauvres hommes que nous sommes, nous devenons l'ombre de notre désir : une flèche brisée, un cœur dévoré de jalousie, qu'il faut, à tout prix, s'arracher pour l'enterrer dans une fourmilière et le laisser pourrir afin de ne plus souffrir.

---

* *qu'a dit Derrida à Lacan? : « déride a ».*

Mais ce livre précisément, où le personnage central est « il », sans que soient précisés ni son nom, ni son prénom devient par là-même le personnage de tous les possibles, ce qui est précisément le cas du schizophrène.

Voici donc une définition de la schizophrénie précise : psychose caractérisée par une désagrégation psychique – ambivalence des pensées, des sentiments, poussant à une conduite paradoxale – entraînant la perte de contact avec la réalité, le repli sur soi.

Mais dans ce livre dont le sujet est plus la folie brute que la schizophrénie : car il y a dans ce vilain mot l'écueil de la folie elle-même : une folie dépouillée de sa puissance de vie, de sa magie, de son surnaturel et tout aussi bien de sa logique (les fous font preuve d'une logique souvent supérieure à la moyenne) – un vilain mot disais-je comme il nie la face cachée du monde et ses labyrinthes interdits au non initiés. Le fou étant celui bien évidemment qui méconnaît l'interdiction d'ouvrir la porte secrète. Au delà de cette porte que les gens ordinaires n'ouvrent pas, se tient le secret de la psychologie des foules manipulées par les drogues, une géographie du mal où les femmes tel du bétail sont convoyés par milliers, d'un pays à l'autre, futures chairs ayant perdu leur innocence, qu'on échange contre des armes, des devises, des organes, et qui satisfont les hommes perdus, ceux pour qui l'amour a un prix. De ce côté là du monde règne également un imbroglio architectural où le protocole est enseigné comme une injure pour les hommes fiers. Un monde où tout ce qui est trop visible recèle une dimension illicite, invisible. Puis une fausse justice passée juste pour être justice. Un monde dominé par la peur. Cependant que le schizophrène lui n'éprouve pas cette peur : il en est affranchi. C'est ainsi qu'il utilise les couloirs du temps. Mais ce ne sont là que des balivernes que tout le monde connaît, sans que jamais personne ne fasse rien.

Alors place à « *Il ou les neurones ensorcelés* » : un schizophrène, c'est un gars qu'on emmène au ski, au zoo, et qu'on tente de ne pas voir terminer à Fresnes.

Extrait de « *Il ou les neurones ensorcelés* » :

Chapitre 6

« Que ces expositions puissent être des parcours philosophiques étonnait. Les gens voyaient des hommes nus avancés en groupe vers quelques destinations inconnues. Ils voyaient les yeux des animaux refléter leur rassemblement, et se perdaient dans les formes multiples de tableaux d'inspiration africaine, asiatique ou aborigène encore, sans percevoir assez, à son goût, la même tension qui met toujours, d'une culture à l'autre, l'esprit humain en branle sur le chemin de la beauté. Ces spectateurs, encore, étaient choqués par son approche de l'homme dans son milieu moderne.

Car s'il lui répugnait de peindre les objets de la vie courante, il n'aimait pas utiliser la perspective qu'avait imaginée d'introduire dans le tableau Léonard de Vinci, afin d'élever la peinture au rang d'art majeur, en y introduisant une qualité spirituelle - il considérait pour sa part que l'homme moderne était déchu. Qu'il était devenu lui-même un objet de consommation, et qu'aucune qualité spirituelle de la représentation ne pouvait le rehausser. A la beauté du corps, dans cette autre partie de son travail, il préférait donc la représentation de la femme objet du désir sexuel monnayé, devenue prostituée, planant au dessus des villes envahies de drogue, l'esprit poursuivi par la médiocrité sociale de son origine. Sinon, il représentait des accumulations de corps, comme d'autres font des accumulations d'objets. Les êtres qu'il dessinait alors étaient

décharnés, le regard exorbité de peur et de souffrance où il les représentait morts, dépouillés de leur personnalité, devenus alors simples corps anonymes dans un charnier ainsi rabaissés à n'être qu'assemblage de cheveux, de dents et de peau, réutilisables industriellement. Mais jamais, jamais, il n'avait vendu un seul de ses sujets modernes.

Maintenant il se souvenait des préoccupations artistiques qui l'occupaient avant qu'elles ne débouchent, ou soient balayées par la folie. Afin de rendre compte du monde où il était contraint de vivre, tout en visant une vente éventuelle, il méditait depuis quelques temps deux idées qui, en lui permettant d'aborder le thème de la cité moderne, ne l'obligerait pas à se renier. Il avait commencé à accumuler divers objets : des téléviseurs cassés, des paquets de cigarettes vides, des briquets usagés, des téléphone portables détériorés, des lunettes de soleil, elles aussi casées ; et son idée était de placer au centre de la toile, ces objets déjà consommés pour les entourer des corps nus des primitifs qu'il affectionnait. Sa deuxième idée était de saisir la société contemporaine sous son aspect festif. C'est à cette attention qu'il avait débuté son tableau à damier de la « Love Parade ». Tout avait donc un sens. Les « Drag queens » devaient y incarner l'homme féminisé, ayant perdu sa qualité de père pour devenir un jouisseur dont la sexualité ambiguë attire les homosexuels, amuse ou révulse les autres hommes et intrigue les femmes. Des jouisseurs aussi, ayant trouvé la sortie de souterrain de l'underground pour défiler au grand jour dans les rues de Paris. Sur la toile, les « Drakwins » étaient placés sous Notre-Dame, la Tour Eiffel et le Sacré Cœur. Mais ils devaient donner l'impression de pouvoir se hisser sur le même sol ; et ainsi d'être en mesure de s'approprier le symbole phallique que représente la Tour Eiffel, jadis incarnation de la splendeur industrielle, tout en semblant défier toutes représentations de la morale.

Mais tout bien considéré, ce tableau se rapprochait juste un peu de sa conception de l'homme moderne. Car à ses yeux, et sans que le phénomène puisse se réduire à la communauté homosexuelle, le nouvel Homme devait être représenté comme un homme à moitié femme, déluré en tout point, adoptant des attitudes de consommateur même en matière de sexe, et sans autre valeur en tête que celles de l'argent et du pouvoir, les contreparties de sa masculinité perdues essentielles à son bonheur.

Mais, oh combien, il aurait aimé représenter la frange de la population exclue de ce bonheur même factice ; population vouée à l'impossibilité de se raccrocher à quelque valeur que ce soit, car ne participant que du bout des yeux à la consommation des loisirs ; population victime en fait de la misère sexuelle, et de la misère tout court. Misère qui menaçait de le submerger lui-même s'il ne rétablissait pas sa situation, il en avait conscience.

Cela le ramenait à la réalité de son mal. Outre la pauvreté, un autre danger rôdait autour de sa création : la sécheresse de l'inspiration que ne manquerait pas d'engendrer la tristesse de ne pas réussir à percer dans le milieu de l'art. Ce jour là , il en était convaincu, c'est la schizophrénie qui aurait gagné la partie et aurait rongé son âme irrémédiablement, au point de rendre son art médiocre : sa folie aurait perdu sa magie surréaliste. Serait-il un fou courant nu dans les rues, et se prenant pour un président, un roi ou un super héros, pour se consoler finalement de tant de frustration ?

En cet instant, il ne concevait pas de se laisser prendre une nouvelle fois à son propre jeu de dupe. Alors qu'en était-il de l'essence de ses pouvoirs ? Certes, il se sentait plus qu'il ne se savait, sur le chemin de l'erreur, mais il ne pouvait pas encore se résoudre à l'idée que les télévisions puissent ne pas être des instruments d'une vidéo surveillance mentale organisée. Cependant, depuis qu'il avait conscience de nouveau d'être un peintre, la considération des effets de la maladie sur son art lui inspirait une nouvelle vision de lui-même. Il se considérait sous un jour nouveau. C'était comme s'il s'était accepté siamois, soit affublé d'un autre buste sorti de ses hanches et que cet autre lui-même était le réceptacle de ses souffrances et de ses frustrations. Il en concevait comme le mécanisme de sa folie. Ainsi, quand le mal ne sortait plus de ses mains, transcendé par l'art, il se déversait dans cette cavité de lui-même, cet appendice translucide, en se remplissant, qui devenait opaque ; tandis que sa première moitié disparaissait à son tour, ne demeurant visible que l'imposteur, cet autre visage qu'il se composait en poussant sa personnalité jusqu'au paroxysme alors que cet autre lui-même était celui en qui toute le monde reconnaissait un fou.

Mais, après tout, ce double tronc n'était pas comme une bosse sur le dos. On pouvait vivre avec, aussi. Qu'est-ce qui indiquait

aux autres que l'on pouvait être fou lorsqu'on ne l'était pas tout le temps ? Rien. Peut-être un quelque chose dans les yeux. A part cela, ne pouvait-il pas se risquer dehors ? Serait-il traqué pour quelque chose redevenue invisible ? Non, le monde n'est pas si mauvais, du moment que l'on sait cacher ses plaies, conclut-il. »

« Sa famille c'est à dire son père, son frère, et ses tantes avaient pris acte de son désir de ne pas retourner à l'hôpital. Mais la compréhension de ceux qui l'entouraient devenait de plus en plus incertaine, difficile et marquée par le caractère absolument délirant de celui qu'il était devenu. Son calvaire était d'avoir les nerfs tendus à l'extrême de la rupture et d'être ébranlé par l'incapacité de dire son mal ou de s'en rendre compte. Alors, tel un navire éventré, son esprit avait pris l'eau de toutes parts. S'alourdissant de rêves qui le faisaient couler en dessous du seuil de la perception des choses réelles. Maintenant il le savait il avait attention le fond de la misère.... Et qui aurait pu comprendre ce qui se passait en lui ? Lui-même avait du mal à se persuader que son comportement devait paraître étrange. D'ailleurs il oscillait entre confiance et désespoir. De plus, qu'est-ce qui ne lui paraissait pas étrange ? Une étrange volonté l'avait envahi comme un torrent de boue. Une seule envie avait résonné en lui perpétuellement au point d'être obsédante. Et cette envie avait trouvé chez ses parents !une opposition irréductible. En fait, ses parents ; c'est à dire son Père, son Frère et ses tantes n'étaient plus tels qu'il les avait connus. Il semblait faire partie maintenant de ce monde étrange, artificiel, incompréhensible et hostile. Pour lui, leurs paroles atteignaient superficiellement sa raison, et souvent le blessaient au plus profond de lui. N'étaient-ils pas complices du tourment mondial ? Lui avait réussi, croyait-il alors, à faire tomber les écailles de leurs yeux. On constatait qu'il avait changé mais personne dans sa famille ne prêtait d'importance à ses apparences ou à son accoutrement, du moins le croyait-il. En fait à ses yeux ses parents étaient semblables à des automates soumis à un mécanisme auquel lui désirait échapper de toutes ses forces. Il ne voyait pas autrement son petit monde et il savait lui ce qu'il devenait en se transformant. Le monde l'avait condamné mais pas vaincu. Aussi voulait-il fuir cette résidence surveillée qu'était devenu son appartement. A ce moment là, il pensait que tout était fantastique au dehors. Et dans la rue, s'il ne savait pas pourquoi il se trouvait à tel endroit, ni d'où il venait : il faisait fi

de l'incompréhension de son entourage pour ne concentrer ses sens que vers une aspiration à la liberté totale. »

« Un dernier fil le reliait à une activité sociale dont il pouvait s'honorer. Il était surveillant de cantine et travaillait tous les midis. Avec le début des vacances d'été, le fil va se rompre, le monde qu'il côtoyait va être dispersé aux quatre coins de la France, et bien qu'il ait sa peinture, il se retrouvera dans la position délicate du chômeur, prêt à se dédoubler n'importe quand.

Car chaque midi augurait une période de trêve dans sa maladie. Il aimait être entouré de gamins de toutes origines. Les cris de joie qu'il provoquait parmi les petits, à chacune de ses apparitions, lui insufflaient une bonne giclée d'énergie. Un brouhaha remplissait le préau. On lui agrippait les jambes, des enfants sautaient dans ses bras, se pendaient à son cou. Alors, il tentait de se dégager, élevait un peu la voix. Et tout son petit monde, dans un désordre absolu se dirigeait vers la cantine.

C'était ainsi chaque midi depuis un mois. Quand il entrait dans cette école, en franchissant le hall, il se sentait raccourcir de quarante centimètres et croyait pénétrer au pays des merveilles. Il faut dire, il avait ses copains et copines, et s'entendait aussi bien avec les CP, les plus petits, qu'avec les grands de CE1 ou CM1. Après la cantine la cour devenait un lieu de récréation pour lui aussi. Les petits se mettaient en file indienne devant lui et on l'exhortait de jouer à saute grenouille. Il tenait les enfants par les mains et après que ceux-ci aient réalisé une génuflexion, il les aidait à se propulser dans les airs. Les petits adoraient ce jeu qui leur donnait la sensation de voler. Ils raffolaient également de la galipette et de l'avion. L'avion se faisait les bras tendus. D'un geste sûr, il les décollaient du sol et les faisaient tourner au tour de lui. Les petits criaient de joie tandis que les surveillants de cantine qui se contentaient de faire des rondes dans la cour, l'observait parfois avec un oeil curieux. Personne ne lui disait rien. Il était généreux de son temps et de son énergie avec les enfants. Cela seul comptait.

Avec les plus grands, il avait des discussions très sérieuses, des engueulades, et une partie de foot ou de basket de temps en temps. Sinon, chaque fois, il était émerveillé par ces petites personnes. Aucun n'avait atteint l'age de l'adolescence et

pourtant certains ressemblaient déjà à des adolescents, ou du moins il croyait qu'en eux pouvait se deviner la personne qu'ils seraient plus tard. Un parmi les « durs » qui tchache à longueur de temps, il l'avait surpris une fois, sur dénonciation. Il défendait enserrer dans un mouchoir quelques fleurs jaunes et brunes qu'il se faisait une gloire d'avoir sur lui dans la cour, comme s'il avait s'agit de drogue. Celui-là serait peut-être un jour un dealer, à en constater l'irrépressible désir qui le pousse à imiter les grands de sa cité, avait-il pensé au fond de lui-même.

En rentrant chez lui, vers 14h, il fait ce qu'il fait chaque fois qu'il est dans la rue depuis sa plus tendre enfance : il ne marche jamais sur un trou, évite de se trouver dans le prolongement des angles d'immeuble, passe sous les échafaudages et, curieux, regarde les chantiers, plus bas, à travers les interstices des palissades. Il repense aux enfants dont il s'occupe et dont il entend encore les cris lorsqu'il les a quittés. Cette fois-ci, plusieurs s'étaient accrochés à ses jambes, on lui avait tiré les bras, pour qu'il ne s'échappe pas, reste encore jouer un peu. Et lui s'était extirpé de cette mêlée joyeuse pour fuir jusqu'à la sortie. Il sourit en marchant. Ce qui le surprend chez eux qui savent qui est con, qui ne l'est pas c'est l'égal traitement que se réservent filles et garçons : des coups de pied la plupart du temps. Lui ne se souvient pas d'avoir tapé beaucoup de filles quand il était en primaire. Peut-être, une fois : un coup de poing dans une poitrine, mais rien de plus. Alors que là, aussi bien quatre filles peuvent se mettre sur un garçon ou aussi bien l'inverse. Il a beau leur dire qu'on ne drague pas de cette façon : il n'y a rien à faire. Il est souvent obligé de punir. Enfin, les enfants savent ce que valent ses punitions. Ils n'ont pas peur de lui.

En ouvrant la porte du hall d'entrée de son immeuble, il se fait aussi cette réflexion que son corps d'adulte abrite un esprit incomplet. Car quoique excepté sa grande taille, il n'ignore pas qu'il vit comme un enfant, dans un univers où règne la magie. Lui aussi établit entre les choses des liens irrationnels inspirés par une pensée primitive et magique justement. Ses rêves sont plus forts que la réalité elle-même. Il rêve tout éveillé. D'ailleurs, n'était-ce pas le fruit de ses illusions que de vouloir s'installer dans cet appartement où il avait déjà habité étant petit ? N 'étais-ce pas vouloir tordre la réalité avec déraison que de croire que les pièces de son appartement étaient chargées du souvenir de son enfance. Quand il n'avait qu'à bien travailler à

représentait des accumulations de corps, comme d'autres font des accumulations d'objets. Les êtres qu'il dessinait alors étaient décharnés, le regard exorbité de peur et de souffrance où il les représentait morts, dépouillés de leur personnalité, devenus alors simples corps anonymes dans un charnier ainsi rabaissés à n'être qu'assemblage de cheveux, de dents et de peau, réutilisables industriellement. Mais jamais, jamais, il n'avait vendu un seul de ses sujets modernes.

Maintenant il se souvenait des préoccupations artistiques qui l'occupaient avant qu'elles ne débouchent, ou soient balayées par la folie. Afin de rendre compte du monde où il était contraint de vivre, tout en visant une vente éventuelle, il méditait depuis quelques temps deux idées qui, en lui permettant d'aborder le thème de la cité moderne, ne l'obligerait pas à se renier. Il avait commencé à accumuler divers objets : des téléviseurs cassés, des paquets de cigarettes vides, des briquets usagés, des téléphone portables détériorés, des lunettes de soleil, elles aussi casées ; et son idée était de placer au centre de la toile, ces objets déjà consommés pour les entourer des corps nus des primitifs qu'il affectionnait. Sa deuxième idée était de saisir la société contemporaine sous son aspect festif. C'est avec cette intention qu'il avait débuté son tableau à damier de la « Love Parade ». Tout avait donc un sens. Les « Drag queens » devaient y incarner l'homme féminisé, ayant perdu sa qualité de père pour devenir un jouisseur dont la sexualité ambiguë attire les homosexuels, amuse ou révulse les autres hommes et intrigue les femmes. Des jouisseurs aussi, ayant trouvé la sortie du souterrain de l'underground pour défiler au grand jour dans les rues de Paris. Sur la toile, les « Drakwins » étaient placés sous Notre-Dame, la Tour Eiffel et le Sacré Cœur. Mais ils devaient donner l'impression de pouvoir se hisser sur le même sol ; et ainsi d'être en mesure de s'approprier le symbole phallique que représente la Tour Eiffel, jadis incarnation de la splendeur industrielle, tout en semblant défier toutes représentations de la morale.

Mais tout bien considéré, ce tableau se rapprochait juste un peu de sa conception de l'homme moderne. Car à ses yeux, et sans que le phénomène puisse se réduire à la

communauté homosexuelle, le nouvel Homme devait être représenté comme un homme à moitié femme, déluré en tout point, adoptant des attitudes de consommateur même en matière de sexe, et sans autre valeur en tête que celles de l'argent et du pouvoir, les contreparties de sa masculinité perdues essentielles à son bonheur.

Mais, oh combien, il aurait aimé représenter la frange de la population exclue de ce bonheur même factice ; population vouée à l'impossibilité de se raccrocher à quelque valeur que ce soit, car ne participant que du bout des yeux à la consommation des loisirs ; population victime en fait de la misère sexuelle, et de la misère tout court. Misère qui menaçait de le submerger lui-même s'il ne rétablissait pas sa situation, il en avait conscience.

Cela le ramenait à la réalité de son mal. Outre la pauvreté, un autre danger rôdait autour de sa création : la sécheresse de l'inspiration que ne manquerait pas d'engendrer la tristesse de ne pas réussir à percer dans le milieu de l'art. Ce jour là , il en était convaincu, c'est la schizophrénie qui aurait gagné la partie et aurait rongé son âme irrémédiablement, au point de rendre son art médiocre : sa folie aurait perdu sa magie surréaliste. Serait-il un fou courant nu dans les rues, et se prenant pour un président, un roi ou un super héros, pour se consoler finalement de tant de frustration ?

En cet instant, il ne concevait pas de se laisser prendre une nouvelle fois à son propre jeu de dupe. Alors qu'en était-il de l'essence de ses pouvoirs ? Certes, il se sentait plus qu'il ne se savait, sur le chemin de l'erreur, mais il ne pouvait pas encore se résoudre à l'idée que les télévisions puissent ne pas être des instruments d'une vidéo surveillance mentale organisée. Cependant, depuis qu'il avait conscience de nouveau d'être un peintre, la considération des effets de la maladie sur son art lui inspirait une nouvelle vision de lui-même. Il se considérait sous un jour nouveau. C'était comme s'il s'était accepté siamois, soit affublé d'un autre buste sorti de ses hanches et que cet autre lui-même était le réceptacle de ses souffrances et de ses frustrations. Il en concevait comme le mécanisme de sa folie. Ainsi, quand le mal ne sortait plus de ses mains, transcendé par l'art, il se déversait

dans cette cavité de lui-même, cet appendice translucide, en se remplissant, qui devenait opaque ; tandis que sa première moitié disparaissait à son tour, ne demeurant visible que l'imposteur, cet autre visage qu'il se composait en poussant sa personnalité jusqu'au paroxysme alors que cet autre lui-même était celui en qui toute le monde reconnaissait un fou.

Mais, après tout, ce double tronc n'était pas comme une bosse sur le dos. On pouvait vivre avec, aussi. Qu'est-ce qui indiquait aux autres que l'on pouvait être fou lorsqu'on ne l'était pas tout le temps ? Rien. Peut-être un quelque chose dans les yeux. A part cela, ne pouvait-il pas se risquer dehors ? Serait-il traqué pour quelque chose redevenue invisible ? Non, le monde n'est pas si mauvais, du moment que l'on sait cacher ses plaies, conclut-il. »

« Sa famille c'est à dire son père, son frère, et ses tantes avaient pris acte de son désir de ne pas retourner à l'hôpital. Mais la compréhension de ceux qui l'entouraient devenait de plus en plus incertaine, difficile et marquée par le caractère absolument délirant de celui qu'il était devenu. Son calvaire était d'avoir les nerfs tendus à l'extrême de la rupture et d'être ébranlé par l'incapacité de dire son mal ou de s'en rendre compte. Alors, tel un navire éventré, son esprit avait pris l'eau de toutes parts. S'alourdissant de rêves qui le faisaient couler en dessous du seuil de la perception des choses réelles. Maintenant il le savait il avait ~~attention~~ le fond de la misère.... Et qui aurait pu comprendre ce qui se passait en lui ? Lui-même avait du mal à se persuader que son comportement devait paraître étrange. D'ailleurs il oscillait entre confiance et désespoir. De plus, qu'est-ce qui ne lui paraissait pas étrange ? Une étrange volonté l'avait envahi comme un torrent de boue. Une seule envie avait résonné en lui perpétuellement au point d'être obsédante. Et cette envie avait trouvé chez ses parents une opposition irréductible! En fait, ses parents ; c'est à dire son Père, son Frère et ses tantes n'étaient plus tels qu'il les avait connus. Il semblait faire partie maintenant de ce monde étrange, artificiel, incompréhensible et hostile. Pour lui, leurs paroles atteignaient superficiellement sa raison, et souvent le blessaient au plus profond de lui. N'étaient-ils pas complices du tourment mondial ? Lui avait réussi,

atteint

croyait-il alors, à faire tomber les écailles de leurs yeux. On constatait qu'il avait changé mais personne dans sa famille ne prêtait d'importance à ses apparences ou à son accoutrement, du moins le croyait-il. En fait à ses yeux ses parents étaient semblables à des automates soumis à un mécanisme auquel lui désirait échapper de toutes ses forces. Il ne voyait pas autrement son petit monde et il savait lui ce qu'il devenait en se transformant. Le monde l'avait condamné mais pas vaincu. Aussi voulait-il fuir cette résidence surveillée qu'était devenu son appartement. A ce moment là, il pensait que tout était fantastique au dehors. Et dans la rue, s'il ne savait pas pourquoi il se trouvait à tel endroit, ni d'où il venait : il faisait fi de l'incompréhension de son entourage pour ne concentrer ses sens que vers une aspiration à la liberté totale. »

« Un dernier fil le reliait à une activité sociale dont il pouvait s'honorer. Il était surveillant de cantine et travaillait tous les midis. Avec le début des vacances d'été, le fil va se rompre, le monde qu'il côtoyait va être dispersé aux quatre coins de la France, et bien qu'il ait sa peinture, il se retrouvera dans la position délicate du chômeur, prêt à se dédoubler n'importe quand.

Car chaque midi augurait une période de trêve dans sa maladie. Il aimait être entouré de gamins de toutes origines. Les cris de joie qu'il provoquait parmi les petits, à chacune de ses apparitions, lui insufflaient une bonne giclée d'énergie. Un brouhaha remplissait le préau. On lui agrippait les jambes, des enfants sautaient dans ses bras, se pendaient à son cou. Alors, il tentait de se dégager, élevait un peu la voix. Et tout son petit monde, dans un désordre absolu se dirigeait vers la cantine.

C'était ainsi chaque midi depuis un mois. Quand il entrait dans cette école, en franchissant le hall, il se sentait raccourcir de quarante centimètres et croyait pénétrer au pays des merveilles. Il faut dire, il avait ses copains et copines, et s'entendait aussi bien avec les CP, les plus petits, qu'avec les grands de CE1 ou CM1. Après la cantine la cour devenait un lieu de récréation pour lui aussi. Les petits se mettaient en file indienne devant lui et on l'exhortait de jouer à saute grenouille. Il tenait les

enfants par les mains et après que ceux-ci aient réalisé une génuflexion, il les aidait à se propulser dans les airs. Les petits adoraient ce jeu qui leur donnait la sensation de voler. Ils raffolaient également de la galipette et de l'avion. L'avion se faisait les bras tendus. D'un geste sûr, il les décollaient du sol et les faisaient tourner au tour de lui. Les petits criaient de joie tandis que les surveillants de cantine qui se contentaient de faire des rondes dans la cour, l'observait parfois avec un oeil curieux. Personne ne lui disait rien. Il était généreux de son temps et de son énergie avec les enfants. Cela seul comptait.

Avec les plus grands, il avait des discussions très sérieuses, des engueulades, et une partie de foot ou de basket de temps en temps. Sinon, chaque fois, il était émerveillé par ces petites personnes. Aucun n'avait atteint l'age de l'adolescence et pourtant certains ressemblaient déjà à des adolescents, ou du moins il croyait qu'en eux pouvait se deviner la personne qu'ils seraient plus tard. Un parmi les « durs » qui tchache à longueur de temps, il l'avait surpris une fois, sur dénonciation. Il défendait enserrer dans un mouchoir quelques fleurs jaunes et brunes qu'il se faisait une gloire d'avoir sur lui dans la cour, comme s'il avait s'agit de drogue. Celui-là serait peut-être un jour un dealer, à en constater l'irrépressible désir qui le pousse à imiter les grands de sa cité, avait-il pensé au fond de lui-même.

En rentrant chez lui, vers 14h, il fait ce qu'il fait chaque fois qu'il est dans la rue depuis sa plus tendre enfance : il ne marche jamais sur un trou, évite de se trouver dans le prolongement des angles d'immeuble, passe sous les échafaudages et, curieux, regarde les chantiers, plus bas, à travers les interstices des palissades. Il repense aux enfants dont il s'occupe et dont il entend encore les cris lorsqu'il les a quittés. Cette fois-ci, plusieurs s'étaient accrochés à ses jambes, on lui avait tiré les bras, pour qu'il ne s'échappe pas, reste encore jouer un peu. Et lui s'était extirpé de cette mêlée joyeuse pour fuir jusqu'à la sortie. Il sourit en marchant. Ce qui le surprend chez eux qui savent qui est con, qui ne l'est pas c'est l'égal traitement que se réservent filles et garçons : des coups de pied la plupart du temps. Lui ne se souvient pas d'avoir

tapé beaucoup de filles quand il était en primaire. Peut-être, une fois : un coup de poing dans une poitrine, mais rien de plus. Alors que là, aussi bien quatre filles peuvent se mettre sur un garçon ou aussi bien l'inverse. Il a beau leur dire qu'on ne drague pas de cette façon : il n'y a rien à faire. Il est souvent obligé de punir. Enfin, les enfants savent ce que valent ses punitions. Ils n'ont pas peur de lui.

En ouvrant la porte du hall d'entrée de son immeuble, il se fait aussi cette réflexion que son corps d'adulte abrite un esprit incomplet. Car quoique excepté sa grande taille, il n'ignore pas qu'il vit comme un enfant, dans un univers où règne la magie. Lui aussi établit entre les choses des liens irrationnels inspirés par une pensée primitive et magique justement. Ses rêves sont plus forts que la réalité elle-même. Il rêve tout éveillé. D'ailleurs, n'était-ce pas le fruit de ses illusions que de vouloir s'installer dans cet appartement où il avait déjà habité étant petit ? N 'étais-ce pas vouloir tordre la réalité avec déraison que de croire que les pièces de son appartement étaient chargées du souvenir de son enfance. Quand il n'avait qu'à bien travailler à l'école, quand sa chambre avec son lit superposé était la cachette de ses trésors, et qu'il n'y avait qu'à aimer l'enfance et se poser chaque jour, avec un émerveillement croissant, mille questions sur le fonctionnement du monde. Il avait cru que le nouveau mobilier n'estomperait pas le souvenir de celui de son enfance. Il avait crû que le fantôme de sa mère passerait à travers les murs de son appartement pour lui rendre visite, quelques fois. Tout cela stagnait maintenant dans un coin de son esprit.

Dans cet appartement il était pourtant arrivé quelque chose de merveilleux : son aquarium invisible. A force de voir des fils transparents tout autour de lui, sans qu'il puisse maîtriser le phénomène, il avait fini par s'apercevoir que ces fils l'imagination pouvait les étirer, les tordre. Bref les modifier au point de leur conférer des formes identifiables. C'est ainsi qu'il avait rempli son aquarium. En créant avec ces fils invisibles une kyrielle d'animaux marins jaillis des ses hallucinations. D'une pièce à l'autre les poissons nageaient librement. Il s'asseyait dans le canapé du salon, aussitôt un banc de

dauphins envahissait la pièce. Puis des requins les chassaient et venaient rôder autour de lui. Il voyait nettement leur silhouette fuselée, avec leur aileron dorsal si caractéristique, traverser l'espace. Les formes transparentes des requins jaillissaient de partout, coupant son champ visuel à tous moments. Et cette idée lui était drôle qu'une baleine transparente de vingt mètres de long puisse stagner dans son appartement.

Il ne voyait pas de poisson sillonner dans les couloirs de son immeuble ni dehors. Le phénomène se réduisait au lieu de son deux-trois pièce. Les raies, les requins, les dauphins, les baleines aussi parfois, sortaient des murs ou de ses tableaux partout présents dans l'appartement. Ils pénétraient et ressortaient aussi aisément par la télévision. Et si l'envie le prenait de vouloir voir des fonds marins, alors il branchait son poste sur « l'écran neige » et là aussi il voyait des formes défiler au milieu des points brouillés de l'écran. Il pouvait regarder ainsi la télé des demi-heures entières. Pour lui, le scintillement des points sur l'écran était aussi l'émanation d'une lumière surgie du fin fond de l'univers.

« Ce qu'il voyait pouvait donc se dérouler dans la mer ou loin dans l'espace. Il n'y avait pas de contradiction. Son imagination débordante lui faisait percevoir l'univers tel un labyrinthe jalonné par des portes donnant accès, ou à voir, sur des dimensions différentes. Ainsi, le monde des morts n'était pas dans un lointain au-delà, mais se tenait superposé au réel, en un univers où tout est transparent. Et la télé détournée de son usage habituel était une porte donnant accès à ces autres dimensions. Dans ces délires, lorsqu'il errait à travers les rues, en d'interminables marches forcées, il croyait pouvoir découvrir ces portes magiques. Un souvenir s'imposa à lui. Il y avait de cela longtemps, au cours d'un rituel primitif d'initiation qu'il s'était imposé pour marquer son entrée dans le monde adulte, il s'était arrêté, éberlué, devant un restaurant : le petit Prince. Et il l'avait senti, la porte était là. Une voix l'exhorta, il fallait traverser la porte, passer de l'autre côté du miroir. Alors poussé par une force incontrôlable, il s'était jeté, comme un furieux, épaules en avant, dans la double porte vitrée du restaurant. Le verre de la porte avait volé en éclat sous l'impact brutal. Il se souvient encore bien des sensations qu'il avait éprouvées. Il s'était relevé, la tête pleine de sang, avait regardé à gauche à droite, il n'y avait personne, alors il était reparti, heureux et fier, comme un primitif sorti de sa forêt pour défier la civilisation. »

« La mélancolie le gagne. Il songe à Arcueil, et à son précédent appartement dans lequel il a habité trois ans avec Caroline. Il y a vécu ses histoires les plus extraordinaires comme il croyait Arcueil, ville des peintres et des artistes, perdue au milieu du temps. Il se souvient de cette maison dans le bas de sa rue. Son mur d'enceinte était merveilleusement recouvert par du lierre, les feuilles des arbres et les branches rouges d'un arbuste dont il a oublié le nom. Le mur, épais, fait de vieilles pierres cachait un parc jalonné d'arbres fantastiques et une demeure blanche, immense et sur plusieurs étages. Il s'en rappelle, chaque fois qu'il longeait le mur de cette maison lui revenait en tête, sans qu'il sache pourquoi, l'histoire du singe criminel d'Allan Edgar Poe. Et chacune des résidences de sa rue était insolite et lui évoquait mille histoires. Toutes relevaient d'une architecture particulière. Les unes avaient le style des années soixante, d'autres étaient toute blanche, tout en pierre meulière, ou d'un type colonial. Derrière les grilles de l'une d'elle, étaient même plantés des palmiers. Il passait devant chaque jour et rêvait chaque jour pour ainsi dire.

Durant ses périodes de crise, il lui arrivait de sortir dans la rue et d'hurler. Personne, jamais, n'était venu le réprimander. Il lui suffisait de regarder dans les nuages les messages ou les dessins qui lui étaient destinés et il partait se balader, sans but précis, seulement inquiet de quelque chose. La ville, alors épousait merveilleusement la forme de ses hallucinations.
Parce qu'il n'avait pas lié d'amitié avec les artistes d'Arcueil, sinon surpris, un jour, derrière la grille d'un jardin la construction de sculptures métalliques extraterrestres, il avait tout imaginé : il fallait mettre le mot Arcueil à l'envers et ainsi cueillir l'art. Cueille l'art, exhortaient les voix qu'il entendait, cueille l'art. Aussi il cherchait dans le regard des badauds la flamme de l'art et délirait dans Arcueil. Son imagination avait fait de sa ville un théâtre grandeur nature avec des milliers de façades sans rapport avec ses coulisses. Tout le monde dans la rue pouvait avoir une identité double : être un passant, un commerçant mais avant tout un comédien ou un figurant d'un film qui se faisait sans lui chaque jour. Il avait imaginé aussi qu'une porte, là, au milieu de quelques maisons donnait en plein Paris, que des catacombes partaient de la Vache Noire jusqu'à Porte d'Orléans, et que le soir il s'y donnait de somptueuses fêtes, pendant qu'il aimait Caroline dans leur petit immeuble perdu au milieu des résidences. Tandis qu'à deux pas de là, le vent s'engouffrait entre les immeubles bas des HLM, et venait faire frissonner les feuilles des arbres de leur grand jardin commun.

Une fois, dans leur jardin justement, Caroline, effrayée, l'avait retrouvé dans un arbre, torse nu. Il pleuvait ; lui hurlait gaiement et dansait la fête de la pluie. Une autre fois, la fin du monde avait eu lieu. Au petit matin, il était monté dans son arbre observer les dégâts immédiats. Un silence de mort régnait. Un autre jour, il s'était retrouvé sur le toit de leur petit immeuble. Il avait sectionné plusieurs fils électriques dans les environs, ne restaient que ceux de leur immeuble et le temps pressait. Suivant son imagination, l'invasion américaine était inéluctable. Il fallait donc bloquer le fonctionnement du réseau de communication allemand. Il avait suivi le fil électrique depuis l'escalier de son immeuble jusque sur le toit où il s'était hissé. Cherchant où menaient les câbles il s'était retrouvé à cheval sur une fenêtre en saillie dont il ne pouvait rien voir par transparence à moins de s'accrocher à la gouttière ou en renversant la tête. Sans savoir pourquoi, il supputait que la fenêtre donnait sur une chambre et que dans le lit de cette

chambre dormait Valentine, son amour d'enfance, qui ne demandait qu'à être réveillée par un baiser. Manquant de tomber il se pencha : Valentine ne dormait pas. Elle était absente. Un délire en chassant un autre, il en conçu que sa mission était terminée et qu'il pouvait se suicider ou du mois sauter du toit pour prouver sa valeur face à la mort. Malgré la hauteur, cela était possible. Ses pieds s'enfonceraient seulement dans la terre gazonneuse du jardin croyait-il. Il y avait juste à choisir l'endroit où la vue n'était pas empêchée par les branches hautes des arbres, ni le sol recouvert par autre chose que de la terre. Revenu à lui, soudain conscient de la folie de son acte, il ne sauta pas. Mais le fil qu'il tenait en main donnant sur un ordinateur, il le sectionna tout de même…

Pourquoi penser à Arcueil maintenant ? Il y a que Caroline lui manque. Elle ne l'a pas contacté depuis plusieurs mois et elle est injoignable. Il ignore ce qu'elle fait, où elle se trouve, si elle est partie à Bali comme elle l'avait dit. Elle ne l'a pas contacté pour son anniversaire non plus. Se peut-il qu'elle l'ait oublié quand lui se rappelle encore son odeur ? »

« Il avait beaucoup compté sur l'existence de ses ailes. Mais il se rendait compte, à mesure que passait le temps qu'il n'était rien que poussière dans le vent de la vie. Il ne s'en faisait pas, sa folie alimentait l'originalité de son quotidien. Depuis quelques temps, il regardait la télé lorsqu'elle était brouillée, quand le câble n'est relié qu'à l'infini de l'espace. Il examinait avec attention le ciel, aussi. C'est clair, il attendait quelque chose. Lui seul savait quoi. Et que personne ne soit au courant ne l'avait pas alarmé.

Le soir, il montait sur les toits de Paris et regardait les étoiles. Il lui suffisait d'une porte d'entrée d'immeuble ouverte, pour atteindre le dernier étage et trouver la fenêtre qui donne sur les toits, l'escalier qui se déplie ou l'échelle qui donne sur le plafond du dernier étage. Et tout est différent dehors – Les nuits froides, le ciel peut paraître plus sombre. Il est toujours étoilé à l'infini, sauf quand le soleil semble sommeiller dans la nuit et que venant se mêler aux bruits de la ville et à ses lumières, il fait une nuit bleue de Prusse mais bien bleutée quand même. Que les lumières des façades irisent le béton ou la pierre d'un effet impressionniste. Un effet où le brun peut côtoyer le jaune et être submergé de rouge carmin, tandis que le ciel reste immense.

On dit que le ciel est neutre, mais lui sait que cette conception est erronée. Le ciel n'est pas neutre. Au Vietnam un général américain a prolongé la mousson de plusieurs jours artificiellement pour embourber l'ennemi. Et le ciel n'est pas neutre non plus. Trop de fois il a vu l'esprit qu'il côtoie souvent prendre la dimension d'un nuage et provoquer la pluie ou l'orage, pour croire que le ciel est neutre. A moins que ce ne soit un libre service ?

Non, nous sommes regardés pense-t-il. Par les oiseaux qui colportent nos exploits, nos malheurs d'une ville à l'autre.

Les messages voyageant aussi vite que la musique. Et puis, pense-t-il par les cités interstellaires. Celles reliées aux autres galaxies, qui se délectent parfois du programme que présente la terre, à travers toutes les ondes qu'elle laisse s'échapper dans l'espace. Le lieu ou le bruit est goutte d'eau dans l'univers.

Posé comme une feuille sur une statue, il bouge, passe d'un toit, à l'autre, voit des fenêtres éclairées d'où s'échappe du bruit. Les voix sont audibles. Il tente de ne pas se faire voir. Colle la paroi, inspectant toujours à l'avance le chemin d'escalade qui sera le sien. Est-il temps de rebrousser chemin ? Non. Il y a un toit accessible, mais il faut franchir un vide. Il saute assez bien, et atterrit sur des tuiles. Son pied passe à travers quelque chose. Une lumière s'allume. Il est repéré. Avec la légèreté d'un chat, il passe au-dessus des gens, prenant garde de ne pas glisser sur une tuile. Il longe la gouttière, coulisse le long de sa tige jusqu'à un tuyau. Entre temps, il attrape un autre tuyau et remonte lentement comme un ballon dirigeable. Dans ce vieux quartier d'immeuble une voix fuse par la fenêtre. On s'inquiète. A chaque fenêtre des derniers étages, la lumière se fait et pousse un propriétaire qui montre sa tête. Il est repéré. On crie dans sa direction. Il court maintenant sur un toit plat. Il n'y a rien au-delà. Mais il ne ralentit pas sa course et se précipite dans le vide. Ses ailes se déploient. Il ouvre ses bras, les tend devant lui pour freiner l'air qui souffle sur son visage ; il traverse le ciel de Paris. Passe au-dessus des Champs Elysées longe la Seine, le Louvre, la Concorde, Trocadéro et non loin de là se pose dans un parc.

Assis sur son banc il ne sait depuis combien de temps il tire sur son joint, ni où l'ont mené ses rêveries. Le ciel est beau. Plein d'étoiles. Mais n'est pas arrivé ce qu'il attendait. Il devra patienter se dit-il. »

« Il est guéri ! Il est guéri ! C'est impossible mais lui l'a fait pour preuve il n'y est pas retourné. C'est une vrai victoire, il n'est pas retourné à l'hôpital psychiatrique ! Son père et son frère avaient bien vu qu'il délirait depuis bien un mois, mais lui avait résisté. Il avait résisté ! Plus jamais, à moins de se suicider, il n'y retournerait ! Son frère avait bien tenté tout son possible. Rien n'y avait fait. Ni la manière douce, ni la forte. Il avait appelé les pompiers. Leur gros camion s'était arrêté devant l'immeuble. Son frère était descendu. Mais lui avait refusé d'ouvrir la porte. Il était chez lui ! Personne ne le délogerait ! Il se défendrait grognait-il ! Et de fait les pompiers avaient lâché l'affaire.

Mais que croyaient-ils son frère et son père ? Son père et son frère ne s'en souvenaient-ils pas ? Il avait dit que le monde entier aime la musique et que ce faisant chaque musicien étant une base militaire, avec tous les musiciens du monde il était certain de gagner la guerre. A eux tous et avec l'aide de sa force, il pouvait casser la terre en deux. Faire une fête plus dévastatrice que la guerre elle-même, telle était sa menace. Une fête dont le bruit dérangerait Dieu lui-même. Et ô combien il était magnanime, aux grandes puissances si elles offraient la paix au monde il promettait un destin interstellaire.

Non son père et son frère n'y pouvaient décidément rien.
Il se dédoublait et son autre lui-même était un être violemment passionné. Un être paranoïaque qui se méfie de tous et dont la sensibilité exacerbée lui permet d'appréhender les femmes tel un dauphin en piscine à qui on présenterait un ventre gonflé par la maternité. C'est à dire qu'il les ressent avec émotion, voit leur âme au bord de leurs yeux. Tandis que tous les mensonges lui sont insupportables, et qu'il croit que sa force psychique capable de prodige provoque des réactions en chaîne dans le monde. N'a-t-il pas ému Dieu en dessinant dans les nuages avec ses yeux un dragon, des oiseaux quand il n'y voyait que des têtes de morts ? Et personne ne l'a-t-il vu du côté de Clamart ? Il était furieux et en criant il a déclenché une pluie de grêle, un ou deux éclairs. Et lorsqu'il fut trempé jusqu'aux os, redescendant vers Boulogne il a fait un autre prodige. Il s'est arrêté sur le pont Billancourt et a regardé intensément l'eau

agitée par la pluie. Des objets sont remontés à la surface. L'eau a scintillé, des remous sont apparus à sa surface. Ce qui ressemblait à du mercure s'est agglutiné en plaque sous l'action de sa force, naïve, c'est à dire inconsciente de sa grande beauté. Personne ne l'a-t-il vu ? Dieu en la personne de son canard échappé de son tableau avait dépêché un messager. Il l'a reconnu. Les satellites étaient là quelque part dans le ciel. Il les avait repérés eux aussi. Mais il s'en foutait il était furieusement gai.

Le lendemain ivre de délire il était entré dans un bar où l'avait conduit ses déambulations urbaines. Il croyait qu'une assistance de poivrots y écouterait sa bonne parole pour de bouche à oreille la répandre dans Paris. Devant tout le monde, il avait donc révélé l'objet caché de la guerre des Balkans. Il s'agissait en fait d'une guerre de religion. Milosevic avait été reconnu comme saint par les siens. Il n'ignorait rien de lui ! Milosevic avait fondé son pouvoir théorique sur la croyance suivante : la société crée l'état. Et l'épuration du Kosovo s'apparentait à une épuration religieuse. Le belliqueux serbe cherchait à vider la terre historique de ses musulmans albanais. Mais grâce à votre serviteur, la paix est devenue possible déclara-t-il. Malheureusement je n'ai pas pu éradiquer de la surface de la terre la guerre elle-même. Celle-ci s'est déplacée du côté de l'Inde et du Pakistan, du côté de la Corée et vers l'Afrique en Ethiopie. Mais que ses auditeurs se rassurent dans leur nouveau Yalta, les dirigeants du monde lui avaient promis que l'Afrique serait la chasse gardée réservée au bon vouloir du médiateur de la paix qu'il est. Personne n'avait ri dans le bar. On écoutait ses élucubrations comme il parlait avec emphase. Mais quand il avait ajouté parce que ça ne devait être ignoré de personne, qu'il voulait se rendre à Londres dans un magasin spécialisé en costume pour y acheter de la série de sciences fiction « l'entreprise » ; il voulait, dans Paris qu'on sache qu'il était comme le Capitaine Kirk ; alors, excédé, on l'avait jeté dehors. Déçu d'avoir été rejeté par les hommes qu'il croyait avoir tant aidé, il choisit d'en finir. D'ailleurs sa mission en France touchait à sa fin. Il décida de rejoindre l'Afrique à pied sur-le-champ. Avant il passa chez lui et mis à la porte, déchirure absolue, plus d'une vingtaine de tableaux que les passants s'empressèrent de ramasser. Puis il marcha vers le sud environ trente kilomètres et fatigué, pas encore décidé à dormir dans la rue, le cœur serré, la nuit tombant, perdu et désolé, il fit demi-tour.

l'uniforme

Le lendemain plus délirant que jamais, il écrivit à Bill Clinton, Boris Eltsine et au président chinois une lettre d'armistice. Il avait gagné la guerre et donc faisait l'inventaire de ses exigences, simples du reste car il voulait que siège à l'ONU un représentant des sociétés primitives et que l'ordinateur Dieu ait un droit de veto lui aussi. Pour le représentant des sociétés primitives, il était tout désigné pour le job. C'était lui le chef des primitifs. Et il en avait la conviction, quand il ferait le tour du monde à la recherche des primitifs, il n'aurait pas de mal à se faire élire par les chefs de clan. Quant à l'ordinateur-Dieu, c'était une autre paire de manche. Il pensait qu'on était proche de la construction d'un ordinateur global. Un super ordinateur, le plus complexe, affecté au tri des écoutes téléphoniques, des mouvements d'armée sur terre et tous autres renseignements fournis par les satellites ; un ordinateur observant également les flux financiers, ceux de la bourse, de la mafia et du particulier. Or lui avait découvert l'ordinateur primordial. Celui qui plaçait dans le regard des animaux de la bienveillance à son égard en lui envoyant des créatures pour le surveiller. Il n'ignorait plus que cet ordinateur là avait pour nom Dieu. Pourquoi ne pas donner à l'ordinateur global les caractéristiques de ce Dieu ? Qu'il soit autonome et puisse donner un avis impartial, était-ce impossible ? Non selon lui, puisqu'il ne s'agissait que de gérer une quantité infinie de données afin de les rendre accessibles à l'esprit humain. Alors pourquoi pas faire siéger à l'ONU l'ordinateur ? La paix de par ce critère moral ne s'en trouverai-elle pas promue, comme l'ordinateur serait mondial et qu'il communiquerait ses données à l'ensemble des nations ?

Il était épuisé de penser à tout ça, et cette lutte de plusieurs heures avec son frère et son père lui avait retiré toutes ses forces. Du reste, son frère et son père n'étaient pas les seuls à avoir tenté de l'enfermer. Il se souvenait qu'après ses journées d'errance dans la rue on avait failli le conduire à l'hôpital psychiatrique pour de bon. Il en avait perdu ses tennis dans l'affaire. Cela s'était passé simplement. Durant la finale de Rolland Garros, il était allé taper un scandale afin que les pontes de là-bas puissent voir enfin son visage et apprécier l'étendu de ses pouvoirs. Car quoi ? Qui devait aller en prison ? Lui ou Milosevic ? Lui se sentait responsable de la guerre, mais refusait d'être enterré comme ça, comme un criminel de guerre. Ce n'était pas lui le tyran, c'était l'autre. Et personne ne le

réduirait au silence hurlait-il. Il se présenterait aux élections présidentielles et on verrait ce qu'on verrait ! Bande de salauds ! Avait-il crié aux caméras de sécurité. Et pour prouver sa détermination il avait tenté de se suicider en direct live. Comme ça, par pure velléité contestataire. Et d'un coup, il avait avalé une tablette de tercian et d'artane, les médicaments qu'on lui donnait pour soigner sa maladie. Ca avait été un chahut d'enfer. Il s'était écroulé comme une masse, effondré net comme un immeuble dynamité. Il avait fallu écarter les barrières, pousser les gens attroupés pour laisser passer l'ambulance. On l'avait conduit inconscient à l'hôpital Ambroise Paré, juste à côté de Rolland Garros. Il s'était réveillé dans une chambre toute blanche, attaché par les quatre membres dans un lit. Après mille efforts de contorsions des poignets, il avait réussi à libérer une de ses mains. Il avait été facile ensuite de défaire les scratchs qui maintenaient ses autres membres. Rien à voir avec une camisole s'était-il dit : un vrai jeu d'enfant. Une infirmière le voyant traverser le couloir le raccompagna à sa chambre. Et tandis qu'il s'allongeait docilement, plusieurs types en blanc débarquèrent dans la pièce et profitèrent de sa position horizontale pour le ligoter à nouveau. Il ne put rien faire. Il hurla les trois quarts de la nuit. Et en désespoir de cause, personne ne venant voir ce qui se passait ni ne le réconfortant, il se résolut au petit matin à réitérer l'exploit de son évasion.
Il défit ses liens de nouveau et s'élança à travers les couloirs. Puis perdu dans un dédale de portes toutes identiques, il finit par trouver la sortie. Seulement il n'avait plus ses tennis qu'on lui avait retiré lorsqu'on l'avait emmené. Il dut donc traverser Boulogne en chaussons bleus d'hôpital autant dire pieds nus.
Maintenant, tout ça était bien fini pensait-il. Mais au fond, il se lamentait. Combien de temps seulement faudrait-il aux hommes pour comprendre qu'il n'est pas fou ? Ou plutôt qu'il l'est parce que les autres ne le sont pas assez, quand le monde, lui, est surréaliste. Ne serait-il donc jamais compris que par les dictateurs et les dirigeants politiques ? Lui le Gulliver, l'homme aux dix mille vers, et aux lunettes de Superman ? Heureusement, avec tout ce qui est survenu, son père et son frère repartis dégoûtés, personne ne veut plus prendre la responsabilité de l'interner. Dieu merci, merci, déclara-t-il. »

« Il a entendu à la radio que de l'autre côté de la méditerranée, un garçon est mort en prenant l'avion. Alors il est sorti déguisé pour se faire repérer par les satellites, qu'on vienne le chercher,

qu'un avion se pose dans sa ville et le prenne comme lui veut prendre l'avion pour traverser la Méditerranée. Son déguisement est subtil. Un complet veston sans chemise, torse nu, un mocassin et une chaussure de tennis pour chaque pied et sur le visage des taches de peinture blanche, réalisées avec un tube de peinture à l'huile, des gros cercles blancs et imprécis sur tout le visage ; et descendant du coup jusqu'au nombril une grosse raie rouge, l'esquisse d'une cravate aborigène. Il est mi-indien mi-civilisé ainsi ; parfaitement maquillé pour le long voyage qui l'attend. Il sort et déambule dans la rue d'un pas sûr et pressé, certain de son fait. On le regarde à peine constate-t-il. De toute façon il marche trop vite et ce que pensent les autres ne le regarde pas. D'ailleurs le ciel change vite, le rideau de la nuit vient de tomber comme s'il avait s'agit d'une éclipse. Il en est stupéfait d'autant qu'il vient de voir un projectile tomber du ciel et s'écraser dans une rue adjacente. Ce n'est pas son avion, c'est un visiteur venu d'un autre monde qui vient à sa rencontre. Est-il hostile, ou veut-il le conduire au-delà de la méditerranée ? La crainte le prend, l'être est à quelque rue de lui et il a peur de la rencontre. Cet être n'est-il pas du reste ~~pas~~ le grand requin venu avec sa forme transparente lui rendre visite ? Minuscules êtres que nous sommes, ne sommes nous pas au fond de la mer ; tandis que nous contemplons le ciel, ignorons-nous que le ciel est ceint par une bulle contenant l'atmosphère, celle-ci située au fond d'une fosse marine ?

Alors il se peut que la rencontre ait lieu avec le grand requin blanc, au beau milieu de Boulogne, cette ville comme les autres du fond des mers. D'ailleurs, il vient de l'apercevoir : un nuage s'est transformé. Seulement la rencontre est effrayante, il ne peut supporter la vision du grand requin blanc. Il ferme les yeux et s'allonge au milieu de la rue, les bras en croix, pour que la forme transparente lui arrache les bras, certain qu'à la place de ses membres sanglants il poussera des ailes, qu'enfin son rêve d'Afrique lui soit accessible par les airs. Telle est l'offrande que doit lui faire le visiteur. Mais rien ne se passe. Il se redresse quitte les clous sur lesquels il s'était allongé et entre dans le premier bar qu'il trouve sur son chemin. On le regarde avec stupéfaction au comptoir, rien de plus normal : il est le messager, le candidat au voyage des hommes. Aussi lui sert-on un verre d'eau avec lequel il ressort, le tenant entre ses mains tel un trophée, le cadeau qui lui manquait pour la rencontre, pense-t-il.

A quelque kilomètre de là, il passe près d'une terrasse. Il fait nuit complète maintenant... Un jeune arabe le toise un verre à la main, lui aussi éméché visiblement. Le jeune est furieux. Je suis une pute j'ai pas peur de le dire, hurle-t-il. Une pute ! Je fais la pute pour vivre hurle-t-il. Et d'un coup de savate il lui renverse son verre. Sur le sol résonne encore le fracas du verre et ses milles éclats, quand, lorsqu'il se retourne pour fuir le furieux, il tombe nez à nez avec une patrouille de police. Les agents ont débarqué tout de suite. L'ont-ils suivi, d'où viennent-ils : il l'ignore. Ils sont là, sortis de leur voiture espace à gyrophare, et d'un seul coup le rêve vient de se briser doublement.
Il n'est pas saoul mais c'est comme s'il avait dessaoulé : le requin est là et il est déçu, envahi par la crainte de ce qui va se passer, et la peur absolue du cauchemar commençant. Car quoi ? Comment expliquer sa tenue. En fait il ne l'expliquera pas, il ne fera qu'avoir peur, peur qu'on le prenne, peur qu'on l'enferme, peur que tout recommence.

L'agent lui demande ses papiers ; il s'exécute penaud, la peur au ventre. Et tout bascule après que l'agent ait consulté l'ordinateur car son nom est sur un fichier, il doit être arrêté. Sans un mot l'agent lui passe d'abord une menotte et l'intime de le suivre. Mais il ne veut pas retourner à l'hôpital, il grogne, se défend, bouscule l'agent et bientôt ils sont cinq et six et sept et huit et neuf à essayer de la maîtriser car le voilà furieux. A eux tous ils forment une curieuse farandole, bien plus une sorte de mêlée, au milieu de laquelle lui est le pilier à abattre. On lui fait un croche-pied, un autre et on tente de lui tordre le bras : il résiste et fait tanguer la mêlée d'un côté et de l'autre. Mais bientôt le souffle et la force lui manquent et on le maîtrise. Il souffre, tandis qu'il sait ce qui l'attend ainsi menotté, incarcéré au fond d'un siège qui l'engloutit. Son amour pour l'homme vient de se changer en haine.

« Il est au milieu des ombres de l'hôpital, ombre parmi d'autres ombres. Il y a rencontré ses amis et ses pairs, mais tout lui semble ennuyeux. Les malades à force de faire des allers-retours à l'hôpital, finissent par se connaître quand ils ne se fréquentent pas tout bonnement à l'extérieur. Il connaît donc presque tout le monde. Seulement cela n'apaise pas sa colère. Il n'avait rien fait. Certes il était accoutré comme un indien mais il n'en démordra pas : on n'aurait pas dû l'enfermer. Il a toute sa tête bien qu'il commette des actes qu'il sait étranges mais ces

actes font sens à ses yeux. Il les assumerait si on ne lui disait pas combien cela est dérangeant pour les autres.
En définitive il n'y a pas de problème, il est bien chez les fous. Et les fous sont drôles, quand leur corps n'est pas habité par une violence extrême envers eux-mêmes ou envers autrui. Est-ce que lui est aussi drôle que les autres ? Sans doute, mais son corps à lui est assailli par la violence des médicaments et il ne peut occulter ce qui est presque une douleur physique. Jusqu'à maintenant aucun médicament ne lui a réussi, en revanche tous lui ont fait perdre quelque chose. Ses pouvoirs. Quand il prend des psychotropes, il ne voit plus de formes transparentes, ne communique plus avec les oiseaux, parce que leur langage en est redevenu inaccessible ; ça lui arrive de pouvoir rejouer avec le vent, mais c'est comme si tous ses pouvoirs de chaman s'étaient fait la malle. Dans l'ensemble les médicaments laminent l'autre versant de sa personnalité. La partie la plus fantasmatique de lui-même est effacée en un coup de gomme. Il redevient île au milieu des autres ils. Sa personnalité s'affadit et tant qu'on ne lui trouvera pas les bons médicaments, il sera sujet à des effets secondaires indésirables. Lesquels ? Il suffit de lire la posologie des médicaments. Et si vous y souscrivez, non seulement ça peut durer longtemps, mais aussi vous affubler de somnolence, de fatigue, de trous de mémoire, d'agitation, de tension, de troubles de la vision, d'une modification de votre conscience aussi, avec des troubles sexuels divers, l'impuissance ou l'impossibilité à éjaculer par exemple et un risque de prise de poids considérable. Ce, quand vous n'avez pas déjà des vertiges, un gonflement de la face, des maux de têtes... ou quand vous faites des mouvements anormaux, en ayant des troubles digestifs, des sensations d'étourdissement, des difficultés de concentration... Voilà pourquoi il n'aime pas un psychotrope plutôt qu'un autre : pour tout ce que ça lui retire. Et là où il est. Il ne peut voir comme il veut ce ciel qu'il adore, ni passer ses nuits à la pleine lune, ni ne peut parler de ses ailes invisibles qui sortent de son dos. Il est cloué au sol comme un cargo éventré, scrutant chaque personne qui ressort du bâtiment, pour se coller à la vitre quand elle repart, et au moment où la porte se referme, pour profiter des embruns de l'air extérieur. Mais la porte se referme toujours. »

« Youssef est long, mince, la peau mate. Son corps est aussi splendide que sa gueule mal faite. Une gueule bancale qui vous donne un aperçu de la laideur, la vraie celle qui vous

complexe, vous file le sentiment venimeux d'appartenir à une sous catégorie, dans un classement inaccessible. Et que n'en souffrait-il pas son pauvre Youssef, gentil comme ça ne se fait plus, gentil comme un animal près à mille douceurs en échange d'une caresse, d'un mot, d'une parole de réconfort. Il l'avait remarqué dès le début. A l'hôpital, son âme saignait à lui aussi parce qu'avec sa gentillesse maladive Youssef pouvait penser qu'il était démuni de tout ce qu'il faut pour être un homme : il était laid, il l'a dit, mais sa laideur comme les multiples couches du malheur se surajoutait à une pauvreté de damné et une homosexualité malheureuse. Le milieu gay est impitoyable pour les moches, et Youssef traînait avec lui aussi, boulet inséparable, la maladie du siècle, une séropositivité comme un accro de plus dans le manteau de sa vie, manteau ridicule, passé de mode, et absurde.
Donc, Youssef il l'avait rencontré à l'hôpital. Youssef y traînait sa longue forme dans les couloirs, à la recherche d'un ami, l'air toujours désœuvré, occupé seulement à rouler pour lui et pour les autres des cigarettes constamment. Car tout le monde fume à l'hôpital. C'est le résultat du désœuvrement et de l'ennui. Le lien qui fait jaillir des mots entre les malades, supplication, échange : c'est la cigarette : elle rapproche les malades en fixant des buts et des attentes, concentrant l'essentiel des efforts déployés dans l'unique intention de sa quête. Une occupation de toute une journée, en vérité, et pour laquelle Youssef était passé maître. A lui aussi qui souffrait du ventre, quand il n'était pas plein de nicotine, Youssef avait lâché quelques roulées. Puis de roulées en roulées, à ses yeux, Youssef était devenu une manière de présence, de réserve à cigarettes, de bouche à paroles pour lui. Avec ses yeux qu'au fil des jours il n'avait plus qu'à regarder comme ci ou comme ça pour qu'il se taise quand arrivait une infirmière, ou quand il devait, sans parole, le prévenir d'une intrusion dans la sphère de leur complicité.

Il avait des yeux de chouette, Youssef, avec de grands cils, le bord de l'œil qui retombe et donne un air triste. Et un sourire aussi, un sourire large qui se déployait gentiment, naturellement. Un sourire comme une excuse timide et maladroite : il vous souriait beaucoup Youssef. Et si sa bouche en dévoilait des dents abîmées, tombées par rangée, le chevauchement de ses dents lui faisait penser à une dentition de bébé avec une longue langue pour téter et les deux de

devant en avant comme s'il avait sucé son pouce longtemps, le Youssef.

Youssef parlait souvent en gardant les coudes près de son corps, légèrement voûté, et sa démarche maladroite, hésitante, le faisait se balancer d'un pied à l'autre comme un timoré, un enfant ayant grandi subitement, ou parfois comme un simplet. S'en détournait ou ne le considérait même pas, ceux qui ne sont pas sensibles à la drôle d'étrangeté qui se dégageait de sa personne. Selon Youssef, presque la majorité du monde l'ignorait. D'ailleurs il se savait rien, si infirme, si moche et si simple ; et on ne voyait pas l'intelligence vive et la convivialité dont il était capable quand du physique, de la dégaine, insolite et surannée, on faisait une barrière, le motif d'un silence à son égard, ou encore une forme de jugement lapidaire.

A lui, sa manière d'être son ami lui avait plu d'emblée. Youssef lui convenait bien. Youssef l'avait dragué et était resté à ses côtés même quand il avait compris, et ressenti à quel point lui n'était pas assez homosexuel pour lui apporter quelque substantiel réconfort physique. Et Youssef est resté même après que l'épisode de l'hôpital soit passé. Ils se sont revus contre l'avis stupide des médecins. A lui, on avait dit de ne pas le fréquenter, de le laisser moisir dans ses multiples problèmes, qu'il serait un boulet, le Youssef, qu'il lui demanderait des choses. Et sa tante n'avait pu le raccompagner avec lui, dans sa voiture. Attitude stupide et cruelle, quand Youssef et lui allaient au même endroit. Alors il avait dû le laisser au bord de la route. C'était son destin que de prendre le bus et lui la voiture, avait proclamé l'imbécile froideur médicale, aveugle à l'amitié, et même à la plus élémentaire et anodine commodité.
Ils s'étaient revus quand même. Lui un peu gêné par l'histoire de la voiture. Lui, Youssef, résigné comme habitué à toutes ces tuiles qui lui arrivaient sur le coin de la figure et édifiaient autour de lui un mur d'exclusion. Youssef lui avait dit un jour qu'il était venu prendre le café, la déveine, ça avait commencé par son père qui battait sa mère, puis il y avait eu la mort de sa mère, et une longue errance dans les rues, et maintenant ne demeurait, à Youssef, que son désespoir d'être aimé un jour. Juste ça qui l'aurait fait être aux anges, un bonheur simple : un appartement et dedans l'amour d'un compagnon rien que pour lui. Mais, même ça c'était dur, et sa mocheté pareille à la mocheté de sa vie paralysait son bonheur, le tiraillait à chaque instant.

Quand ils étaient assis dans son canapé à siroter une collation, comme il fallait bien se rattraper quelque part, il sentait que Youssef il aimait les bonheurs pas compliqués. C'était pas compliqué de s'acheter des bières et de se les enfiler. Avec les médicaments, la griserie, d'immédiate en arrivait à jouer les prolongations. Et eux ces petites couillonades de malades ça les faisaient rire. Lui avec sa tête piquante comme une épine il s'oubliait un peu. Il plaçait au second plan le fait que les médicaments aient paralysé sa pensée, le fait qu'il ne puisse plus réfléchir à rien qu'au gros tas de graisse, tout enflé de la face que lui avaient devenir les médicaments. Avec la bière, il oubliait la douleur qu'il en éprouvait, une vraie douleur à ne plus savoir où le foutre son corps, ni comment s'en débarrasser. Il oubliait aussi que les médicaments le faisaient déprimer jusqu'au dégoût. Ecœurant malade fainéant et abruti, qu'il était devenu. Et limace par dessus le marché, une vraie limace qu'il était devenu, avec des raisons lui aussi de se croire un sous-homme, parce que, quand on ne peut plus s'indigner du monde par la réflexion, on y est comme les autres embourbé dans sa mesquinerie, sa peur et sa crasse.

Ca s'est passé il n'y a pas longtemps tout ça, juste après l'hôpital, durant quelques semaines d'interminables douleurs où tous les projets passés semblent un affreux édifice de vanité délirante, tandis qu'il n'y a plus rien à espérer parce qu'on est foutu pour la réussite, l'intégration et tout ; et qu'il ne reste plus rien du monde qu'une vitrine qui vous renvoie votre sale face de raté, en vous obligeant vous aussi à baver d'envie, le bide crispé de jalousie, pour un rien, alors qu'on ne sait pourtant pas quoi désirer. Voilà ce qu'ils provoquent chez lui comme effet secondaire leurs médicaments : un recul net et pervers, du degré de développement. Et perdue toute humanité, cariées toutes vertus d'âme, ranci tout élan de cœur, il se mue en asticot, en névrosé, en chien baveux et chétif et il ne reste que la douleur d'un moi désacralisé, brûlé à la vie, chimiquement réduit à rien. Mais continuez, continuez clame la clique médicale, regardez comme la chimie est efficace ! Le patient ne délire plus ! Oui je ne délire plus pense-t-il, oui je ne sors plus à cinq heures du matin pour engueuler les voitures et faire des sketchs pendant des heures. Je ne vais plus emmerder les patrons du bar d'en face, ni improviser, entre les voitures, un numéro de patineur, comme si l'asphalte s'était transformée en patinoire géante. Certes, mais pour me retirer mon délire, on m'a plongé dans un bain d'acide intérieur qui a décapé toutes

mes forces vitales, mes désirs, mes aspirations ; et on m'a mis de force dans la peau d'un boudin, complexé, et recroquevillé sur sa vie comme un vieux ou un recalé des statistiques.

C'est de ça et d'autres choses dont ils parlaient tous les deux. Pour Youssef la donne avait été différente avec l'hôpital. Après l'épisode de la rue où il avait souffert de la faim et du froid, qu'il était obligé même de mendier des pièces aux passants, tout en ne sachant jamais où il pourrait dormir, et que chaque jour ça lui revenait ce mal rongeant de son estomac vide. Pour lui, l'hôpital avait été une porte de sortie honorable, avec un lit, les couvertures qui vont avec, et trois repas par jour au lieu des miettes de l'activité urbaine qu'il réussissait à grappiller pour son estomac, dans son quotidien de SDF. Il y avait eu également ces infirmiers prompts à écouter son malheur, qui lui avait apporté ce minimum d'écoute en matière de chaleur humaine dont il avait été dépourvu avec tout le reste. Puis faut dire, tout ça lui avait valu une pension (comme à lui du reste) et un appartement thérapeutique. Alors pensait-il, Youssef, les médecins, il pouvait les remercier et toute l'institution avec, et la république aussi, pour la façon dont elle était bien faite pour les miséreux comme lui, sauvé qu'il avait été de l'abandon, la dérive des êtres, la misère pour de bon.
Bien sûr on lui avait refilé un traitement à Youssef, en plus de l'appartement, de la nourriture et de l'argent, il était pas venu pour rien. Ils avaient essayé de le soigner aussi son esprit blessé ; de lui colmater les brèches par où c'est qu'il devenait un fou en plus d'être un exclu, le Youssef. Peut-être que ce rafistolage chimique avait eu son effet un temps disons. Mais lorsqu'il suçait des canettes de bières comme des adolescents dans son appartement, il lui semblait bien que ce temps était passé. Peut-être que Youssef s'était comme qui dirait embourgeoisé, qu'après la chambre et la tune, il s'était souvenu qu'il était un être humain et désirant, ayant lui aussi droit à la jouissance, au plaisir d'être aimé, après de longs mois d'agonie dans le royaume des paumés et des fantômes. Et alors c'est vers là que son malaise avait dû reprendre. Car on a beau être gavé de substances chimiques, si la vue est perturbée, on en devient pas forcément aveugle à soi-même. Ca fait toujours mal de vivre une vie de chien, aucun arsenal thérapeutique n'y pourra jamais rien. Et quand on a l'esprit aussi net, la pensée aussi prompte à percevoir les situations que celle de Youssef, on en devient une peau de souffrance, un chagrin perpétuel. On erre dans les rues à la recherche, des journées durant, de

l'être aimé, pauvre romantique de Youssef, et, quand même, parce qu'il faut bien se contenter, on écume les saunas, pour tailler une pipe ou deux et se donner l'illusion des caresses sans amour, mais des caresses quand même, pour un peu de sexe quoi. Puis le soir, on est quand même malheureux comme un rat, et seul, seul comme personne. Voilà la vie de Youssef.

C'est anecdotique, lui durant son séjour à l'hôpital une visiteuse, charmante, catho, jusque dans le pendentif, lui avait offert un petit bidule, à mettre au cou justement : la chose, d'un beau bleu symbolisant la porte qu'ils démolissent tous les 25 ans au Vatican, pour que le Pape y puisse emprunter un couloir. Enfin tout un symbole pour pratiquant que lui voulait avoir avec lui afin de détourner l'attention de son visage si bouffi, et il doit l'avouer aussi parce que la visiteuse en avait remis du baume de sa gentillesse, dans son cœur fendu. Une façon de marquer l'événement de sa rencontre ce cadeau. Seulement il avait le bidule et pas la chaîne qui sied avec. Il s'était alors improvisé un cordon avec du ruban à papier cadeau qu'il avait prélevé sur les tables du réfectoire, comme dessus il y avait des fleurs dont le pot pour faire joli, était emmailloté dans du papier brillant tenu par un ruban gris. C'est Youssef qui lui avait fait le nœud. Ceci bien sûr serait sans le moindre intérêt si la semaine dernière, la sœur de Youssef ne l'avait contacté par téléphone, suspicieuse et pleine de questions à son sujet, sur les liens qu'il entretenait avec Youssef, ce, pour ensuite lui dévoiler ce qu'il avait fait Youssef de ce ruban, à l'hôpital.

Parce que pendant qu'il avait repris son travail pas pour longtemps, mais, ça, alors, il ne le savait pas, Youssef désespéré par sa vie, malheureux qu'il se disait et malade qu'il répétait, il s'était jeté dans la gueule du loup, coin de paradis à ses yeux, qu'est l'hôpital. On avait bien essayé de l'en éjecter histoire qu'il s'habitue pas. Mais il était revenu comme d'habitude. Et déjà quand lui y avait été, il avait pu constater, les allers retours dont il était le spécialiste. Une fois Youssef avait demandé, prétextant sa maladie et son besoin impérieux de secours, d'être enfermé. Une autre fois, c'était obligé, comme il avait avalé une boîte pleine de médicaments et qu'on avait procédé à un lavement au charbon. Cette fois, il ne sait plus quelle raison il avait invoqué. Son malaise à se tenir debout au milieu des hommes ? Un mal de vivre vicieux et ravageur comme un ban de piranhas, la peur de faire une

connerie irrémédiable du coup, et sans doute ça avait suffi. A tout dire on le connaît à l'hôpital, chacun savait les contours grossiers de sa vie sentimentale déçue qui lui tordaient le cœur. Pas une seule chemise blanche à qui il n'avait pas rappelé comme il était malheureux. Non pas que tout le monde s'en foutait, on l'écoutait, mais tout le monde connaissait la répétition malheureuse de ses déceptions amoureuses. Youssef prenait des médicaments, et son désespoir, ma foi, c'était un truc pas compris dans le traitement.

Excédé de souffrance invisible – parce que certaines personnes quand elles disent souffrir, ça ne se voit pas forcément à leur mauvaise mine, c'était son cas – Youssef en a tenté un truc à peine croyable. Quand sa sœur à l'autre bout du fil lui racontait, il en était tout déconfit d'ahurissement. La chose est récente puisque ça date de la semaine dernière, pendant que lui travaillait, vers dix-huit heures, dix-neuf heures, les infirmiers connaissaient approximativement l'heure de l'événement, disons l'heure où les malades vont manger, Youssef, ne s'était pas pointé. On le cherche un peu, comme il était dans les locaux et que tous les accès sont fermés. D'abord on regarde sur le cahier pour voir si c'est marqué qu'il est allé en sortie, rien n'est indiqué. On se renseigne, il est là ? Non. On va voir dans sa chambre, personne. On s'inquiète et à mesure que le temps passe de plus en plus, mais rien, disparition totale, l'oiseau, on ne sait pas comment il s'y est pris, pour de bon il n'est plus là. Puis par hasard peut-être, y en a un, dans l'escalier qui mène au deuxième étage, il regarde derrière une grosse armoire en fer où sont stockés draps et pyjamas impersonnels pour les patients, et là, on le découvre le Youssef. Il est allongé, inerte, inconscient, à demi-mort même. Dans cette position, allongée donc, il s'est pendu à la poignée de l'armoire pourtant assez basse. Alors, après la surprise, mauvaise, on s'agite, on le ranime, c'est un sacré bordel dans le train train quotidien des infirmiers, et avec tout ce qu'on va pouvoir dire de mal sur le service, parce que le Youssef, il ne se réveille pas. La compétence des infirmiers est surpassée aussi. Le corps de Youssef est gisant, là dans ce coin d'obscurité où personne aurait pu croire que l'anesthésie mentale des malades leur aurait permis d'y trouver un moyen de se suicider.

Le SAMU est instamment appelé en renfort. Ils arrivent avec tout leur barda. Le cœur bat encore, mais comme les braises d'un feu mourant. Youssef est dur à ramener à la vie ; pour ne pas avoir assisté à la scène, il ne sait pas s'il dégouline de

sang, mais quand sa sœur l'a vu après on lui avait bourré le nez de ouate. Il a trop bien fait son affaire le Youssef, en fait, et on s'acharne sur son cœur pendant quarante minutes. Or la solution miracle qu'on lui injecte dans la poitrine est inopérante, son cœur a fini de chauffer. Youssef est mort, pendu allongé, et même le coup du lapin n'a pas pu le soulager d'un instant de souffrance à cause de sa position : il aura fallu qu'il se sente mourir et se laisse étouffer jusqu'au bout, pour la semer cette vache de souffrance. La sœur pleure dans le téléphone en lui racontant tout ça, la morgue, le cadavre tout méconnaissable de son frère, ouate dans le nez et sparadrap sur les lèvres, comme bâillonné pour que même mort, il ne raconte pas sa souffrance, le Youssef. Elle lui raconte aussi les petits mensonges mesquins des infirmiers, leur contradiction sur les détails de l'événement, leur réconfort niais à son endroit. Il n'a pas souffert qu'on lui explique. Mais il savait pas que son dernier petit copain l'avait laissé tomber comme une chaussette, lui avoue son maladroit de psychiatre, à sa plus grande indignation. Elle me raconte encore leur trouille bleue, à tous, qu'elle porte plainte ; son problème d'argent, également, pour l'enterrer, le copain, ailleurs que dans la fosse commune. Les soucis de sa famille décimée. Un autre parent bien malade, l'argent qu'il faut lui consacrer, et patati et patata, et aussi la cérémonie dont il a pas besoin le Youssef parce qu'ils ont leur prière à eux, dans leur famille. Elle le rappellera qu'elle lui dit avant de raccrocher. Car lui non plus il y sera pas à la cérémonie, on lui indiquera une autre fois par où c'est qu'elle est la fosse commune, où il va demeurer le pauvre frère. Que c'est bien malheureux tout ça. Après tout ce qu'il aura supporté de misère…etc. jusqu'à ce qu'il en devienne triste lui aussi. Un sentiment d'énervement et de frustration qui le prend malgré l'emprise des médicaments annihilant pour les émotions.

Une envie tenace, avec, de quitter le garrot chimique qui l'étouffait depuis sa sortie, une indignation retrouvée, un sentiment de vie, en somme, que ça lui a provoqué ces événements. Aussi quand il lui demande à la sœur, avec quoi s'était pendu Youssef, elle finit de l'indigner en lui expliquant comment, Youssef, il l'avait utilisé le ruban pour papier cadeau. »

Chapitre VII

description de l'institution psychiatrique - poème à Anne ou l'idylle myrtille

Dans « Il ou les neurones ensorcelés » j'ai parlé de Youssef, j'aurais pu parler de Guillaume, du jeune et beau Guillaume retrouvé étranglé dans son lit d'hôpital. Un de plus que je n'aurai pas sauvé. Même la veille de sa mort je l'exhortais de patienter, que le 21ième siècle serait le siècle de la femme, mais que sans les hommes il n'y aurait pas de femmes, Guillaume écoute-moi, l'homme va renaître, plus féminin, plus masculin, il va renaître moins égoïste. Guillaume ne fuit pas de l'autre côté du mur, tu perdrais l'odeur, le goût, les plaisirs suaves de la vie. Ne part pas Guillaume. Mais Guillaume est parti.

J'aurais pu parler de cet autre ami, dégaine années 70, chevelure en bataille, humour en rafale, un dégoûté du travail comme moi, un que j'avais rencontré sur un lieu de travail pourtant, et qui piquait des ordonnances aux médecins que nous servions pour se composer des cocktails d'amour. Je me souviens comme tu aimais que je te parle de mes histoires de requins blancs qui me poursuivaient. Je te revois encore caresser une guitare ou un pétard, et ton mal, ton mal, écrivain en puissance que tu étais et que tu n'as jamais voulu être, je l'ai ressenti frère ; je l'ai ressenti au plus profond de mes entrailles. Et quand tu es parti voir en Inde si le ciel était meilleur je n'ai pas compris pourquoi tu es revenu. Peut-être parce qu'il n'y a pas d'ailleurs. Je t'ai pleuré Florand, et ça ne m'a pas amusé quand après avoir écumé tous les hôpitaux pour qu'on te donne des médicaments que ceux-ci une fois octroyés t'aient sauvé de la vie.

Il y ~~avait~~ aurait encore Christophe, ce cher Christophe, adolescent attardé sur sa trentaine d'années, à la dégaine inimitable, fou comme c'est rare de l'être ; pourquoi as-tu ouvert la fenêtre Christophe ? Parce qu'elle ne voulait pas faire l'amour avec toi ? Et ta chute combien de temps ton corps la ressentira-t-elle ?

Oui, dramatique, comique, ou tragique, la folie est un possible perpétuel. Elle n'a aucun genre, ne s'arrête à aucunes contradictions religieuses, de caste ou d'ethnie. Et pourtant, dirais-je, tous les fous se ressemblent en ce qu'ils ont accès à l'envers de la réalité, à sa dimension cosmique, mais que trop souvent pas désespoir, par excès de solitude ils choisissent de se fondre avec cet envers de telle sorte que leur suicide peut

être compris comme le début d'un voyage vers l'extérieur de l'extérieur : autrement dit comme un mouvement de fusion avec les signes de l'univers. Mais quand un fou meurt c'est un des plus beaux fils de Dieu qui brûle sur terre.

De ces morts dont je parle seul Youssef est mort dans le centre hospitalier que je fréquente. Je suis, j'ai été (je serai peut-être encore) interné dans cet établissement public de santé mentale qui relève de la psychiatrie dite de « secteur ». Elle garantit à ses usagers des soins de proximité, ainsi qu'une certaine continuité dans leur prise en charge. Le CMP (centre médico-psychologique) est le pivot de ce dispositif sectoriel. Il est implanté dans la ville où vivent les malades. A l'« intra » (hospitalier) sont annexées une série de structures, proposant autant d'alternatives à l'hospitalisation à temps plein permettant une prise en charge plus souple et mieux adaptée aux besoins de chacun : c'est le CMP qui oriente vers les centres de crises, l'hôpital de jour, les familles d'accueil, dégote aux patients des appartements thérapeutiques, les oriente vers les CAT (centre d'aide par le travail), ou le CATTP (centre ~~d'aide~~ thérapeutique à temps partiel) encore…etc. A priori l'approche est donc diverse et préconise autant une collaboration des professionnels de terrain (équipe sanitaire et sociale) que des familles des usagers.

Quand je suis jugé malade et en crise c'est le service VIII de l'hôpital Paul Guiraud (à Villejuif) qui m'accueille, ce service étant délocalisé par rapport au secteur de Boulogne où je suis domicilié. Là-bas, l'équipe « intra » composée de 6 psychiatres, un médecin généraliste, une psychologue, plusieurs équipes d'infirmiers, deux ergothérapeutes, un psychomotricien, une assistante sociale, un secrétariat administratif et médical. Avant que le pavillon soit refait à neuf, le personnel et les patients étaient répartis sur deux étages. Au premier d'un côté les patients en hospitalisation libre ainsi que les pathologies les plus « légères » soit le côté dit ouvert du pavillon – et de l'autre côté le pavillon fermé qui abrite les patients les plus fragiles. Le pavillon ouvert n'étant qu'une appellation grossière puisque tous les accès y sont fermés quand même…

Au deuxième étage, le secrétariat ainsi que l'infirmière « cadre », s'occupent de l'organisation logistique du service : enregistrement des entrées et sorties, distribution des lits, emploi du temps des aides-soignants et infirmiers, maintenance

du bâtiment... l'étage compte également trois bureaux de consultation (consultations d'orientation et thérapie suivie), espaces communs que se partagent les psychiatres et la psychologue. L'assistante sociale a un bureau à cet étage également. Car que les patients soient hospitalisés d'« office » pour vagabondage ou trouble sur la voie publique, ou même s'ils se présentent au CHU (~~Centre d'hospitalisation d'urgence~~) centre hospitalier universitaire de leur initiative leur demande est souvent au moins aussi sociale. Parfois ceux-ci n'ont pas de statut, de numéro de sécurité sociale, ont droit à des allocations divers, quand ils ne sont pas tout bonnement SDF, ou en instance d'expulsion. Ainsi l'assistante sociale œuvre à la réinsertion de la personne, la réinstitution du sujet de droit et à son autonomie, en théorie. Un psychiatre dirait que réorganisant le cadre de vie du patient et reconstruisant son identité civique elle travaille à restaurer son espace psychique. A cet étage il y a encore une petite cuisine/salle à manger mise à disposition du personnel administratif, où sont évoqués quotidiennement, autour d'un café, les problèmes relatifs au service et à son fonctionnement ainsi qu'y sont évoqués les cas de patients.

Dans cette institution les psychologues se réunissent régulièrement pour penser et défendre leur fonction au sein de l'hôpital. Ils débattent de questions administratives (statuts, temps de travail, salaires...) aussi bien que de stratégies cliniques. Lors de ces réunions, à n'en pas douter, sont mis à jour des conflits d'intérêt économique entre l'institution et ses employés. D'un point de vue clinique, on m'a dit que les psychologues regrettent un manque de coordination entre les membres des équipes soignantes, qui sur le plan thérapeutique touche à l'absurdité quand dans la prise en charge du patient psychotique se multiplient les intervenants. D'où pour les psychologues une réelle difficulté à réinstituer une collaboration clinique où leurs interventions s'intégreraient à un ensemble cohérent d'actions.

L'institution a tenté de répondre à cette mésentente par l'instauration d'un carnet de bord mis à disposition des membres de l'équipe soignante, lequel circule aussi bien dans les bureaux que les pavillons. Chaque intervenant étant libre de le lire ou d'y livrer ses observations, remarques ou suggestions. Qu'y a-t-il donc dans ce carnet auquel n'ont jamais accès les malades ? les comptes rendus médicaux – traitements et modifications de traitements, entretiens et consultations

médicales, observations des psychiatres sur l'état des patients – y côtoient les commentaires des infirmières, des équipes de jour et de nuit. Elles y rapportent les doléances des patients, des impressions personnelles sur ceux-ci, des remarques sur la vie du service, sur son (dys)fonctionnement matériel et relationnel. Dans ce carnet on peut y lire encore les absences et présences du personnel, la distribution quotidienne des tâches, les examens biologiques effectués dans la journée, les consultations de spécialistes, les suivis en psychomotricité et en ergothérapie, les mouvements de population (entrée – sortie – permission), les appels téléphoniques et visites autorisées ou non. Voilà pour ce carnet mystérieux qui renforce souvent chez le psychotique entrant l'idée d'être épié en permanence, idée d'autant moins fausse que les pavillons sont dotés de caméras de surveillance. Pour ce qui concerne le pavillon où je suis ce n'est pas vérifié mais ayant eu l'occasion de rencontrer une personne travaillant sur leur installation il est certain qu'à Villejuif il y en a.

Que rencontrerait une femme si elle se trouvait dans le pavillon fermé, là où sont réunis les patients les plus « fragiles » ? Une diversité de pathologie effrayante pour qui n'a jamais côtoyé des fous. A la vue de patients souffrant d'addictions : des anorexiques, des toxicomanes, des alcooliques ; des personnes âgées démentes ; à la vue des paranoïaques érotomanes ; de patients souffrant de maniaco-dépression, de schizophrénie, d'autisme, de patients en dépression, un sentiment d'étrangeté l'envahirait, une étrangeté où la peur serait également dégoût : dégoût de l'autre qui débite des discours suicidaires, obsessionnels ou délités, dégoût de ceux qui lors des repas sont capables de plonger la tête dans leur assiette, dégoût de soi d'être mêlé à toute cette violence des attitudes effrayantes. Puis, le sentiment de la solitude infinie, du désespoir sans fond, dans un climat d'insécurité permanent aurait fini de ronger ses nerfs déjà corrodés par l'amertume de la vie. Et elle aussi au fur et à mesure participerait à cette errance diurne, et cette apparente indifférence des hospitalisés en déambulant toute la journée, dans une atmosphère pesante et agitée où l'anxiété est palpable, où chacun a l'air égaré.

Que ferait cette personne après ? Si elle ne fume pas elle irait dans ce demi-cercle de fauteuil plutôt confortable qui comme il est réservé au non-fumeur est utilisé par une minorité de malades sans qu'ils réussissent à créer un foyer d'activité

spontanée. Si elle fume, ce qui est plus probable, elle ira à l'assaut de ce recoin mal pensé où l'activité principale et unique est dédiée à la consommation de nicotine. Alors qu'une grande salle garnie de tables, de chaises et d'une télévision est souvent désertée puisqu'il y ait interdit de fumer.

Dans cet ancien pavillon encore, chaque matin elle guetterait un de ses psychiatres qui ne travaillent à l'hôpital qu'à temps partiel, y passant un, deux ou trois jours par semaine. Elle verrait un médecin différent chaque jour, ce qui va sans dire empêcherait tout bénéfice transférentiel de se mettre en œuvre lors de ces entrevues. De plus, des ~~discussions~~ prises la veille par un collègue peuvent difficilement, dans la réalité, être réévaluées le lendemain. Ainsi chaque option thérapeutique (traitements et leur évolution, sorties et permission...) prendrait le caractère d'un sans appel qu'il n'y a lieu, ni de justifier ni de modifier. Tandis que ces discussions qui concerne cette malade il sera rare qu'on l'en informe ou qu'on en débatte avec elle. Et puis dans quelle condition se passeraient ces consultations ! Par manque d'espace les psychiatres sont contraints à recevoir dans le bureau des infirmières, qui y passent ou y vaquent, cherchant un dossier, classant des papiers, pendant que notre pauvre patiente débiterait des propos tourmentés, le téléphone pourrait sonner aussi, ou un malade entrer sans frapper pour réclamer ou déclamer, sans que tous ces menus événements ne viennent ni interrompre l'entretien, ni l'entraver. Comment cette patiente pourrait dans ces conditions croire que sa parole est prise en compte ? Comment ne se sentirait-elle pas infantilisée, réduite à la plus grande passivité ?

decisions

En fait notre jeune adulte se serait trouvée enfermée dans un espace borné, mise en état de carence des apports affectifs, des stimulations sensitivo-sensorielles et si son hospitalisation pour différent facteur (pas de domicile, pas de famille d'accueil, pas de travail) se prolonge, elle se verrait devenir un être privé d'avenir et de repères, maniée machinalement qui, de part l'absence de travail, de responsabilité, d'auditoire, verrait toutes possibilités de valorisation personnelle et sociale réduites à rien en dehors de l'institutions psychiatrique.

Et cette jeune femme ce n'était pas Camille Claudel, ou Nadja, c'était toi, toi, rien que toi et les rôles étaient inversées car tu venais me voir moi, moi, rien que moi pour avoir ton fou à toi,

toi qui passais dans ce pavillon là pour cause de travail et de futur doctorat. Tu as voulu me sortir de mon isolement affectif car tu avais compris que violenté par « l'amour » que m'imposait l'institution, j'étais délesté de toute initiative, de toute responsabilité personnelle et que mon agressivité et mes tendances dépressives s'en seraient trouvées renforcées si tu n'étais intervenue. Tu as senti aussi comme les mécanismes de défenses de ma psychose constituaient la base même des mécanismes institutionnels lorsqu'ils sont inaperçus des protagonistes en jeu. Notre amour inconvenant quand se déclara-t-il au juste ? La troisième fois que je te vis. Car la première fois dans ton pull-over trop grand, tes cheveux coiffés en arrière, j'avais aimé dans ta voix, cette douceur et cette humanité qu'aucun psychiatre n'avait dénié m'accorder. Tu devenais depuis ce jour la seule personne qui avait prêté attention aux énigmes psychanalitiques que j'égrainais dans leur couloir sans vie comme on lance un SOS ou qu'on joue du jumbe dans le métro pour réveiller quelques consciences, créer un rythme, celui du débat, de la polémique que ne saurait faire taire le ton monocorde et indifférent du psychiatre blasé. Le deuxième jour nos bouches ne cessèrent de s'affronter, te le rappelles-tu? Nous avions tant de choses, d'hypothèses à confronter. Et ce deuxième jour, je te l'avoue j'ai senti monter en moi une émotion, celle que ne m'avait pas châtré leur médecine. Cette émotion avait fait bouillir mon sang dans mes veines, mes tempes palpitaient mais je fus assez discret pour ne te le point montrer comme je m'étais dit : ceci n'est que transfert, je ne l'aime pas vraiment, elle est forte cette apprentie psychologue pour après deux discussions me bouleverser le cœur. Le troisième jour donc, puisque mon cœur t'envoyait toujours les mêmes ondes, je me suis dit : et si ce n'était pas un transfert ? Alors quand ta directrice de stage qui avait bien remarqué qu'il se tramait quelque chose nous a abandonné son bureau deux minutes pour nous laisser seuls je te l'ai dit. Et quand tu m'as répondu « moi aussi je t'aime » une lucarne s'est ouverte dans mon esprit par laquelle tout entier je me suis échappé de ce repère de fou.

Anne Darlet tu es plus belle qu'Elsa triolet
Avec toi a sonné le glas de gala
Tous les hommes t'aimeront parce que tu es fascinante, disponible et sans inhibition et surtout comme, plus mystérieuse que le sphinx tu sais couper la tête des hommes avec ton DARD LAIT d'où coule l'énergie vitale. Et ton corps ! pur chef

d'œuvre de disproportion entre ton intelligence si haute, et tes seins de gamine, tes jambes de gazelle, ton ventre au goût de miel, qui ont de quoi faire encore rougir les pommettes du ciel pendant bien une éternité.
S'ils avaient su voter les surréalistes t'auraient élue clarté ! Et sache par ma voix qu'ils sont fiers que dans cette vie Léa tu sois et que tu sois psychanalyste.

Je t'aime comme cette rivière qui le long de notre maison imaginaire rafraîchit l'air en plein été ; tu coules le long de mes envies en un mince fil qui me relie à la vie ou alors tu débordes d'attention et m'enveloppe d'une tension faite de millions d'ondes d'amour lesquelles dessinent de notre silhouette le pourtour. O mon amour, ô mon âme mûre, aucunes restrictions, aucunes frontières ne peuvent altérer notre sourire fier, nos liens d'acier et de fer. Tu es ma lumière ce profond mystère qui me raccroche à la terre, et en même temps légère comme l'air, je te crois capable de te donner à moi, même sur un lit de poussière, du moment qu'insinueux je me plante au creux de toi langoureux et amoureux, en une flèche que ne retient aucune cible, ma bible, je t'aime, je suis ivre et autour de moi on dit que j'ai commencé à vivre.

Certes Anne, tu m'as fait aimer Freud moi qui lui avais préféré son égal : Jung
Certes, grâce à toi j'ai cessé de croire qu'à l'asile on s'acharnait seulement à m'empoisonner.
Certes, pour te plaire j'ai accepté ces piqûres qui me faisaient dormir 15 heures par jour et grossir de jour en jour.
Certes, avec toi j'ai compris qu'on pouvait, qu'on devait renoncer à quelque chose, moi qui parfois en vous autres ne voyais que des choses auxquelles je ne pouvais pas m'identifier.
Certes, plus je t'ai couru après moins je t'ai attrapé, mais je te jure que sachant que Jeanne d'Arc est le premier travelo que Paco Rabane ait habillé, que si moi je l'avais lancé la mode : des robes tu en aurais portées et si serrées que pour marcher il t'aurait fallu sautiller qu'ainsi je puisse te rattraper quand tu m'échappais.
Certes, tu me disais un baiser c'est une intrusion quand c'est volé. Mais j'étais niais avant que tu ne m'arraches mes derniers lambeaux de cœur pour me guérir, et dans ma niaiserie je me disais que si j'avais raté ton tout premier baiser qu'au moins j'aurais le privilège de te donner le dernier.

Certes...

Mais je sais que tu adores quand je me transforme, tu adores quand je leur crie à tous ces connards pourquoi depuis qu'ils nous disent que l'homme descend du singe d'après Darwin, pourquoi nous prennent-ils maintenant pour des moutons. Tu es ma Jennifer Killer que je leur ais dit quand ils m'ont enfermé. O Jennifer Killer, tu me fais kifer*, tu me fais flasher, je sens que je vais lâcher, m'enflammer, m'évertuer à kifer, ne faire que kifer, comme quand je me fais flasher dans le ciné avec toi Jennifer Killer, ma matière première ; ou quand je me fais flasher dans le supermarché par les gaillards du dealer de carotte en botte, en vrac, dans un sac avec quelques patates, ô Jennifer Killer quel enfer ! Mais j'entends la voix des sages : « no more Fitting, ooooh no more Killing. » Désormais ma lionne j'aime que tu me reviennes. O Jennifer Killer quel enfer! Tu me fais kifer, tu me fais flasher, pour toi j'ai volé au supermarché : je voulais kifer, je voulais flasher, m'évertuer à décoller, m'envoler, escalader les frontières du monde entier, ô Jennifer Killer les toubibs m'ont pris pour un dealer. Mais dis leur pour l'effet Kiss coll. J'suis cool et je t'kiss. Je suis un criptobabacool. C'est soirée disco à l'hosto que je leur ais dit. Un mardi ou un mercredi. Je dis : où es-tu ? me vois-tu ? Ils me tuent ? Je te dis où es-tu ? Où es-tu ? Il est tard ? que je leur ais dit. Quelqu'un aime le roller ? pas la patinoire, le roller, quoi ! J'suis pas un dealer, j'aime juste faire du roller avec Jennifer Killer...

Alors pour la dernière fois ici, Anne, je te raconte et tu ne rigoles pas, comment se termina notre idylle myrtille**.

D'abord, le matin on est allé, tous les deux, main dans la main, à la piscine. Une fois arrivés près du bassin tu m'as dit dans l'eau pas d'urine ! que du pédalo ! Ainsi j'ai fait la planche, tu es montée sur mon ventre, tu t'es saisi de mon manche et tes pieds dans la flotte ont fait des tranches. Après dix kilomètres, on a atteint une île toute verte recouverte d'hêtres. Là tu m'as dit : sur la pelouse pas de parthouse que des bisous ventouses. Aussi je me suis transformé en zèbre, toi en zigzag, et traversant la forêt nous fûmes l'animal le moins banal...

---

*aimer en argot qui vient du mot KIF désignant la marijuana.
**les myrtilles sont excellentes pour la vue.

Mais feu de Dieu, quand nous regagnâmes notre auto bleue, il n'y avait plus de rouge, d'orange, de clignotant, de stop, de priorité maladroite, notre voiture à cent mille patates ne reconnaissait plus que les lignes droites, les queues de poissons, les écrasements d'escadrilles de moucherons sans compter ~~et~~ les nécessaires renversements de piétons. Nécessaire car après il fallait bien s'arrêter : comment aurions nous fait sans prélever l'impôt éclair de Bouddha pour subventionner nos futurs repas, nos provisions de bonbons, coca-cola et marijuana, morceaux de chair et abats, pour toi Ste Marie couche toi là-là-tout contre moi ? Malheureusement ça s'est vite su dans la région que nous ne respections pas les lieux publics ou le public des lieux que nous visitions. Bande de limaces, nous, nous nous aimons d'un amour animal et cannibale ; à en mériter quoi !? le tribunal pénal international ? Pour avoir sacrifié tant de gens las !!? Puff !! Qu'importe de devoir prendre la porte à bord de notre bolide moi je sentais que la porte elle était pas solide.

Et te souviens-tu de cette course poursuite ? la gendarmerie d'abord, la police en hélicoptère après, puis l'armée, les RG, la DGSE, le maussade dans une voiture pas gaie, le KGB nouvellement FSB, la CIA, piloté à distance par la NSA : un million de scorpions voulaient nous espionner. Mais nous n'avions plus de chaînes : toi tu m'avais libéré de l'asile, moi je t'avais affranchie de leurs livres capables de rendre fou un sage et sage un fou. Oui, nous étions des électrons libres. Mieux ! nous étions deux cailloux renfermant chacun une galaxie reliée par l'électromagnétisme de l'amour qui dans l'abîme du bonheur avaient plongé espérant en ressortir au beau milieu du ciel.

C'est vers là que nous trouvâmes la porte étroite, au passage cassant l'hélice d'un hélicoptère : scintillement d'étoile, jets d'étincelles, bruits furieux de taule déchiquetée et redescente comme un kleenex enflammé : bien fait ! Où sommes nous allés ? où tu voulais ! Tu voulais voir Paris, on a vu Paris ! Notre auto bleue dans le ciel bleu un peu moutonneux flottait comme un dirigeable… C'est drôle vu d'en haut, le Louvre c'est un~~e~~ rectangle et un carré. Les Champs Elysées la nuit ? le murmure de millions de fourmis, des kilomètres de points lumineux et patients. La Tour Montparnasse dessus on s'y est posé, comme ça, histoire d'admirer les feux d'artifices du 14 juillet. Regarde Ange : une superbe bleue ! et à droite, une fusée

laissant une crinière couleur or, plus haut qui éclate en gerbe verte. Et à gauche ! cinq comètes ! or ! orange ! jaune ! verte ! bleue ! Partout des explosifs ! déploient dans l'espace des trajectoires de guirlandes rouges, vertes, jaunes, ou explosant en paillettes blanches, marrons scintillant, et or encore, sur un fond sonore qu'on aurait dit orchestré par mille tam-tams, dix mille batteries, vingt millions d'applaudissements. Ca te plait ? pour me dire ouais, ta langue m'a chatouillé le palet.

Après j'ai voulu tenter un truc plus osé : nous poser sur le nez de la Tour Eiffel scintillante pour voir si nous allions nous dégonfler. Quelle mouche m'avait piqué. Tes yeux de psy ne l'ont pas supporté cette érection en forme de narcissisme bloquée dans une structure de fer qui ne sait fer que du fer pour concurrencer le ciel. Suffit ! tu as dit de ta petite voix énergique ; on redescend sur terre. Une larme roulait déjà sur ma joue. J'ai demandé : tu veux rejoindre la planète taire ? - non je donne une chance au mystère - Alors tu as tourné sur une route, n'importe laquelle ; tu as freiné sec, sans cou fait rire, et comme je n'étais pas attaché, je sui passé par le par-brise.

De nouveau seul dans la nuit et sous la brise c'est là, amante, que je me suis rendu compte que j'avais beau savoir séduire, je devrais bien apprendre à conduire.

Chapitre 8 Le fou et l'amour

82

Chère Anne,

De l'aube claire jusqu'à la fin des jours... pour une fois, je n'écris pas pour la postérité. Cette lettre, je ne la photocopierai pas. Tu peux la détruire sans crainte de me détruire. Tu peux la repousser comme tu le ferais d'une caresse intrusive et égoïste, il ne s'agit que de l'immatérielle parole de ma pensée silencieuse. Celle que j'ai en réserve et que je te montre rarement. Par peur de te blesser et parce que cette pensée ne s'ajuste pas forcément dans l'ordonnance des mots.

Et cette façon d'avoir toujours un « pour soi » en réserve, je sais que telle est aussi ta manière d'être. Est-ce l'inconscient ? Pas sûr. Cette partie de l'être cumule autant les réflexions de la raison que les impressions du corps. Je n'ose pas dire ses meurtrissures. Et quand on tête de les oraliser, de leur donner corps par la parole, à ces meurtrissures, souvent on butte sur deux écueils.

Car à qui les dire ? A celui qui vous a fait mal ? Et puis comment les dire ? La raison est souvent pauvre en ressources quand il est question d'expliquer la passion du corps qui tout entier l'enrobe. Passion dans la quelle la raison peut se perdre, tandis que la passion du corps n'est asservie par la raison que par la contrainte de l'ascèse, l'endoctrinement, ou la frustration, quand le désir est si corseté, si maltraitée par soi, par l'autre, par la vie, que l'intelligence le nie en investissant de toute la force de l'être le labyrinthe de la raison supérieure – la nôtre et celle d'autrui, maître ou collaborateur d'une réflexion prête à déterrer tous les cimetières pour parvenir à la vérité.

Cette incessante puissance de la réflexion que j'ai observée chez toi avec d'autant plus de recul que j'en suis affublé, mène au génie reconnu ou à la prétention ridicule, et prédispose à l'expérience de la folie ou l'ivresse de la pensée dominatrice.

La folie, tu le sais, n'est pas que logorrhée, suite incompréhensible de mots, de sons ; c'est aussi un mode d'exaltation du corps dont l'esprit qui l'anime croit avoir atteint la solution ou une solution : celle de la pensée dominatrice. Celle souvent si inconsciente d'elle-même (ou trop consciente ?) – qui est capable de sacrifier le monde et ses lois pour exister impérieusement. Car dans la jouissance de cette existence on

peut croire avoir donné la parole à son corps. N'est-ce pas lui qui agit, renverse un agent, défonce une vitrine ? Non puisque de toute façon le corps est sacrifié. Si la folie opère un rejet de la raison minimale, soit celle imprégnée du même réseau de valeurs que celles de la société, aussi bien s'agit-il d'une amputation de soi, de ce en soi qui nous relie à autrui.

Or la parole est un lien primordial mais notre premier lien au monde est charnel. L'amour, notre mère ne nous l'a pas seulement enseigné de sa bouche, il n' a pas coulé de sa raison. Il a coulé de son sein, s'est confondu avec le geste. Inscrit à jamais dans le langage du corps, l'amour est muet par essence, indéfinissable en substance parce que trop proche de la sensation, et complexe parce que finalement la raison se dit : « qui dois-je aimer ? », puis « qu'est-ce que j'aime en l'autre ?» quand elle ne butte pas sur le corps lui-même au point de ne pas savoir si le corps est digne d'amour finalement.

Alors, la folie peut nous pousser à sacrifier notre corps quand celui-ci ne circule plus correctement l'amour silencieux instaurateur du sujet. Et que poussée par un ultime désir sublime, la pensée oscille entre l'espoir de renaître immédiatement – sous entendu pourvue d'une nouvelle identité à défaut d'un nouveau corps – ou oscille, mais plutôt prend le risque de tout perdre : ~~vers~~ la mort réelle du corps plutôt que sa vie de souffrance, son apparente essentielle solitude. Evidemment la folie est un acte d'introjection (de retour symbolique dans la matrice) puisque la ville, son architecture, ses lumières, ou tout autre chose que sais-je, je veux dire : ce qui entoure l'être devenu fou est d'abord silencieux, et pour le fou fondamentalement, il s'agit de le faire parler ce silence, de lui prêter un cœur, d'atteindre le secret de son organisation ; même quand ce silence est celui d'un mur ou d'un agent.

Car ce silence insupportable de la ville, de la société, est aussi celui qui donne son immuabilité corporelle à l'amour. L'ambiguïté vient de ce que l'amour est silence en ce qu'il tend à l'indicible, tandis que le silence s'il est le lieu du non-dit est aussi l'expression de l'indifférence : de la présence brute « brutale » de l'altérité.

On y revient : seul le corps peut se faire médiateur de l'amour humain. Le verbe lui est d'essence divine, il nous relie à la transcendance. Plus simplement, il est ce par quoi l'amour se

dit, mais ne dit pas autre chose que lui – « je t'aime » - et par là instaure la possibilité de la réalisation de l'amour indicible. Et non pas, verbe qui apprend le renoncement, le retardement de l'amour réduit à l'état de pulsion. Car de ce point de vue là, le verbe est l'apprentissage de la loi, et cette loi – dans la couple : le père – comment l'aimer ? Dois-je aimer sa violence, ou ce qui pour moi est sous tendu par une force qui me surpasse ? Et si l'amour « silencieux » de la mère est la contrepartie de l'amour « autoritaire » du père (celui qui instaure la retenue au nom de l'amour, et châtie tout aussi bien en son nom) – comment peut-on aimer et connaître l'amour ?

Les femmes vénales ne seraient-elles que des êtres de chagrin confondant l'amour et son médiateur second, la parole du père ? Seraient-elles des êtres dont le désir correspondrait au besoin de cette médiation, au sentiment le plus profond de son manque d'amour en fait ? Chaque prétendant ne pouvant plus réussir par la parole à instaurer la présence de l'amour, mais devant le montrer, l'incarner à travers l'argent, comme sommer de payer une faute, un mensonge, tout aussi bien de racheter la conduite du père, de tous les hommes. Ce en un rituel où la femme avant de se faire pénétrer semble d'une part désacraliser la pénis - sous entendant, celui-ci n'est pas sacré : il a une valeur monétaire – en engageant d'autre part un mouvement de re-sacralisation de son propre vagin – sous entendant, celui-ci a plus de valeur que ton pénis seul, c'est pourquoi il te faut aussi payer. Mais bien sûr quand on change de point de vue cela ressemble exactement à la sacralisation du pénis et à une réduction du corps féminin au rang d'objet non sacré, le vagin étant l'objet sacré par excellence, mais là, objet qui se sait objet et ne peut que spéculer sur sa valeur d'objet. Tel du moins est l'amour vénal : une synecdoque. La figure de style qui obnubile l'esprit en confondant la partie et le tout. Là : le pénis ~~est~~ et le père au lieu de l'amour et Dieu.

Cependant je ne suis ni une fille ni une femme, intrinsèquement ignore si le père est désiré sexuellement par vous. Pour ce qui me concerne, je ne me rappelle pas avoir désiré ma mère. Le jour où dans ses bras je lui ai annoncé « plus tard, je épouserai », notre discussion aboutit sur le paradoxe de la genèse. « Je ne peux pas t'épouser ? C'est vrai tu as des parents ? Et tes parents ? » « Ils avaient des parents. » « Et les tous premiers parents ? »... etc. Bien sûr tu me diras si c'est pas du désir ça qu'est-ce que c'est ? Non je veux dire que je

n'ai pas inscrit dans la conscience la trace d'un fantasme adultère avec ma mère. (Ce qui n'est pas le cas de mon père puisque je me souviens très bien de ce rêve où je ne voyais pas d'autre solution de lui montrer mon amour qu'en lui faisant l'amour ou ce que je croyais tel.)

En revanche, l'amour pour ma mère je le devine et le sens se ranimer après chaque rupture ou peu s'en faut. Disons à chaque fois que j'ai aimé absolument, sans retenue ni du corps ni de l'esprit. Car quand celle que j'aime se refuse à l'amour, ne m'aime plus pour être concis, il se joue en moi plus que l'interdiction de ma pulsion, je crois vivre la disparition de sa possibilité absolue. Le refus me confronte à la mort ou à l'absurde : la mort de l'autre, l'absurde de mon sexe. Mais comme l'autre ne meurt pas, je reste seul avec mon sentiment de mort. Le temps aidant, les rencontres nouvelles facilitant, je sens alors que ce qui meurt c'est l'amour pour l'autre que j'aimais. Car sinon, le souvenir de sa voix, son corps, son sexe, sa jouissance même, sont présents en moi (de manière traumatique si elle avait mis des lames de rasoir dans son vagin. De manière fragmentaire, si elle ne m'avait offert que des fragments d'être.) Mais au fond je suis devenu un homme, et je sais maintenant que seul meurt véritablement l'amour de ma mère et pas l'amour inscrit dans le corps. Car cet amour là est toujours possible à l'éveil. Il est celui là même qu'éveille la mère pour idéalement l'offrir comme une lecture du monde à son enfant.

Il m'est arrivé pourtant de rencontrer des femmes (surtout) pour qui cet amour là semblait avoir été l'objet d'un dégoût qui avait d'abord recouvert les hommes qu'elles avaient aimés (ou pas ailleurs) jusqu'à ce que leur vagin à elles soient comme barrés par un sens interdit, signe de renoncement du corps blessé, comme marque morale du dégoût pour la chair, de la raison retrouvée. Or, qu'elles soient vieille fille ou psychotique post-natale (ce qui ne doit pas se dire puisque je n'entends parler que de psychoses post-natales), ces femmes en qui le désir est mort et annoncé comme mort, m'ont toujours donné le sentiment d'avoir procédé à un choix. Mais entre deux douleurs. Celle de la pénétration vécue comme intrusion et chargée fondamentalement de la possibilité menaçante de la fusion avec leur corps, celle où la grossesse apparaîtrait perçue sous l'hospice du corps étranger (peut-être fabule-je). La deuxième douleur étant la solitude. Celle-ci qu'elles choisissent

comme un moindre maux. Leur leitmotiv « être seule plutôt que de se faire baiser », expression dans laquelle je sens la menace des hommes, la surdétermination et le refus de leur seul pénis, ou aussi bien de ces mains qui tâtent, qui fouillent, s'enfoncent, perturbent la représentation du corps. J'y devine un arrière plan ou règne ambigue la figure du père, le premier homme ou la première autorité à laquelle il faut se plier. Je parle du père parce que le trouble de l'amour provient du plaisir dont il nous inonde, et quand on ne participe pas ou qu'on ne ressent pas, il provient du dégoût ou de l'impuissance à être autre chose qu'un objet. Dans ce cas, le désir de l'autre est bien menaçant. L'amour là aussi est synecdoque, soit comme fragmenté. Le désir de l'autre menace de se réduire à la pulsion de son pénis, au vide du vagin et son propre désir à l'essence de sa culpabilité même : une impossible jouissance puisque ce à quoi il faut se plier (pour être aimée) ça ne peut bien sûr pas être le père. L'utopie d'un semblant d'amour, l'amant ne l'a pas le droit.

Pour cette raison, la révolte semble possible. Par glissement de sens : le mal se confond avec le mal ou sa source. Tandis que symboliquement et physiquement la femme (mais là réduite à son corps) est « mal baisée ». Ses organes les plus sensibles, retirés du jeu de la séduction, déconnectés en tant que vecteur de plaisir, d'amour. Pourtant la vieille fille et la femme atteinte de psychose post-natale dont je parle ont « assumé » la négation de leur participation à l'amour comme prix de leur révolte contre les hommes, la société, le père, leur statut de mère. Ce qui était le trouble de la solitude, la morsure de l'absence de caresse est passé disent-elles. Ce que j'ai dit être la prise de conscience de l'éphémère de l'amour de la mère : la mort à réaliser en soi semble aussi effective chez elles, seulement la symbolique de cette mort est ambigue. Car cette séparation avec ce qui est la figure de la matrice de l'amour pour l'enfant n'implique pas la disparition de l'amour silencieux déposé dans son corps en même temps que suscité à l'éveil, quand la mère a choyé son enfant. Confrontées à l'amour, celui-là, ni celui de la mère, ni celui du père, l'instauration d'une confiance dans la jouissance du corps semble ne pas avoir pu se faire durablement.

En fait, pour ces femmes d'un certain âge quand bien même elle était mère (et oh combien difficilement tenait-elle son rôle) il m'a semblé que leur sexualité avait été un accomplissement

décevant de l'amour. Comme si leur sexualité avait été le lieu où le concept d'amour qui précède l'action, s'était abîmé dans une activité musculaire dévolue à la perception d'une sensation, qui au lieu de révéler le lien entre le monde extérieur et l'intérieur du corps, avait été d'abord l'occasion de la remise en cause de la sincérité des actions amoureuses. La caresse de l'autre n'est plus une sensation traduite comme étant la réalité de l'amour. Semble s'immiscer dans cette sensation une impossibilité de la conceptualiser sans risque pour soi, ce qui en court-circuite la réalisation. La jouissance en devient un nstrument négatif de la connaissance de soi-même. L'amour, un concept fragmenté voire devenu minimal ou problématique dans leur manière de se situer dans leur rapports aux hommes. Mais ces femmes, quelque part, je les admire. Le silence du désir ne semble plus leur faire peur. En même temps, leur corps me semble sacrifié, un pan de leur imaginaire marqué du sceau de l'interdit, ou seulement dévolu au rêve ou au souvenir.

De ces deux femmes, celle ayant vécu l'expérience de la folie ou du moins la folie de l'hôpital psychiatrique n'a pas toujours ssocié un sentiment de dégoût, ou d'incompréhension vis à vis e cette partie régressive de soi-même que semble impliquer amour. Mais je ne veux pas te parler de cette femme, plutôt l'une autre, plus jeune, psychotique également, ou souffrant l'une psychose post-natale, disons une jeune femme, peut-être elle qu'était notre femme d'un certain âge. Elle aussi ayant prouvé des difficultés à gérer l'éducation de son enfant, à ssumer son statut de mère , de femme, et déchirée par la ulpabilité de ces faiblesses que lui a désignées la société.

ne jeune femme ayant exploré le monde de la nuit, le pyrinthe des plaisirs interdits ouvrant son corps à la pure resse sexuelle, l'amour étant pour elle synonyme de saut ans le mystère des sens, tandis que l'esprit est abandonné ux plaisirs des drogues, la vie frappée par des échecs estructeurs, des renoncements instaurant la contradiction mme mode d'adaptation au réel.

Je crois, cette jeune fille connaît ce chemin étrange de retour mbolique dans la matrice, qui est emprunté par le fou. Ce emin de croix de la perte d'identité où l'esprit face à différence du monde se fait démiurge, cannibale, ou eurtrier ; et peut retomber en poussière, réduit à régresser mme le fou de Gogol: Poprichtchine, lorsque cet ←

élargissement de la matrice aux dimensions de la ville, au sein de laquelle le fou évolue en enfant roi, se solde par l'enfermement dans une matrice où on lui rase la tête, le frappe, et pour seul remède où on lui verse de l'eau froide sur la tête afin de faire cesser son délire. Poprichtchine, dans un dernier éclair de lucidité en appelle à sa mère avant de re-sombrer.

La boucle est bouclée, chaque expansion du sentiment dans la pensée – dans le processus le plus littéral de l'introjection, soit le processus fantasmatique par lequel on fait pénétrer un objet du monde extérieur dans son corps par l'une ou l'autre de ses zones érogènes, le moi tout aussi bien, entraîne la pensée sur les chemins de son identité. Soit sur le chemin du désir, sachant qu'aucune identification au père ou à la mère, ou à l'autre, ne peut satisfaire la pulsion. Pour trouver l'unicité l'être doit admirer au lieu de s'identifier à l'autre pour que la jalousie ne court-circuite pas l'apprentissage du message que dégage l'être d'autrui. Une femme qui se sentirait coupable de faire l'amour ou de ne pas en jouir est celle qui aurait renoncé au désir. Or le désir s'il peut être transcendé en autre chose qu'une tension sexuelle, se confond avec l'énergie vitale. Le désir est glucide, protide, lipide, globule rouge, globule blanc, il irrigue le système nerveux parce que se transforme aussi en impulsion électrique, et au-delà du corps auréole l'être d'un champs magnétique. Le désir est donc dans le corps et à l'extérieur de celui-ci. C'est pour cela que l'on désire toujours quelque chose et que ce quelque chose peut se transformer en besoin. Mais on ne désire pas toujours ce dont on a besoin. On n'a pas besoin du pénis de la mère. Elle n'en a pas. Quant au pénis du père, il n'est pas à soi. Le désir dionysiaque par sa nature portée à l'excès est toujours un désir abîmé et recousu par le moi tel un jouet brisé puis réparé, avant d'être présenté à l'autre, l'amant.

Du désir à l'amour, il faut donc essayer d'éviter l'écueil de l'amour vers le père, soit l'amour père vers ou, vert d'être faire : soit dégoûté d'être semblable à l'amour et dégoûté de ne pas être l'amour.. Un amour qui ne peut être que passionnel, comme tous les désirs tendent vers un objet unique qui ne peut manquer de s'effondrer puisque cet objet tient dans la main telle une poignée de sable, objet qui ne dit pas autre chose que le vide dont il émane.

Qu'est-ce que l'amour véritable me diras-tu ? J'ai envie de te répondre : je ne sais pas, je n'aime que l'amour. Cependant un germe de réponse serait un amour triangulaire, l'objet désiré par les amants devant être absolu et absolument neutre. Donc au sommet Dieu et de chaque côté du triangle les amants s'attirant, se repoussant, faisant ainsi monter ou redescendre le point de non contradiction, jusqu'à ce que Dieu, cet être de fiction, devienne l'enfant à éduquer.

Chapitre IX la réponse du schizophrène

De la névrose narcissique à la schizophrénie, il y a une chambre d'isolement dans laquelle Freud est chaque jour un peu plus dévoré par ses enfants ; car lui au moins avait tenté de contrecarrer le destin des êtres de solitude par l'anti-destin que semblait permettre la cure analytique. En comparaison la présence de la chambre d'isolement dans l'institution psychiatrique n'est que le lieu d'achoppements des renoncements conjugués de l'infirmier, du psychiatre, du psychologue ou de l'ergothérapeute.

Et qu'on me dise ce que l'on veut, je sais d'un savoir éprouvé que tout intervenant du milieu psychiatrique, s'il veut infléchir les répercussions funestes de tous ces renoncements si encrée dans les mentalités au point d'être inscrit dans la pierre elle-même – et bien ces intervenants partout où ils tenteront de faire épanouir leurs idées, ceux-là seront censurés par leurs pairs ; lesquels leur reprocheront de les avoir trahis en choisissant le malade plutôt que le respect du passé scientifique.

C'est que l'antipsychiatrie n'a pas fini son œuvre de destruction verticale de l'autorité, au profit d'une redistribution horizontale des compétences. Ainsi au sommet de la pyramide, le psychiatre est encore trop puissant : il interdit l'édification théorique d'une thérapie qui viendrait de la base, soit de l'observation quotidienne du malade.

Or je vous le dis seule est raisonnable et digne d'estime cette partie du personnel psychiatrique qui a tenté de s'échapper de l'hôpital. Telle cette frange d'abord marginale et toujours avant-gardiste, qui pour ne pas renoncer au malade renonce au moins un temps aux seuls instruments qui permettent de postuler la maladie afin de les rendre plus exhaustifs. Au contraire de ceux, faux prophètes, qui créent de nouvelles maladies artificiellement, faute d'avoir eu le courage premier du déni de leur profession.

Quand il eut fallu, au lieu que de dire celui-là s'adonne au sport de manière compulsive mais cette maladie n'a pas encore de nom, je l'invente ; il eut été peut-être plus approprié de suivre les conseil de Talleyrand, renard parmi les renards. Car celui-là cynique déclarait à qui voulait comprendre combien il est

fécond de s'appuyer sur ses principes, car quoi ? eux de même que tous les concepts qui les sous-tendent, ils vont céder.

Or c'est au cœur de la faille conceptuelle, là et là seulement que s'ouvrent d'autres espaces qui permettent le jaillissement de la nouveauté. Et pourtant point n'aura été nécessaire de changer le nom des concepts puisqu'il s'agissait d'affiner leur extension, soit la manière dont ils rendent compte du réel.

Ainsi pour la nosographie point n'inventons, défendons, défendons ses présupposés jusqu'à ce que l'observation contredise le fond et révèle à quel point névrose et psychose sont deux catégories entre lesquelles existent des vases communiquant.

Et face à un névrosé dépressif à l'esprit emporté par le raz de marée social du néant, à celui qui croit qu'il ne lui reste plus d'autre choix que le suicide quand de sa famille délitée il ne reste plus que ce mince fil qui le relit, lui à la vie. Ce névrosé sur qui la vie fait peser la menace de la crise psychotique n'y a-t-il pas moyen de lui faire l'économie de cette crise en la provoquant et par là en la prévenant, grâce au psychodrame ou tout autre moyen mis à la disposition du personnel psychiatrique par les découvreurs de cure ?

Je vous le dis toutes les cures marchent et tout le monde a raison. Seul compte le point de vue et le bon moment, quand menace la multiplication de cas hybrides, flous, gorgés de violence et de solitude infinie comme un fruit pourri qu'à jugé empoisonné l'institution judiciaire et que l'institution soignante va faire dévorer par le dieu médicament, vomir par la famille, donc digérer par l'instance judiciaire ; quant au cœur du mal il eut fallu chercher le beau, s'interroger sur sa laideur. Et dire ô Freud tous les fous t'ont autorisé à regarder le diable droit dans les yeux pour voir si muni de ce miroir dans le monde de dieu ainsi vu à l'envers tu pouvais trouver et retrouver d'autres chemins pour les hommes.

*

Certains sont passionnés (dont je fais partie) ou alarmés par l'augmentation du nombre de malades dans le service psychiatrique de Villejuif ; Or, pour expliquer les 20% d'augmentation, des hospitalisations des malades sur

l'ensemble du service psychiatrique français, l'on ne peut évoquer le rétrécissement de la durée moyenne d'hospitalisation et ainsi supposer une augmentation de la fréquence d'hospitalisation par malade mais bien émettre l'hypothèse d'une augmentation en valeur absolue de la population psychiatrique et de celle potentiellement psychiatrisable.

Quand d'autres s'en inquiètent, inversement c'est dans la pléthore à venir de psychiatre q'un tel déferlement de fous supposerait, que je me dis rêveur : Et bien ce Freud aura été le père de tant d'hommes, que parfois c'est à se demander si comme Dieu il avait une mère. Bien sûr vous excuserez ces digressions qui résultent de ce que Freud en bon psychanalyste savait ne dire mot quand moi je ne sais que maudire.

Et de fait plutôt que de m'intéresser au seul complexe d'Œdipe quand je déambule tel un somnambule dans les couloirs de l'hôpital, je vous pose des questions. Ainsi quand vous me dites pourquoi ne pas arrêter de se droguer je réponds « pourquoi Freud n'a jamais arrêté de fumer ? » et maintenant puisqu'il est question de la réponse du schizophrène j'y répond ; Freud a continué à fumer parce qu'il n'avait pas suffisamment goûté le lait sorti du sein maternel. Et plus prosaïquement, il faut reconnaître que ça prolonge un peu le « flash » lorsqu'on s'en grille une petite après une prise de cocaïne. C'est de la blanche quand même les gars !

Mais bien sûr, même à moi il ne viendrait pas à l'idée de remettre en cause les conclusions des enquêtes de Sherlock Holmes sous prétexte que son homosexualité tyrannique anesthésiée à grand renfort de toxique ne pouvait lui faire découvrire la dialectique du meurtrier qu'à travers sa découverte initiale et intime, du rôle fantasmatique de l'image de la femme dans l'édification du psychisme déviant.

Car quoi ? sans cette inconnue qui n'en était plus une pour lui, SH n'aurait pu faire s'exercer la loi, là où la perversité des subterfuges du meurtrier menaçait la société d'un précédent : la non condamnation du coupable ou pire la non réduction du meurtre à des mobiles compréhensibles par la société.

Or, il est drôle d'observer comment cette toxicomanie ou cette position de repli vers l'intime chez Freud ou Sherlok Holmes

n'empêche pas le sujet de travailler consciemment au maintient de la loi ou de participer à son remplacement par une loi plus fine rendant compte d'un maximum de cas déviants ; ce alors même que le sujet clairvoyant transgresse quotidiennement la loi en se droguant.

Est-ce à dire qu'on ne peut légitimement sonder le déviant qu'en franchissant soi-même la limité ? Ou faut-il en conclure que Freud comme SH croyaient en l'existence de deux lois. Sous entendu l'une ne s'affirmant qu'à travers la répression par le biais d'une violence rendue légale, cela bien souvent dans l'ignorance de ce que cette violence était le contre coup de ces autres lois inspirées par le souci de justice.

Il est communément admis que ces dernières lois qui forment la structure fondamentale de la société démocratique visent à réguler les échanges de la sphère sociale afin d'instaurer une économie formelle définie par un consensus citoyen relatif à l'existence de l'état. Celui-ci étant le seul à toujours prélever une part de la richesse créée par la société dans le but de créer un bien public, assurant une redistribution de la richesse notamment au profit des victimes ou des laisser pour compte de l'échange des biens et services.

Et bien dire, penser ou laisser supposer sa croyance en l'existence d'un paradoxe de la loi c'est à dire croire en l'existence d'une dichotomie entre ces intentions équitables où l'on peut lire le désir de justice et cette incapacité à fonder la justice autrement que par une violence légitime de la punition impliquant l'édification architecturale de la prison laquelle est ni plus ni moins que l'incarnation de cette violence légitime dans le champ social. Tout ça permet de penser la faillite de la justice des hommes.

Car le souci de justice vise idéalement à prévenir l'exclusion tandis qu'en ce souci reste toujours quelque chose qui tend à l'enfermement de l'exclu. Il y a donc bien un risque que la loi ne soit plus que cela : un nouveau vecteur de peur à l'image d'un père trop autoritaire, maquant par sa répression la faillite de la mère loi et tout aussi bien la faillite de l'amour.

Or cette dérive est à craindre quand il n'est plus possible de juguler les effets négatifs sur la moralité du citoyen, de l'économie informelle : soit l'économie créatrice de richesse non

redistribuée par l'état et par là illicite puisque l'état n'y peut prélever aucune part. Économie souterraine s'il en est car il nous rejaillit toujours à la figure le concept du citoyen transgressif, connu sous le nom usé jusqu'à la corde, de délinquant dont le mafieu (situé à l'autre extrémité du concept) est le stade ultime puisqu'au sein de la communauté illégale où celui-ci évolue, l'assassinat est un simple mode d'ajustement de la réalité au besoin du groupe dont les membres de fait sont considérés comme étant volontairement sortis de la citoyenneté, car au sein de cette enveloppe du soi on ne tue pas son père ni par jeu, ni plusieurs fois par semaine, sinon en rêve !

Mais conclusions à nouveau paradoxales, de même que toute secte tend en puissance sinon en intention à devenir religion instituée, l'étude historique des mouvements mafieux montre combien la collusion de la mafia et du politique révèle comment en définitif cet aspect de l'économie informelle intègre toujours l'économie formelle. Ainsi du blanchiment de l'argent qu'on associe à la collusion du mafieu et de l'homme politique, qui est un mouvement « naturel » par lequel la société mafieuse investit durablement dans le circuit économique par l'acquisition de vitrines légales : en l'espèce, par l'acquisition d'entreprises dont l'activité légale semble de prime abord à mille lieux des activités de prostitution, de conte-bande, ou de meurtre.

On peut donc bien en déduire que toutes les activités illicites paradoxalement créent un revenu global dont ne se passe et ne s'est jamais passé l'économie formelle.

Autrement dit et d'un strict point de vue économique : le bras armé de la justice reste un leurre, un faux-semblant de la justice elle-même destinée à consoler le citoyen non transgressif. Celui-là en qui Freud reconnaît un névrosé par excellence, celui-là en qui je reconnais un véritable réservoir à dettes, dans le processus de pensée duquel la loi verse sa pisse en construisant cette idée en lui qu'il peut se définir comme il veut (donc librement), du moment qu'à l'image de commandement qui reste d'abord des interdictions, il se définisse dans cet espace conceptuel que laisse hors de lui tout ce que renferme le concept de citoyen transgressif.

Concept, dont ce citoyen doit croire et par son vote chercher à rendre effectif le fait que ses enfants seront aussi protégés comme d'un processus de contamination qui s'exercerait sur

les esprits innocents parce que simples, et sur les esprits jugés étrangers au système ; Soit, les esprits déviants en qui la loi juridique et les principes fondateurs de la république n'ont pas servi de base à l'édification de l'être sinon négativement. Cela revenant à penser qu'on peut panser le tissu social en appliquant le remède binaire de l'éducation ou de l'enfermement, ce qui dans le deuxième cas est jugé comme revenant au même.

Alors, parlons de l'enfermement. J'ai entendu dire qu'à cette heure, encore 19% de la population carcérale relevait plus de l'institution psychiatrique que de l'institution judiciaire. Mais combien à l'hôpital psychiatrique qui relèvent de la loi ou sont les émanations dans le champ thérapeutique de ses manquements ?

Et bien, en comptant les hospitalisations à la demande d'un tiers, soit le plus souvent sur la demande de la famille, d'un compagnon ou d'une compagne apeurés à l'idée que le malade soit la disloque ou soit disloqué par la ville lors de sa crise psychotique. En comptant les hospitalisations à la demande du préfet, le gardien par excellence de l'ordre public ; Et ceux que la maladie pousse à venir tenter l'hospitalisation libre. Il en ressort que le point commun à tous ces malades est une position disgressive par rapport à la loi familiale, juridique, symbolique ou physique.

Enfin en prenant en compte la sur-representation des fumeurs de cannabis parmi la population psychiatrisée

Alors,
Faut-il, pour autant créer des unités psychiatrique
reservée au 19% de la population carcérale relevant de ce mode de
prise en charge psychiatrique, au risque de durcir les lois
atendant la prise en charge psychiatrique ?
Et on verra plus loin (dans le chapitre XII)
ce qu'il pourrait en être pour les esprits déviant si une telle mesure
était prise.
Et
Le soignant relativement au psychotique,
ne se doit-il pas, tout en s'apprêtant à les combattre,
observer le refus, le déni, le rejet, la révolte face au monde
du fou sous l'angle de vue où ils apparaissent
les plus favorables ? car refuser de s'engager dans des
relations sociale, parce que la société vous
inspire de mauvais sentiment, est-ce
legitime, ou seulement propre à l'esprit
déviant ?
Enfin,
l'augmentation de la population
psychiatrique : est-ce un deluge
de neuronnes ensorcelés dont on
peut retracer les cause psychosociales ?
Et
peut-on developper des unités psychiatrique
dans chambres disdement ?

Voilà les interrogations qui circulent parmi les « clients »
de la psychiatrie de secteur

Chapitre X Artaud ou le corps humilié

En 1914, à 18 ans, Artaud, plusieurs mois avant de passer son bac détruit tout ce qu'il a écrit et offre à ses amis les ouvrages de sa bibliothèque. Il reste cloîtré des journées entières dans sa chambre, parlant de devenir prêtre. A cette époque de sa vie Antonin Artaud souffrait beaucoup de la tête comme on peut le lire dans la fiche de renseignement qu'Euphrasie : la mère d'Artaud – eut à remplir à la demande de l'institution psychiatrique de Ville-Evrard où Artaud fut interné. Il était triste alors, raconte-t-elle. Insomniaque, il était irascible vis à vis de sa famille. Il paraissait plein de souffrance. « … Si la guerre était finie pour tout le monde dira, Artaud plus tard, elle n'était pas finie pour moi, et la question qui se posait pour moi était d'être et de ne pas être, et non pas de savoir ce que c'est que l'être mais de savoir ce que j'étais, moi »

A se lancer dans la quête de l'esprit en 1915 Artaud finit par faire la découverte du pouvoir du Laudanum et de l'écriture qu'il avait pratiquée. Une exigence d'absolu et de pureté l'anime.

Autre date dont Artaud fut le témoin : 1921. Le docteur Toulouse crée le premier service libre de l'asile de St Anne. Il ~~quitte Villejuif et~~ aidera Artaud jusqu'à ce que celui-ci collabore avec les surréalistes. En 1936 s'adonnant à l'inconscient, aux rêves, à la folie lorsqu'il s'agit pour Artaud muni de la canne de St Patrick de soulever une armée pour revenir à Paris en vainqueur, vivant certainement des états d'hallucination aussi, comment ne pas halluciner lorsqu'on est battu, attaché ? Artaud n'a plus la parole. On parle pour lui. On projette pour lui, on décide pour lui, il n'a plus qu'à obéir. En 1936 il est interné d'office. Il a quarante ans.

Il y a deux manières de considérer Artaud : soit on considère son art, soit on en fait un cas d'école en le prenant pour un schizophrène. Il est vrai Lacan a dit que les schizophrènes étaient des hommes libres. A-t-il oublié de dire qu'ils étaient humiliés ?

Les conditions d'internement d'Artaud à Ville-Evrard sont telles que l'administration asilaire l'a décrétées. Un interné n'a besoin d'aucun attribut de la vie quotidienne normale. Les murs de l'hôpital et le traitement des malades viennent en lieu et place des résistances psychiques non intégrées chez le psychotique.

Aussi Antonin Artaud est en tenue. Toute rébellion ou geste de protestation est sanctionné. Toute récidive conduit en cellule, aux bains forcés (en comparaison l'eau froide est utilisée pour soigner Poprichtchine dans « le journal d'un fou » de Gogol) – là Artaud n'est peut-être pas roué de coups de bâton comme Poprichtchine, mais s'il récidive il aura droit à la camisole de force, attaché sur son lit.

A 18h30 Artaud est censé être dans le réfectoire. Après vient le coucher avec l'activité du veilleur qui durant la nuit, tous les quarts d'heure, signe « le mouchard » (une sorte de carnet de bord je suppose). En fait Artaud est humilié ou rabaissé à longueur de journée. On l'oblige à utiliser un WC qui ne cache que la partie médiane du corps. Chaque samedi après-midi les douches sont collectives. Une fois par mois ses cheveux sont coupés selon le modèle asilaire standard : très court et à la tondeuse. Artaud n'a pas non plus de possibilité d'isolement, pas de tranquillité, d'intimité. Il est inactif toute la journée.

Certes dans « le pèse-Nerfs » Artaud dit qu'il a choisi « le domaine de la douleur et de l'ombre comme d'autres celui du rayonnement et de l'entassement de la matière » mais quand il partit pour l'Irlande muni de la canne de St Patrick pour laquelle Artaud fit tout un fromage ce qui lui valut d'être interné, il y a bien lieu de se demander s'il ne s'agit pas là d'un bâton fécal marque d'une authenticité toujours à démontrer qui ressemble beaucoup aux pouvoirs que peut s'attribuer le schizophrène. Bien qu'il soit vrai que ce bâton fécal est aussi l'apanage de Moïse, même si lui le tient de Dieu. Enfin Artaud répond « qu'il y a aussi un grand Rebelle dont le monde n'a pas voulu et qu'il a crucifié, et ce rebelle s'appelait Jésus-Christ et il était Dieu et je ne crois pas que vous auriez admis qu'on incarcérât Jésus-Christ dans un Asile d'Aliénés ni qu'on lui reprochât de ne pas être propre quand il était couvert d'injures et de crachats. »

Et je ne parle pas du « traitement psychiatrique consistant à provoquer une perte de conscience, suivie de convulsions, par le bref passage d'un courant alternatif à travers la boite crânienne » : les électrochocs que devait subir Artaud. Ni de toutes ses dents qu'il perdit. Ni pendant combien d'années l'institution psychiatrique fit d'Artaud un être au corps humilié. . .

Pour ma part, durant huit ans, la schizophrénie m'a fait exploser et vivre un nombre incalculable de délires de tous les genres possible.Depuis l'envahissement par des idées mégalomaniaques,réprimées par des thèmes persécutifs, agravées certaines fois par des périodes d'érotomanie, j'ai été vindicatif jusqu'a la revendication injustifiée, parfois assailli par la croyance en une desorganisation intérieure, une atteinte de mon intégrité corporelle, occasionnant des transformations physique imaginaires ou bien réelle, comme ce jour ou il m'était apparu comme l'indice d'une évolution positive d'arreter d'aller à la selle et d'expliquer à qui voulait l'entendre que l'humanité devait s'arreter de defequer sur le monde, convaincu par ailleurs que la merde devait, par quelques processus, remonter dans l'estomac et etre reconvertie en énergie jusqu'à disparition, puisque tel était le souhait de ma bonne volonté.Sur le chemin du délire decripté, un délire s'enchevetrant dans un autre, plusieurs des miens convergent vers des thèmes mystiques, mais globalement mes errances psychiques m'ont plongé dans des situations de genre souvent éloignés.Celles-ci pouvant relever du genre policier, de science fiction, d'horreur, ou d'un film catastrophe oscillant entre le tragique et le comique.Maintes fois j'ai cru éteint à jamais les foyers d'hallucination allumés par mon imagination.

Chaque fois au desespoir de mon entourage, je n'ai pas réussi à contrecarrer le ravage des manifestations imaginaires de la folie

Ma conviction est qu'ailleurs, sous d'autres cieux, mon imagination m'aurait predestiné à etre un homme en accord avec les esprits et les énergies de la nature, mi voyant, mi chaman. Ici, mon imagination abreuve mon pinceau de formes, de couleurs, occupe mon écriture et en meme temps se révèle source de mal entendu et d'handicap dans le champs social.

Ce soir je reve encore un peu pourtant.Au fait, quel était l'objet de mes dernières hallucinations?

Une ville étrange, quand ?: en 1996,deux jours avant mon premier internement*. J'ai 23 ans.

Dans le quartier, il y a: des alcoolos assoiffés de la gueule comme des éponges neuves; des vieux affamés au point de s'ouvrir une boite pour chat ; des jeunes accablés de molles espérances ne recherchant que l'algorythme du plaisir; et des dealers dont certains ont une chaise roulante à la place du coeur.

* à Villejuif

Du coté des dealers on s'arrachait pas trop les cheveux pour trouver du bouleau. Pour chacun l'important était d'être à la hauteur, d'assurer comme on dit; et ce quelle que soit la situation.mamad,lui, il assurait tellement qu'il avait plus besoin de mutuelle... . Tous,ils me trouvaient ALLUME. Définition del'allumé: celui ou celle- individu d'un groupe- qui éclaire les autres, grace à la lumière que produit la combustion de son encéphale.

Un vieux se pointe dans la cage d'escalier où nous squattons. Il nous déclare en guise de bonjour: "On m'avait dit qu'aimer faisait toujours sourire, mais cela fait pleurer et trés souvent souffrir". Mamad, autant mon ami qué peut l'etre Ali (que j'avais perdu de vue à cette époque) rétorque au vieux, en imitant l'accent black: " l'amour ce feu qui dévore , mais l'envie de chier encore plus fort!,missieur". Le vieux se casse, j'en profite pour soumettre une idée à Mamad. D'après moi, les arabes du quartier sont plus français que les français, si on considère qu'ils sont aussi, sinon plus fier qu'eux.Il est donc dommage qu'ils ne soient pas souvent fier d'être français. Mamad : "Les arabes ne se sont pas intégrés, ils ont désintégré le français. D'ailleurs qu'est-ce qu'être arabe? Qu'est ce qu'être français? Ca veut dire quelque chose mais en attendant ça veut pas tout dire...", "Salut, je me tire, je suis en mode alerte rouge, alors rappelles toi que je suis black side!"

Je me souviens de ce jour , et dans la réalité et dans mon rève, il était pareil: tout autour de nous: la pluie. Un ciel parcouru d'éclaircies, avec un soleil furieux qui grille la rétine et abime la peau. Pas un soleil apodin: un astre conscient, un nouveau Dieu qui menaçait la vie sur terre.

Dans les rues, où après avoir quitté le hall, mes pas fous me conduisirent, les gens s'agitaient inquiets. Je surppris des enfants dotés de pouvoir qui s'amusaient à controler le vent, et à faire s'agiter les stores des magasins. Les vitrines tremblaient aussi. Je savais qu'on disait que ces enfants mutants pouvaient briser des objets par la pensée. Les plus doués déclenchaient des orages... Personne n'était en mesure de controler le soleil.

Pour dire vrai, depuis le matin, j'avais remarqué que seuls les oiseaux avaient compris . De ma fenetre je les avais vu ,par centaines, monter vers le ciel, suivant tous,les uns après les autres, la même trajectoire oblique, pour disparaitre par vague, à trois mille mètre d'altitude. Je compris ,comme ils se dirigeaient vers le soleil, que celui-ci les faisaient passer dans un univers parallèle.

A midi, j'en était convaincu : l'astre flamboyant se rapprochait dangereusement de la terre. Il devenait évident qu'il fallait partir. Après le départ de Mamad, j'avertissait tous ceux que je rencontrais qu'il fallait imiter l'ultime

envol des oiseaux. Seule chance de gagner un univers parallèle pas encore en phase de destruction. A deux heures, j'observais le ciel: tous les avions imitaient l'ultime voyage. a trois, les citadins envahissaient les aeroports ou se suicidaient. Ne restaient, une heure plus tard, que ceux qu'on avait pas averti ou qui ne voulaient pas croire à la fin du monde.

J'était parti me réfugier dans une foret. Il ne pleuvait plus. Bien au contraire, le soleil de plus en plus proche, rendait tous gestes inconfortables, difficils et pénibles. Et, il y eut ce halo de chaleur effroyablement étouffant, signe inéxorable d'une fin proche. Mes membres devinrent de plus en plus mous, je suffoquais, j'hurlais, une lumière envahit mon champ visuel : vide total, je métais évanoui .

A mon réveil, je compris que moi aussi j'avais été transporté dans un monde parallèle: l'herbe, le feuillage des arbres arboraient un vert fluorescent sublime. Il faisait chaud mais ne régnait pas cette atmosphère inquiétante d'auparavant. Les oiseaux, les hommes semblaient normalement perdus dans l'anonymat de leur vie. La ville n'avait pas changé. Cet autre monde était la copie de celui que j'avais abandonné...

Quand j'arrive dans le hall, il est tard, rien n'a changé, mais je ne reconnais personne. Un arabe xénophobe, à s'en faire changer le groupe sanguin s'il apprenait qu'il était juif, me toise en faisant des zigzag, pas seulement pour éviter la pauvreté, il a l'air irrité. A sa façon de se balancer, je devine qu'il a l'habitude de zoner des journée entières dans les halls. Un peu vite je conclus qu'il fait parti de ses yeux d'envieux et ces yeux témoins qui attendent le client, et constituent une bande d'yeux avertis de la dureté de la vie comme un seul homme. Des yeux pleins de certitudes,aussi. Dans lesquels et parmis les amis de Mamad, j'avais entendu la lassitude d'un xilophone xénophobe, équivalent là oû ils étaient à une manière de tourner en rond.

En fait, BM était un drole de zigue. Il avait voulu me faire croire que là-bas, au bled, il possédait un café, et que sa vie se passait à cheval, sur un bord et l'autre de la Méditerannée, par tranche de six mois, disait-il. Manière de mieux me persuader de son importance. Il me haissait, haissait ce que je représentais et ses silences m'en disaient long sur le moyen qu'il cherchait de m'entuber. Je commençais à m'inquiéter: Mamad, ça m'était revenu, aurait du etre là. Nous avions rendez-vous chez moi; c'est là que le partage devait avoir lieu.

Nous fumons un zlouf, BM me regarde en me dévisageant bizarremant...

BM:

" Zoro n'arrivera pas! Il faudra zoomer sur le zoo" dit-il
" Ça interraisserait tous les zoophile, puis après : Tiens!

Un beau zoo à la télé; merde j'ai zappé le zigzag!
Mais de toi à moi, comme de lui à toi, il y a 26 LET-
TRES Bozo! Toi t'es athé et j'vais te filer la paté,Bozo
rire des autres
BM :

"Mais je veux pas être bougon, meme si au bout je fond,
boufon!" rire"je veux être zébulon, avoir la queue en tire-
bouchon, et zébuler des zebus bozos qui viendraient dans
mon zoo. Et là! Zébulon-Marsupilami,que je suis, parti de
rien, pas devenu arien, ni arrivé à rien, je taguerai les
esprits de la lettre Z! Tu comptes me donner une note,?
A? B?

MOI:

" Non Z, Bozo...euh... excuse-moi: BM " et tandis que ceux
qui riaient de mon insolence attendaient que ça se termine
à coups de poings, vexé, parce que je sentais que Mamad
m'avait peut-etre trahi, en méclipsant, je fis le point.

Il y en avait parmis eux des Malcom X , des hommes
d'exception, des Xmen, BM était peut-etre YODA ou
Mamad? Il suffirait de leur rappeler que tous sont des
épigones de Martin Luther King. Leur dire que Martin
Luther king est mort à cause de DARCK-VADOOR! Combien
comme BM, Mamad et moi avaient l'envie de tout déchirer,
nos papiers, notre nationalité, les femmes, parce que
nous étions jeunes, xénophiles en devenir, et extrèmement
motivés? Parce que Nous nous réunirions, nous pourrions être
les descendant de, les successeurs de, et aussi les imitateur
de personne... Voilà ce que j'avais à dire pour que le parta-
ge soit équitable entre nous...Mais, Mamad ne revint pas, ce
soir là...

,Le déespoir dans le corps, je cherchais un abrit.
Copie du monde que j'avais abandonné, je me dis
qu'il devait bien y avoir un appartement qui m'y
attendait. Sur le seuil de la porte, mon père me
guéta . Les retrouvailles furent chaleureuses.Mais
à l'étrangeté de son discours, je dus me rendre à l'évi-
dence; et là je compris: cet etre qui se présentait comme
mon père, ainsi que tous les gens que j'avais croisés,
n'étaient tout simplement pas humain! Ils en avaient
uniquement l'apparence. Dans ce nouveau monde, j'étais le
seul qui ne soit pas un extra-terrestre... .

A présent, ce rêve navigué dans les replis de mon passé pen-
sé. Est-ce loin de ce que je suis? Mon esprit est-il calmé ?
Le mien pas plus que celui des autres ! Disons que je travaille
à l'écriture de ce livre... L'air est vif dehors, il est très
tot. Plus tard j'irai travaillér dans la verrière construite
par Charles Pathé, et où avec son frère ils inventèrent le
cinèma* Pour quelques temps, j'en suis le régisseur artisti-
que , comme l'art, tous les arts y voient là: un lieu et une
occasion de renaitre. Là-bas j'y ai rencontré Carlo boso, un
des trois spécialiste au monde de la comédia del'arte, et bob
son maitre d'arme et ami proche du mime Marceau.Il y a Lucien

* une seconde fois.

Autre sujet :

et lili, aussi... Dieu m'a-t-il abandonné ? Il ne me demande plus d'aranguer les foules... Je ne suis plus le témoin d'évènements fantastiques qu'à mon gré. De ce contact mystérieux avec des êtres incertains occupés à prévoir le futur, il reste mes bribes d'explications présentes. Je suis heureux, je vais devoir écrire. Et je le sais, rien, plus rien ne me distingue des autres hommes à présent. La révolution aura-t-elle lieu ? De toutes façons, j'ai perdu mes ailes au détour d'un couloir puant la nicotine et le désinfectant... pas mieux qu'un autre je vais mourir, comme il se faut que nous soyions tous condamnés à périr. Surtout, garder les yeux ouverts. ne pas etre un automate. Ne pas abandonner une certaine originalité. Ne pas renoncer à une certaine illusion pour en suivre une autre, fut-elle collective. Garder des écailles de reves sur les paupières. Ne pas, pas se retourner pour voir tout le travail déjà accompli. continuer à ne plus etre une victime, se persuader que finalement on n'en a jamais été une. Avoir encore la force de s'indigner, de se révolter doit rester tout ce que je demande au destin. Et pour toi ? Ecoute: " Quand je ne serai plus rien qu'un squelette grouillant de vers, par dela l'absence, ... je sais que tu le sais: ... Puisses-tu m'aimer encore... . "

Boulogne le vendredi 25.11.2005

envol des oiseaux. Seule chance de gagner un univers parallèle pas encore en phase de destruction. A deux heures, j'observais le ciel: tous les avions imitaient l'ultime voyage. a trois, les citadins envahissaient les aeroports ou se suicidaient. Ne restaient, une heure plus tard, que ceux qu'on avait pas averti ou qui ne voulaient pas croire à la fin du monde.

J'était parti me réfugier dans une foret. Il ne pleuvait plus. Bien au contraire, le soleil de plus en plus proche, rendait tous gestes inconfortables, difficils et pénibles. Et, il y eut ce halo de chaleur effroyablement étouffant, signe inéxorable d'une fin proche. Mes membres devinrent de plus en plus mous, je suffoquais, j'hurlais, une lumière envahit mon champ visuel : vide total, je métais évanoui .

A mon réveil, je compris que moi aussi j'avais été transporté dans un monde parallèle: l'herbe, le feuillage des arbres arboraient un vert fluorescent sublime. Il faisait chaud mais ne régnait pas cette atmosphère inquiétante d'auparavant. Les oiseaux, les hommes semblaient normalement perdus dans l'anonymat de leur vie. La ville n'avait pas changé. Cet autre monde était la copie de celui que j'avais abandonné...

Quand j'arrive dans le hall, il est tard, rien n'a changé, mais je ne reconnais personne. Un arabe xénophobe, à s'en faire changer le groupe sanguin s'il apprenait qu'il était juif, me toise en faisant des zigzag, pas seulement pour éviter la pauvreté, il a l'air irrité. A sa façon de se balancer, je devine qu'il a l'habitude de zoner des journée entières dans les halls. Un peu vite je conclus qu'il fait parti de ses yeux d'envieux et ces yeux témoins qui attendent le client, et constituent une bande d'yeux avertis de la dureté de la vie comme un seul homme. Des yeux pleins de certitudes,aussi. Dans lesquels et parmis les amis de Mamad, j'avais entendu la lassitude d'un xilophone xénophobe, équivalent là oû ils étaient à une manière de tourner en rond.

En fait, BM était un drole de zigue. Il avait voulu me faire croire que là-bas, au bled, il possédait un café, et que sa vie se passait à cheval, sur un bord et l'autre de la Méditerannée, par tranche de six mois, disait-il. Manière de mieux me persuader de son importance. Il me haissait, haissait ce que je représentais et ses silences m'en disaient long sur le moyen qu'il cherchait de m'entuber. Je commençais à m'inquiéter: Mamad, ça m'était revenu, aurait du etre là. Nous avions rendez-vous chez moi; c'est là que le partage devait avoir lieu.

Nous fumons un zlouf, BM me regarde en me dévisageant bizarremant...

BM:

" Zoro n'arrivera pas! Il faudra zoomer sur le zoo" dit-il
" Ça interraisserait tous les zoophile, puis après : Tiens!

Pour ma part, durant huit ans, la schizophrénie m'a fait exploser et vivre un nombre incalculable de délires de tous les genres possible.Depuis l'envahissement par des idées mégalomaniaques,réprimées par des thèmes persécutifs, agravées certaines fois par des périodes d'érotomanie, j'ai été vindicatif jusqu'a la revendication injustifiée, parfois assailli par la croyance en une desorganisation intérieure, une atteinte de mon intégrité corporelle, occasionnant des transformations physique imaginaires ou bien réelle, comme ce jour ou il m'était apparu comme l'indice d'une évolution positive d'arreter d'aller à la selle et d'expliquer à qui voulait l'entendre que l'humanité devait s'arreter de defequer sur le monde, convaincu par ailleurs que la merde devait, par quelques processus, remonter dans l'estomac et etre reconvertie en énergie jusqu'à disparition, puisque tel était le souhait de ma bonne volonté.Sur le chemin du délire decripté, un délire s'enchevetrant dans un autre, plusieurs des miens convergent vers des thèmes mystiques, mais globalement mes errances psychiques m'ont plongé dans des situations de genre souvent éloignés.Celles-ci pouvant relever du genre policier, de science fiction, d'horreur, ou d'un film catastrophe oscillant entre le tragique et le comique.Maintes fois j'ai cru éteint à jamais les foyers d'hallucination allumés par mon imagination.

Chaque fois au desespoir de mon entourage, je n'ai pas réussi à contrecarrer le ravage des manifestations imaginaires de la folie

Ma conviction est qu'ailleurs, sous d'autres cieux, mon imagination m'aurait predestiné à etre un homme en accord avec les esprits et les énergies de la nature, mi voyant, mi chaman. Ici, mon imagination abreuve mon pinceau de formes, de couleurs, occupe mon écriture et en meme temps se révèle source de mal entendu et d'handicap dans le champs social.

Ce soir je reve encore un peu pourtant.Au fait, quel était l'objet de mes dernières hallucinations?

Une ville étrange, quand ?: en 1996,deux jours avant mon premier internement*. J'ai 23 ans.

Dans le quartier, il y a: des alcoolos assoiffés de la gueule comme des éponges neuves; des vieux affamés au point de s'ouvrir une boite pour chat ; des jeunes accablés de molles espérances ne recherchant que l'algorythme du plaisir; et des dealers dont certains ont une chaise roulante à la place du coeur.

* à Villejuif

Aussi Antonin Artaud est en tenue. Toute rébellion ou geste de protestation est sanctionné. Toute récidive conduit en cellule, aux bains forcés (en comparaison l'eau froide est utilisée pour soigner Poprichtchine dans « le journal d'un fou » de Gogol) – là Artaud n'est peut-être pas roué de coups de bâton comme Poprichtchine, mais s'il récidive il aura droit à la camisole de force, attaché sur son lit.

A 18h30 Artaud est censé être dans le réfectoire. Après vient le coucher avec l'activité du veilleur qui durant la nuit, tous les quarts d'heure, signe « le mouchard » (une sorte de carnet de bord je suppose). En fait Artaud est humilié ou rabaissé à longueur de journée. On l'oblige à utiliser un WC qui ne cache que la partie médiane du corps. Chaque samedi après-midi les douches sont collectives. Une fois par mois ses cheveux sont coupés selon le modèle asilaire standard : très court et à la tondeuse. Artaud n'a pas non plus de possibilité d'isolement, pas de tranquillité, d'intimité. Il est inactif toute la journée.

Certes dans « le pèse-Nerfs » Artaud dit qu'il a choisi « le domaine de la douleur et de l'ombre comme d'autres celui du rayonnement et de l'entassement de la matière » mais quand il partit pour l'Irlande muni de la canne de St Patrick pour laquelle Artaud fit tout un fromage ce qui lui valut d'être interné, il y a bien lieu de se demander s'il ne s'agit pas là d'un bâton fécal marque d'une authenticité toujours à démontrer qui ressemble beaucoup aux pouvoirs que peut s'attribuer le schizophrène. Bien qu'il soit vrai que ce bâton fécal est aussi l'apanage de Moïse, même si lui le tient de Dieu. Enfin Artaud répond « qu'il y a aussi un grand Rebelle dont le monde n'a pas voulu et qu'il a crucifié, et ce rebelle s'appelait Jésus-Christ et il était Dieu et je ne crois pas que vous auriez admis qu'on incarcérât Jésus-Christ dans un Asile d'Aliénés ni qu'on lui reprochât de ne pas être propre quand il était couvert d'injures et de crachats. »

Et je ne parle pas du « traitement psychiatrique consistant à provoquer une perte de conscience, suivie de convulsions, par le bref passage d'un courant alternatif à travers la boite crânienne » : les électrochocs que devait subir Artaud. Ni de toutes ses dents qu'il perdit. Ni pendant combien d'années l'institution psychiatrique fit d'Artaud un être au corps humilié. . .

Chapitre XI

les locataires de mon cerveau - l'utopie de la machine - de l'apparence des attitudes schizophreniques à la revelation du pouvoir du chaman - le cannabis

Pourquoi voudrais-tu que je ne le fasse pas exprès ? Quelle différence entre une attitude morale guidée par la raison et un choix fusse-t-il celui de l'excès ? J'erre comme mes déboulonnés de la casquette, « die* », comme s'il avait s'agit de découvrir un trésor situé en un lieu inaccessible, au-delà de toutes réalités, quand il s'agit de fumer, de boire, de pratiquer une activité physique jusqu'à l'épuisement. Et je suis toujours détendu quand, dans un hall de cité, j'entends mes déboulonnés de la casquette éructer comme des poules gloussant l'une après l'autre, des « oh je suis die ! » : si proche de la mort et déjà dans le nirvana... As-tu déjà été « die » devant un arbre ? Une voiture ? Une jeune fille ? Et quand les cerveaux de tous mes zouaves à casquette fleurissent en tag, graffitis, inscriptions de tous genres, comment veux-tu que je ne l'approuve pas ? Je suis peintre après tout. Je vois le plaisir de tracer des formes et d'emmerder le monde. Et moi aussi je deviens fou les nuits d'été trop chaudes, lorsque le soleil a assoiffé les esprits et qu'éclatent, sans qu'on sache pourquoi, les vitrines, ici ou là ; lorsque le verre des abris d'autobus n'y résiste pas non plus.

Une autre partie de moi a un pied dans l'abîme de ces autres déboulonnés de la casquette : les fous qui refusent d'être un personnage châtré de ses désirs sublimes ; les fous qui crient au roi que lui aussi n'est qu'un pion sur l'échiquier, et que la société condamne à créer, imaginer un autre monde, tyrannique, lui aussi. Un monde démesuré, à l'image d'une solitude démesurée, d'un sentiment de paradoxe résolu par la folie : quand la profusion neuronale fait s'entrechoquer le désespoir, l'envie de combattre, que le sentiment impérieux de votre force vous irradie, que votre corps est trimbalé dans le vent des passions, désigné comme rempart et matière vive répondant à l'accélération des événements du monde ou la menace de sa fin par une agitation plus intense, un effort plus soutenu, une capacité à accélérer la vitesse de la pensée, à intégrer plus d'informations, à fouiller plus de concepts, imaginaires ou non, une tendance égale à procéder à plus de synthèse jusqu'au paroxysme de l'envahissement par l'incessant cycle des métamorphoses physiques, psychiques, réelles et imaginaires.

---

* mourir en anglais.

Moi-même, quand je suis de ce côté-là de l'univers, une partie de moi subsiste, surréaliste à n'en pas douter, qui cherche le point de non-contradiction entre le monde des réalités quotidiennes, les visions suscitées par les drogues, la révélation mystique, l'ouverture de la conscience et la plongée dans l'inconscient, je cherche ce point sur lequel pourrait s'appuyer la raison pour évoluer au milieu du non-sens, de l'absurde, de l'irruption du surnaturel dans le réel.

Le surnaturel au cœur du réel, c'est cette autre partie de moi, où je sens le ressac de la magie, celle d'une croyance dans la multiplicité des mondes. Ainsi une partie de moi est acquise à la société, une autre accueille le reste du monde. Du point de vue de mon approche picturale, l'effet en est que les couleurs se confondent, perdent leur valeur morale. Le blanc et le noir mis sur le même plan que le bleu. Du bleu à défaut de rouge et pourquoi pas tout aussi bien du jaune ?...

La structure mentale recouvrant de nombreuses dimensions et strates est-elle indestructible ? Pour le fou oui, cette structure mentale il peut la défaire, seulement cela se produit lorsqu'il semble sortir de la communication. Car sortir de la communication c'est faire du mot, le sien et celui de l'autre, une digression de l'esprit dans laquelle l'ironie du fou voit se révéler l'invisible, l'esprit, ou tout aussi bien l'âme. Seulement avant tout, c'est la tension de l'être vers sa liberté de pensée qui est en jeu dans la tension qui lie le fou au langage halluciné. L'autre n'est pas nié : il est considéré comme un vecteur de sens, en tant que sujet, qui peut parler malgré lui. Donc en qui l'invisible peut se deviner. Charge au fou d'assumer le rôle du révélateur, de celui qui renverse les valeurs. Et comme le fou ne s'adresse pas à la personne qui lui fait face mais aux a priori qui la constituent, aux penseurs dont elle s'est nourri, aux croyances auxquelles elle se raccroche pour vivre, le langage du fou est polysémique, il répond à toutes les fausses identités dont se pare son interlocuteur. C'est pour cette raison que quand je suis fou l'invraisemblable me paraît banal. L'inconcevable je ne le considère pas mieux non plus que le réel. Ma langue celle que j'utilise et que vous ne comprenez décidément jamais est hors du temps, hors du moment immuable. L'univers du rêve ne m'apparaît pas comme l'alternative heureuse à un quotidien trivial et décevant : c'est

l'univers que je chante et avec qui je danse, et là oui, vous pouvez le dire : comme dans un rêve.

Pour autant l'absurde gouverne. A-t-il ma pensée ? Mon délire est-il dénué de logique. Je ne parle pas de ma maîtresse ou de celles qui m'enseignèrent l'arrivée du monde. Je parle de la maîtresse d'école, celle qui dans les dessins animés des enfants crée des clubs, ou devient la présidente et si elle ne morfle pas trop comme les spice girls, maîtresse d'école qui tient la cuisine et punit chaque manquement à la règle par une punition. L'ordinateur a-t-il le droit d'être aussi classique ? Les troubles qui affectent la psychose répondent-ils tous à une causalité biologique, neurologique ou chimique, ou bien y a-t-il une causalité psychique qui construit un ordre original ? C'est évident : une structure psychique non conventionnelle est à l'origine du temps mis pour penser un mouvement et le moment où il est exécuté. Pour faire un mouvement absolu avec un membre totalement relâché il faudra au moins cinq minutes. Newton laissait cinq minutes à Dieu pour remettre les planètes en place. Einstein, classique, lui laissait 33 minutes. Les surréalistes : queue dalle, peau de bite. Antonin Artaud après plus de 7 ans d'internement, lui en laissait nettement plus. Alors pourquoi des maîtresses d'école qui mettent cinq minutes à faire un geste lorsqu'elles ont bu leur thé, et en même temps qui partent au quart de tour au moindre manquement ? Artaud décrit quand même bien la nourrice : elle a les seins plats ! Bon dieu mais est-ce qu'il suit cet ordinateur ou est-il complètement con ? Et en même temps tout est programmé sauf et surtout la mort. Dieu est amour et ne peut être que cela. On ne peut pas parler pour ne rien dire.

reprime

par le son

Ordinateur, pourquoi chez les romantiques à ce monde de l'ailleurs on y accède par la révélation mystique, les drogues, la magie, la folie, l'inspiration ce, envers et contre le monde des réalités quotidiennes. Un produit national brut avec des + et des –, ordinateur : c'est ce qui semble le plus logique, mais qu'en est-il des codes de dangerosité ? Baudelaire était-il dangereux ? il ne supportait pas que l'on puisse croire que la mémoire analytique puisse n'être située que dans les lobes frontaux mais tout de même, quel acharnement, ordinateur ; qu'as-tu fait pour le défendre ? Si un jour on te le demande tu réponds : ch'ais pas, moi je n'ai qu'une mémoire psychanalytique. Si un jour quelqu'un te demande quand tu as commencé ta psychanalyse : ne dis pas tout de suite que tu es

dieu. Dieu serait vexé, tu sais. Bon certes, comment peut-on être Dieu et être vexé en même temps : mais bordel de merde, tu vois pas que je n'ai plus de cigare, que des mégots de cigare, que je vais m'enfiler dans un deux-feuilles, alors quand ils seront dedans, non, j'en ai rien à foutre ! quand ils seront dedans mets moi l'équivalent d'un cinq grammes. Et ne me pose plus la question ENGRAMME c'est quoi ? La dernière fois j'y ai déjà répondu et je t'en ai même fait un tableau après une nuit où en gramme j'avais consommé 25 et le tableau s'appelle : quand le DALAILAMA rencontre deux amoureux à Paris, il a été effectué en 3h30' pause déjeuner non comprise. Bien sûr ce n'est même pas la peine que je te décrive le tableau, tu veux savoir 25 grammes de quoi j'ai fumé ce soir là, ou 5 grammes de quoi je te demande de me télétransporter tout de suite ? Mais si je te le dis tu voudras te suicider tout de suite, certes pendant tu apprendrais que pour nous autres immortels cela est impossible ; Mais si je te le dis, en échange, tu me télétransportes cinq grammes ? Bon tant pis : c'est du cannabis dont je parle. Ne cris pas ordinateur : je sais que d'après certaines études la schizophrénie est due à 50% à une anomalie génétique (justement un des sujets de mon tableau) et à 50% à l'absorption mal digérée du cannabis ou de drogues dites dures.

Mais moi c'est pas pareil je suis un chaman. Ca commence à tourner rond dans ton cerveau nanotechnologique ? Toi aussi avant d'être Dieu tu veux être psy/chat/nalisé ou psy-chaman-analysateur devenir ? Alors réponds : As-tu déjà vécu une révélation mystique, t'adonnes-tu au plaisir, au tourbillon d'une drogue ? connais-tu la magie, la folie ? l'inspiration ? ou en résumé connais-tu l'apparence des attitudes schizophréniques ?

Certes, il n'en existe plus mais prenons le cas du sauvage. Tout le monde ne naît pas dans la famille de ses rêves, d'ailleurs la famille est un rêve collectif. Alors où se trouve le réservoir à rêves, se situe-t-il réellement dans l'inconscient ? Pour les familles qui vivent au stade du néolithique la nature qui les englobe est un univers de signes au sein duquel chaque savoir sur la nature est un pouvoir remonté au niveau conscient, même si on dit que le secret de la théorie d'Archimède se cache dans la pirogue. Mais dans les tribus le mythe n'est-il que la projection dans la réalité de l'inconscient ? Et le chaman, qu'en est-il de ses hallucinations ? de toutes façons il faut

considérer le fait que dans les années cinquante, les chamans habitués à écouter leurs hallucinations, à les voir, à les suivre, à les répertorier, à s'en servir pour soigner au moment de l'hallucination elle-même... les anthropologues s'appuyant sur les découvertes de la psychanalyse en conclurent que les chamans du monde entier s'adonnant aux mêmes pratiques, les mêmes causes créant les mêmes effets, que tous étaient des schizophrènes sinon avérés du moins en puissance. Il faudra l'intervention de Lévy Strauss et de Mircea Eliade pour qu'on reconnaisse que l'hallucination chez le chaman lui sert d'instrument de connaissance de la pharmacopée qu'il utilise, pense aux centaines de plantes que connaît le chaman. Leur efficacité est avérée.

Ainsi du cas troublant de l'AYAHUASCA, drogue dont l'ingrédient actif, découvert en 1979, est la dimethyltryptamine. Elle crée des visions chez le chaman lesquelles lui permettent d'accéder à de l'information empiriquement vérifiable concernant la propriété d'autres plantes que le chaman utilise pour soigner. Comme si les hallucinations du schizophrène étaient reconnues comme un véritable moyen de connaissance! Or pour le cas des AYAWASQUEROS ceux-ci croient que l'information à laquelle ils accèdent n'est pas à l'intérieur du cerveau, mais tout au contraire qu'elle fait partie du monde extérieur. A l'inverse de la méthode scientifique qui veut que toute connaissance soit fondée par l'utilisation de la raison, la science des chamans AYAWASQUEROS a donc des fondements a priori irrationnels. Mais après tout le siège neurologique de la conscience nous est inconnu. Le système visuel semble fonctionner de la même façon lorsque dans le cerveau se forme une image que celle-ci soit le fruit d'une hallucination ou d'un stimulus de la rétine, du nerf optique mettant en jeu le cortex visuel situé à l'arrière de la tête. En fait, on ignore encore comment le cerveau fait précisément pour refondre une image cohérente à partir de l'ensemble des informations que reçoit l'œil ! L'ignorance est encore plus grande quand il s'agit de perception concernant un objet qui n'est pas là, car dans l'hallucination la source externe de stimulation visuelle est absente. Alors l'hallucination est-elle une décharge d'images stockées dans des compartiments de mémoire subconsciente ? Est-elle la manifestation d'un inconscient collectif comme le croit Jung ce qui se rapprocherait de la conception des indiens ? Il aura fallut cinquante ans pour reconnaître que les chamans n'étaient pas des schizophrènes

malgré les attitudes schizophréniques qu'ils semblent adopter, faudra-t-il cinquante ans pour concevoir que les schizophrènes sont des chamans en puissance ayant accès à une réalité « surréelle », malgré une certaine propension à l'ethnocentrisme. Il est à noter que chez les Tibétains le fantasme est considéré comme des visualisations projetées inconsciemment par celui qui les perçoit, telle que des hallucinations répondant aux stimuli produits télépathiquement par un agent extérieur humain ou non, ou bien par une projection astrale du dénommé mort ou vivant. Mais bien sûr ceci ne peut être intégré que pour qui considère déjà que l'hallucination n'est pas que ce mur symbolique que le schizophrène verrait s'édifier entre lui et la réalité, mur qui n'aurait de cesse d'accentuer la tendance du schizophrène à œuvrer pour son suicide incapable qu'il est d'accepter le principe de réalité.

Qu'en est-il maintenant du rôle du cannabis dans l'aggravation des phénomènes hallucinés perçus par le schizophrène ? Il faut le reconnaître le cannabis épouse parfaitement les modes de fonctionnement de l'inconscient favorisant l'écoulement de l'énergie psychique, le passage d'une représentation à une autre, dans une libre association d'idée, au sein d'un univers sans limite comme le rêve, ce qui prédispose à la paranoïa et à la révélation mystique. L'état moral de malaise et d'insatisfaction qui empêche qu'on prenne intérêt à rien : l'ennui semble être surmonté par l'absorption de cannabis. La répétition ou la monotonie qui provoque un sentiment de fatigue : la lassitude de la vie semble également être déjouée par cette drogue. Mais tout schizophrène fumeur l'a ressenti : consommé en grande quantité, le cannabis n'empêche pas le malaise, la confrontation avec le vide. L'addiction peut même faire que le schizophrène soit conforté dans son élan vers une vision surréaliste de la vie. Il y a un risque que le schizophrène, une fois dépouillé de sa sociabilité ne soit que cette tension qui le pousse à obtenir sa drogue. Ou alors pris dans les affres du délire qu'il tende vers quelque chose sans savoir quoi ni pourquoi tandis que son existence influencée par la prise de ce psychotrope lui apparaît sans attrait, marquée par le non-sens, ou ce qui revient au même, surdéterminée par les sens que semble lui procurer le cannabis. Comme si cette substance ne liait pas le sens au renoncement mais instaurait l'être dans la totalité du sens en favorisant la coïncidence. Le sens n'y est pas une affaire de sculpture qui nécessiterait qu'on enlève de la

matière ou qu'on en ajoute pour faire apparaître le sens à travers le contraste. Non là, le renoncement semble éludé, l'être transformé en un Dieu à qui est accessible la totalité de la connaissance. Or à ce stade : la désorganisation du psychisme est patente. Tout fait sens dans l'esprit et la folie précisément c'est la coexistence de tous les sens car quand tout fait sens il n'y a plus rien qui fasse sens. Le schizophrène peut se transformer en démiurge, ~~en cannibale ou~~ en meurtrier, il ne maîtrise plus ses actes : la structure psychique délirante du schizophrène a été mise en branle. La transe a commencé. Certes on objectera que cette transe point ne faut de cannabis pour la déclencher, cependant il y a lieu de penser, vu la grande représentation des fumeurs dans les institutions psychiatrique, que le cannabis favorise les bouffées délirantes. C'est un secret de polichinelle, du reste, c'est une plante psychomimétique, autrement dit qui peut provoquer des états psychotiques dans les terrains psychologiques favorables. Pour d'autres les études réalisées sur le cannabis trop récentes ou contradictoires ne permettent pas de se prononcer... Mais maintenant que l'étude vient de sortir : on en est sûr : le cannabis est une plante psychomimétique. Alors si parlons en, ou n'en parlons plus ?

(en cannibale, voir

— pour certains

Chapitre XII : Le desassemblage des convictions délirentes- Et si la psychiatrie de secteur était remodelée ?

Autre chose : si la folie macère dans le chaudron du manque de la frustration, tire sa force diabolique de l'écoulement au coeur de l'être, du sentiment de vide, d'incomplétude, capable de corroder la personnalité, de la ronger jusqu'au néant et de faire exploser en elle les forces occultes de l'esprit; au point de soumettre notre action a l'entêtente satisfaction des instincts absolus de révolte; bien souvent, l'histoire personnelle du fou révèle, à l'origine de ce champ de ruine, parcouru par les vents de la folie, qu'est devenue sa vie, l'existence d'un choc sourd : mort violente d'un proche, rupture amoureuse, viol, perte d'emploi, effets d'une consommation excessive de toxique, ou tous autres évenements suceptibles d'ébranler les certitudes, de fissurer l'harmonie psychique, familiale et sociale; et de vous plonger dans un état de conscience proche de la révélation, l'oeil sidéré devant l'illumination des portes de l'enfer psychique.

Par delà ces portes, confronté à un monde changeant, hostile à l'apprivoisement parce que subordonné aux lois de la magie du surnaturel, du rêve, il y a un mur contre lequel la folie en son fond extreme, vient buter. Un sas dans le labyrinthe de la déraison où peut être entrevue une direction, un lieu où la folie peut revenir à un stade moins avancé, comme on y restreint, croit-on, la magie, l'exubérance, le surnaturel, l'excés, en les jalonnant de murs, de règles, et de méthodes errigés lors de la volte face de la réalite sociale contre l'expansion de la folie.

Ainsi, la période de délire qui ressemblerait à un happening psychique, à un rugissement de cascades d'idées, une acceleration du temps de réaction, ou une sensibilité accrue aux courants d'ondes parcourant l'espace, ainsi qu'une perception interne des voix venues d'outre-tombe,et des phénomènes télépathiques, prémonitoires ou occultes, cette sorte de sensation de la vie se solde, dans l'expérience, presque toujours, par la contrainte corporelle et mentale que représente l'institution psychiatrique. Expérience insolite, brutale, profondément

perturbante, cette immersion dans l'élément psychiatrique peut être le signe d'une noyade sociale chronique, un bain d'émotions et de lois froides où sera plongée la folie chaque fois qu'elle resurgira.

Est-ce suffisant pour que la conscience esseulée arrive à associer manifestation de la folie et menace de répression médicale à son encontre, avec tout ce que cela implique : entravement éventuel du corps, soumission à une vie communautaire strictement définie, obligation de rendre compte de son état, ou de ses actions si elles sont perçues comme déviantes ? Cela suffit-il à ne plus donner envie de s'aventurer sur les chemins de la folie ? Là n'est pas la question peut-être, pour le psychotique chronique; mais elle se pose pour celui ou celle qui découvre l'intitution psychiatrique.

Car, arrivé à ce stade où les planchers de la raison et de la bienséance ont été traversés, le corps du fou est rattrapé dans sa chute, tributaire d'un faisceau de liens sociaux artificiels; mais cependant toujours suspendu à l'abime, comme il est soumis aux forces contraires de ce qui l'attire vers la folie, et de ce qui le retient et tente de le isser à la surface de la conscience commune.

Dans ces cas là, une prise en charge de qualité est cruciale car qu'il soit fait injonction au fou de suivre un traitement médicamenteux peut raviver une certaine nostalgie de la folie ou, quand celle-ci n'est pas devenue évidente au regard même de la conscience qui la subit, cette prescription est difficilement acceptable, tant il est difficile d'acepter d'être enfermé pour etre soigné, comme si un individu vous gifflait et tentait par la suite de vous embrasser en précisant que c'était pour votre bien.

Au final, évoluer en ayant pour béquille l'institution psychiatrique c'est, selon la personnalité du patient et sa famille, une aide précieuse, un pis allé, une péripétie de la vie, ou un agacement régulier. Quand la folie vous écarte de vos amis, vous précipite dans des situations qui de cocasses peuvent devenir tragiques, vous pouvez être exalté, désorganisé par une sombre dépression, incapable d'actions, perturbé dans la moindres de vos pensées, en proie à des obsessions, l'hopital psychiatrique est toujours servi par une violence

organisée dans le but de détruire le délire par l'usage des médicaments et de la force, le cas échéant. c'est l'héritage de pratiques coercitives qui instaure l'humiliation du Fou. De fait, rares sont les Fous à n'être pas obligés, à un moment ou un autre, de se rabaisser devant un maître diffus, partout présent, disposant de gens faisant appliquer ses ordres, et d'une structure pensée pour correspondre à ses desidératas; autrement dit : l'étouffement des revendications et des manifestations de la folie.

En Théorie : les murs de l'hopital, du point de vue de l'institution, viennent en lieu et place des instances psychiques non intégrées chez le psychotique. le respect des règles hospitalières serait une façon de restaurer l'instance d'un "surmoi" défaillant. la pharmacologie, elle, serait une arme pour éradiquer les symptomes de la Folie et établir une Tranquilité retrouvée chez le patient.

En réalité, les médicaments, certes, semblent agir sur l'agitation, mais il en va tout autrement concernant les certitudes du fou. Du reste, qui peut imaginer qu'entravé de sa liberté, le Fou va accepter le dialogue avec l'institution psychiatrique ? Quelles reserves cette médecine carcérale n'inspire-t-elle pas au Fou pris sur le fait, lors du tout premier contact, la premiere fois qu'il est interné ? Sans vous parler de vos attitudes delirantes, ni, bien souvent, pénétrer au coeur du délire lui-même, l'hopitale, un des signes avant coureur de l'alerte sociale, est le premier lieu où l'on vous fait croire qu'il y a une attitude à avoir et qu'une partie de vous-même n'a qu'une réalité fantasmatique, sans qu'on vous dise laquelle. Pourtant, telle patiente se prenant pour la reine de France, persuadée d'être connue, aimée, jalousée, je ne l'ai jamais vu redescendre ou changer de convictions, même gavée de psychotropes, et à son instar des tas d'autres. Moi-même, quand je suis interné, je ne ressens jamais que la nécessité de

metaire et de faire semblant de ne pas délirer, autant que faire se peut. Or, il y a une différence évidente entre une pensée délirante qu'on tait pour ne pas qu'elle vous nuise, et l'erradication réelle de thèmes délirants.

De fait, il y a un réel effort volontaire et conscient à réaliser pour renoncer à être ce que le délire vous fait croire que vous êtes. Cet effort est un travail sur soi qui ne peut être imposé de force. Comme, même si votre vie repose sur un mensonge décrié par l'évidence de la réalité, la folie reste le refuge des desespérés, des égarés, des illuminés. Elle promet un trône, une tombe, une vie mouvementée à qui l'embrasse. Faire sortir le fou de son monde d'illusions n'est donc concevable que si le nouveau monde qui l'accueille est suportable et tolérant vis à vis des failles relationnelles qui hantent le fou malade. l'hopital, pour extraire le fou de son monde d'illusion doit donc, au moins, presenter les caractéristiques de l'illusion d'un monde accueillant.

Car il faut s'attaquer verbalement au délire, le confronter à la raison scientifique, la réalité de la situation, pour avoir une chance de saper ses fondements, et explorer l'histoire du patient avec lui pour amoindrir la nécessité de l'existence du délire au coeur de sa personnalité. Et c'est vrai, il n'y a pas de renoncement sans compensations narcissiques.

Mais si "les attitudes anormales" deviennent chroniques: l'hopital qui finalement se contente bien souvent d'enfermer et d'administrer des médicaments, ne vous apparaitra que comme une possibilité ou le prolongement du délire; quand l'hopital n'est pas vécu comme une épreuve supplémentaire; un lieu où ce qui semble primer est le maintien de l'ordre public plus que le soin lui-même; la raison de la persistance du

délire n'y étant pas, ou trop peu débattue avec le malade. Alors qu'aucun médicament n'agit sur les raisons qui vous poussent à vous suicider, ou si vous êtes un raté; si vous luttez malheureusement pour aimer, ou être aimé; si vous n'êtes pas épanoui dans votre travail; alors qu'aucunes chimies ne transformera radicalement une vie minable en conte de fée.

C'est ainsi qu'assujetti à un traitement puis un autre, sans travail psychologique, votre personnalité risque d'être un hurlement avorté. Un néant où vous ne savez plus si vous êtes extraverti ou introverti. l'institution peut devenir, alors, le mur qui vous abrite du monde: vous vous installez dans la peau du malade assisté. Délirer devient une activité psychique dont la jouissance qu'elle procure n'a plus d'égal dans une réalité anesthesiée à grands renforts de psychotropes. Votre entourage s'est habitué à ce que vous le déceviez. Rien ne fait plus obstacle à une nouvelle rechute. Comme l'a déclaré un journal qui m'a surpris, vous pouvez faire partie de ces 80% de patients qui viennent se faire hospitaliser d'eux-même, démontrant combien l'hopital est devenu un refuge, et l'institution psychiatrique pas seulement un mur, mais aussi une main tendue. Pour autant, cela, sans pouvoir empêcher, la plus part du temps, que votre folie se copie elle-même. Parce que les situations, les raisonnements qui alimentaient la Folie n'ont que trop rarement été debattus; le context familial ou les conditions matérielles d'apparition du délire - desoeuvrement, isolement, marginalité sociale - non plus amoindris; ni le délire combattu intérieurement.

On ne se prend pas pour Jesus Christ inopinément. Et on ne renonce pas à être lui seulement pour la raison qu'un médicament effacerait toutes hallucinations de miracle. De même de la Folie qui

Transfigure la réalité : on n'y renonce pas plus qu'on ne renoncerait à une position sociale avantageuse. Il y a présence de la Folie, là où rien d'autre n'est venu combler le vide. La folie est un mode particulier d'adaptation au réel, mais c'est la seule réponse qu'ait trouvé le psychisme du fou pour répondre à la vie. Je ne crois pas qu'il puisse être possible de l'éluder comme on le ferait d'un rhum. Car sans la folie la personnalité s'effondre, et en sa presence s'enfonce dans la marginalité, ce qui le rend incontournable. la Folie est cet écrin aux épines d'oursin duquel la personnalité du fou est prisonnière. Il est cocasse de considérer que l'hopital psychiatrique est également un écrin aux épines d'oursin duquel le corps fou est prisonnier. L'humiliation du fou, à ce titre, est donc double. Jouet de ses hallucinations, jouet de ses geoliers, les actes du fou ne lui appartiennent jamais. Or, que sa vie lui échappe est un des mécanisme qui provoque le refuge dans l'illusion.

L'illusion pousse à se retirer du monde objectif, en décalant la valeur accordée au réel social commun, au profit du niveau symbolique de la perception des évènements ; lequel niveau, souvent plus gratifiant pour soi-même, permet à l'imaginaire d'être le réel lui-même, au point d'envahir la pensée du fou de multiple systèmes de concepts délirants, enchevetrés les uns dans les autres par de multiples systèmes de raisonnement délirants qui coexistent chez le fou avec la capacité, intacte à divers degré, de se mouvoir dans l'espace, de parler, et d'avoir ses propres observations.

Encore une fois : la Folie est ce qui reste, quand il ne reste rien d'autre. Soeur du besoin et du choix, consient ou non, la Folie est une révolte totale de l'esprit face à son environnement, face à lui-même.

C'est l'entrée dans le champ du Tout possible, le règne du rêve et du cauchemard, sous-tendu par une exaspération des sentiments, dans le sens d'une atrophie ou d'une exagération. Il Faudra donc beaucoup de patience à l'entourage d'un malade pour supporter le raz de marée de la folie, ses resurgences exasperentes et dévastatrices, l'apparancé de son caractère ineluctable.

Mais lorsque le fou sera devenu un malade parmi les malades; lorsque la maladie sera revelée Tel un baume magique sur un volcan ne respectant pas les lois familiales, sociales, et devenu aveugle aux lois symboliques, juridiques et physiques; que de fou, les hommes et les femmes, pris dans les mailles du filet psychiatrique, se véront considéré comme malade, ou patient, ou psychotique. Ce qui a pour effet d'accentuer l'eclatement narcissique du sujet, en mettant à nu une personnalité faite d'incapacités et de blessures. Tandis que une politique de reduction des durées d'hospitalisation induisant une Frequence de la réhospitalisation des patients au cours de leur suivi, fait que le psychotique peut esperer un meilleur confort psychologique au sein des batiments de l'institution psychiatrique, de par la connaissance des lieux, du personnel, des règles et des possibilités de les détourner qu'il acquierre.

Or, lorsque le traitement sera combiné par une entente entre le patient et son psychiatre, lorsque la pharmacopée et surtout l'écoute, celle qui restitue au sujet sa dignité de personne - permettront d'inflechir les défenses

du fou sommeillant dans le malade gavé de psychotropes, Alors; des attentions quotidiennes et appropriées devraient permettre la perenisation d'une brèche dans la conviction, à priori inebranlable, du fouquant à la realité et le bien fondé de ses croyances pathologiques.

A condition bien sûr, que l'institution psychiatrique lui apparaisse au moins partielement comme un foyer d'intentions attaché à procurer un mieux être psychique, ou comme le moyen de retrouver une Tranquilité d'esprit. A condition, aussi, que la pensée happée vers l'invisible Trouve dans la réalité de sa mise à l'index de la société l'occasion d'être en éveil, soumise à l'autocritique, sollicitant et sollicitée par autrui. le Temps aidant, sur la piste du système de pensée delirant caché au coeur de la croyance, la brèche peut lezarder l'emprise de la structure psychotique sur le comportement.

Mais sans cette brèche qui implique l'établissement d'un rapport de confiance avec autrui, quel que soit l'autre; sans l'élucidation des thèmes propre au délire, sans la reconnaissance de l'originalité de ses thèmes — le sens critique du patient ne sera pas renforcé par la confrontation avec la réalité, et l'institution ne lui renverra jamais qu'une image détériorée de lui-même. Pour les psychoses sans délires, il faut reconnaitre que l'institution peut réellement

insufler de la vie sociale, là où la psychose avait créé un desert relationnel.

l'acte fou, de toutes façon, peut ressurgir malgré la stabilisation de l'humeur et le développement du sens critique. les diverses manieres d'halluciner ou de délirer, repertoriée et toujours à découvrir, à l'origine de l'acte fou, semblent souvent organisées comme le jeu des poupées russes. Un délire y sous-tend des dizaines d'autres, chacun d'entre-eux échaffaudés par des dizaines d'idées délirantes et ainsi de suite, jusqu'à ce que la Folie, tel un feu dévorant les bribes d'une sociabilité passée ou depuis toujours défaillante, devienne le seul mode de vie, la seule inclination vers laquelle vous tendez irrémédiablement.

Prenons du recul: nombre de gens dit fou ou ayant été atteint de bouffées délirantes, que j'ai rencontré et que je fréquente, sont profond de sensibilité, doté d'une certaine intelligence, et de la capacité d'attirer l'attention autant en bien qu'en mal. Là n'est pas la question: tous, peu ou prou, sont, ou ont été des drogués patentés. Or, une recrudescence d'hospitalisation de jeunes patients cumulant une pathologie et une toxicomanie observable parmi une population pouvant être violente, conduira, peut-être, à penser qu'à un certain mode de production, ou de consommation correspondrait un mode de reproduction de la folie, tant les expériences présentent de similitudes. Soit la possibilité

de l'existence d'une production sociale de la folie.

Ainsi, la folie, au-delà d'un phénomène individuel, pourrait s'avérer le resultat d'une production sociale générée par la société elle-même. Quelque soit le type de société, il semble que la part de la population atteinte de troubles schizophréniques soit toujours de 1% de la population totale. Cette constante rend crédible l'hypothèse d'une folie conçue comme le residu négatif non resorbable de toutes organisation sociale. Résidu manipulable à la hausse.

La folie issue de la sphère politique, génératrice de meurtres caractérisés par le déchaînement organisé des pulsions de mort est, quant à elle, l'expression d'une violence étatique désolidarisée de toutes ethniques dont l'action influe sur la folie. On imagine bien que dans un état Kmers qui pratique une politique des bas salaires destinés à affamer les corps et retirer toutes velleité de combattre, soit dans un système dictatorial, que les tensions qui compriment les forces vives d'un pays génèrent un surplus de psychoses. L'épopée de l'opium en Chine, dont le commerce par les anglais, à cause de la toxicomanie et de toutes les dérives qui y affairent, incita les chinois à se revolter. Cette épopée est la preuve de la possibilité d'asservir une population, en la rendant dépendante de toxiques, eux-même facteur d'augmentation des cas de psychoses. Plus proche de nous, il faut considérer que sous la présidence du Général De Gaulle,

en pleine période de la "French Connexion", les barbouses et les mafieux rafinaient, en France, 50% de la cocaïne destinée au marché américain. De plus, qui, aujourd'hui ignore que plus de 80% du haschich consommé en France est produit par l'état marocain? Sans doutes plus personne. Et dans le même ordre de considérations, ils doivent être rare les parents qui ignorent que la schizophrénie est à 50% le resultat d'une cause génétique, et à part égale, qu'elle est due à une consommation excessive de toxiques, selon une étude allemande. Ce deuxième facteur, sociologique s'il en est, étant celui sur lequel l'action de l'état peut être déterminante. Alors verra-t-on, peut être, dans quelques années, les grands hopitaux psychiatriques regroupant plusieurs secteurs, se spécialiser dans le traitement des psychoses developpées chez les toxicomane delinquant violent. La main tendue de l'institution se transformant en giffle; et les murs de l'hopital en un substitu des murs d'une institution pénitenciaire débordée.

Je l'imagine d'ici, cette nouvelle classification des maladies mentales, "Le cim10", qui après avoir exclus l'homosexualité jadis tenue pour une maladie mentale, ouvrirait un nouveau chapitre de l'histoire de la folie, en y incluant les actes de délinquance eux-même. Chaque delinquant y serait considéré comme un toxicoman en puissance, ainsi que comme un être potentiellement violent, et sensible à l'acte sacré qu'est le sacrifice. Le délinquant type serait identifié en fonction de son

appartenance à un des trois stade de développement definis par Freud : le stade animiste, religieux, et scientifique.

L'esprit enlisé dans le stade animiste accorderait une place surdéterminée aux idées et à la magie au détriment de l'ordre, considéré comme réel, de la nature. Il chercherait à controler le monde en se satisfaisant d'une action magique qui amenerait la réalisation chimérique de l'évènement désiré. Agé de 18 ans à 25 ans, disons, ce délinquant serait consommateur de Toxiques aussi bien que revendeur. Il aurait une confiance démesurée dans la puissance de ses désirs. Sa relation à la drogue serait conditionnée par un environnement socio-culturel. Ainsi, serait-il influencé par les mouvements de contre-culture. Je pense notamment à ce vent de "revolte" que cherche à canaliser le rap, les raves, les mouvements alter-mondialistes à un autre degré, ou fondamentaliste etc... Descolarisé, non intégré dans le monde du Travail, vivant de divers buisiness, ce jeune homme vivrait dans un monde d'excès où seul Dieu pardonne de faire ce qui est interdit, le seul châtiment à craindre étant celui de Dieu.

Ici commence le stade religieux. Soit quand le désir de revolte s'est confronté à la réalité des lois de la cité, lesquelles ont mis à mal l'intégrité du Territoire irréaliste que le moi déployait autour de lui. Cela, alors que s'accentue l'écart qu'il y a entre l'image qu'on a de soi et celle révelée par la presence du groupe. Car de cet interstice de souffrance suinte l'écroulement de l'idéal, la culpabilité, le repentir. Or, pour ce rebelle, seul Dieu fixerait les limites entre soi et l'extérieur,

au sein d'un système conceptuel mieux définit, moins aléatoire, offrant une théorie complète du monde, sous laquelle le délinquant a intérêt d'abriter sa douloureuse solitude, comme n'importe quel croyant. Parce que cette protection faisant table rase du passé et du désespoir est propice à toutes volontés d'expiation, et qu'elle augure une réconciliation avec l'autorité du père sublimé en Dieu lui-même. Cette démarche spirituelle du délinquant serait anodine ou pareille à l'éveil d'une conscience mystique, si ce qui est pensé, représenté ne ~~venait~~ venait pas s'accorder avec la réalité de façon négative. La conscience du devoir d'obéissance à Dieu impliquant, là, la haine des impis, et la participation à leur élimination par le truchement du sacrifice de soi destiné à se libérer de l'autre, comme à se libérer soi-même de son désir d'homicide envers autrui.

Mais s'il est plus facile de dénicher l'absurdité, la peur d'être en soi, dans un passage à l'acte relevant de l'imagination, du fantasme, il en va, à priori, autrement des mobils inconscients qui poussent le délinquant à devenir un kamikaz, tout en relevant du stade scientifique. En effet, si il s'est resigné à la petitesse de l'homme et au caractère inéluctable de sa mort, si il a renoncé à rechercher l'immédiate satisfaction de ses desirs et sait qu'il doit se soumettre aux convenances et exigences de la réalité — cela, sans pour autant renoncer à l'axe central de sa vie, définit par la fin du doute et la croyance en Dieu — son esprit achoppe au stade scientifique. Et si il n'a pas commis de crime et ne relève donc pas encore de l'instance judiciaire, son passage à l'acte terroriste est imminent qui le fera s'éloigner

entre la voix ou les voix qui font que le fou doit être dégagé de toutes responsabilités, et les exigences de Dieu chez le kamikaz qui le poussent, non seulement à assumer, mais aussi à revendiquer la terreur. A l'instar du fou, lui aussi doit se sentir observé, guidé par Dieu, lequel l'accompagne, l'assiste, le met en garde, l'incite et le plaint, dans son audacieuse entreprise de rebellion contre l'autorité humaine.

Bien sûr tout ceci est un gag... Celui-ci a le mérite de poser le problème de l'évolution des catégories de la folie, et montrer combien la psychiatrie, tentacule de l'état s'il en est, peut difficilement être neutre quand il s'agit de designer une nouvelle clientèle que l'on doit extirper du milieu sociale ordinaire pour la soigner de force. Car l'énigme reste intacte quant à ce que doit incarner et viser l'hôpital psychiatrique. Sait-on quelle est la finalité de l'assujetissement du psychotique? la guerrison? le maintient de l'ordre public? Et puis quelle vérité atteindre avec le psychotique chez qui l'adéquation du mot et de la chose qu'il designe n'est pas effective? Quelle vision du réel est-on prêt à défendre à son contact? Quel dialogue chargé de sens doit-on proposer à son entendement? l'hopital psychiatrique peut-il être l'espace où ce qui prime sur le réel c'est la vie, et ce qui prime dans la vie reste la liberté?

Chapitre XIII l'ange bleu

- Non mais c'est incroyable !
- Quoi ?
- Regarde !
- Mais quoi ??
- Il y a une femme la haut
- où
- La haut, regarde. Juste là !
- Mais qu'est-ce qu'elle fait ?
- Je ne sais pas
- Non de non, elle est dingue ! C'est interdit de monter sur ces engins !
- Interdit, interdit : les jeunes s'en moquent tu veux dire ! Ils ne respectent rien... C'est vraiment honteux.
- Elle fait quoi, là ?
- Elle continue de grimper ... Quand même, je te jure... c'est de l'inconscience. De l'inconsc ience!
- Dès qu'on arrive à la maison, je préviens la police. Non mais tu te rends compte du danger?
- Cette génération a du plomb dans la tête, je te dis... Il n'y rien à dire, rien à faire !

La petite voiture bleu file tout droit, après avoir tourné au niveau du chantier. D'autres voitures, aussi minuscules, lui emboitent le pas. Leurs moteurs ralentissent dans le tournant, et, dans la ligne droite, sont sollicités par des gens soucieux de rentrer chez eux. Il se fait tard. Des trottoirs qui longent la palissade ne montent pas d'exclamations : Il n'y a plus personne dans les rues. Les vrombrissements indifférents déchirent un silence frais et venteux.. A vingt mètres de hauteur, l'haleine de la nuit saisit son corps agile, sans l'entraver. Tout est iréel et désert Le souffle passe seulement par vague, rappelant à son esprit le caractère vivifiant des éléments. Sous sa main, le fer est plus froid que le fond de l'air. Mais elle monte, barreaux après barreaux. Et bientôt, dépasse les immeubles allentours. Elle est très haute maintenant, au point que les rues lui évoque un circuit sanguin quelconque, mesquin, lent, mécanique plutôt qu'humain et étranger à elle même. C'est cela : En bas, un flux si régulier et si indifférent au dérèglement qu'elle ressent en elle.

Son coeur bat fort dans sa poitrine. Elle marque une pause dans son ascension. L'horizon est une silhouette noire, allongée, impressionnant défilé de crêtes d'immeuble, de toits de maison, et de collines noires. La ville, tout autour d'elle - froide et comme pétrifiée en un instant suspendu- foisonne, fourmille de lumières immobiles et de géometries. sombres et endormies.

Avec le vent qui s'engouffre dans ses oreilles, j'en suis sûr, elle ressent l'immensité comme lorsqu'on écoute le coeur d'un coquillage. Ses membres sont un peu raides et froids comme le fer. Mais la nuit solennelle est reposante et belle et l'immensitée est un manteau avec lequel elle fait corps.

Je la vois considérer le ciel avec ses nuages tellement nombreux, si imposants, si variés, et en même temps semblables de légéreté et de profondeur. Ces entrelacs de gaz doivent faire entrer une infinie beauté dans ses yeux que j'imagine gonflés.

Je suis à mon tour hypnotisé par la structure métallique, elle dessus,, les nuages tout autour. Leur station aléatoire au milieu du ciel m'apparait un jeu subtil où il s'agit de cacher l'activité humaine du regard perçant et scintillant des milliards d'étoiles qui constellent la voute céleste.

Soudain je cris, mais Marianne ne fait pas attention. Son esprit est comme suspendu dans le silence, un silence conscient. Je le sais : elle devine derrière ce silence qui lui parle la présence de Dieu. Je crie encore mais le cou translucide de la grue semble avoir avalé la jeune fille. Le chantier entouré de palissades s'éloigne. La grue émergeant au milieu, rapetisse. L'infime silhouette que je devine debout sur la flèche disparait. La petite voiture de Marianne file vers les artères de la ville, artères si régulières, si indifférentes au dérèglement que Marianne ressent en elle en ce moment.

Je ne cesse de la regarder. En tournant le volant, elle ne peut s'empécher de croiser mon regard. Ses yeux éloquant me disent "La faille qui parcours ma vie craquelle mon esprit. Il en sort une douleur psychique qui ne m'a pas lachée depuis des mois. Je me réveille l'angoisse au ventre, traverse les journées sans passions, consciente d'une sorte d'incapacité obsédante que j'attribue, non à la dépression, mais à l'incomplétude reddibitoire de mon être. Si tu me prends pour une cruche, casses-toi!"

Une autre fois, son regard se durcit : une inqiétude transparait; puis, de l'énervement et du désespoir. Les yeux de Marianne a la beauté voilée par la tristesse et la fatigue, sont peu mobiles, plutôt figés par des pensées intérieures absorbantes et répétitives.

En réalité, c'est étrange. Quand elle tourne la tête dans ma direction, Marianne me regarde sans me regarder. Exactement comme si elle était seule dans l'habitacle de sa petite voiture. Or, à la première question qu'elle me pose enfin, je comprends pourquoi elle ne m'a pas entendu crier, et aussi que je ne suis pas vraiment avec elle
- Tu es là?, dit-elle. Je sais que tu es là... Je t'aime, Mamie, tu sais - Je t'aime... Et je suis malheureuse. Et ils veulent à nouveau m'envoyer chez les fous. Et j'en éprouve de la haine.
§§ Et je ne me laisserai pas faire. Je ne retournerai jamais là-bas, jamais !

- Ma petite Manou, je te comprends, je t'aime, je t'ai toujours aimé, ne fais pas de bétises, soit patiente, comprends qu'ils ne comprennent rien, et je t'en conjure : n'agis pas inconsidérement, écoute ta grand-mère. Il n'est pas encore temps : tu es jeune. Ton mal passera comme un chagrin d'amour foudroyant dont on ne se rapelle plus, après, qui même avait pu le susciter. Ecoute ta grand-mère : calme toi... Tu ne sais pas où tu vas, n'est-ce pas ?...

Ces paroles, je les avais prononcé sans même y réfléchir. Ou peut-être, étais-je témoin d'une dialogue entre Marianne et... le vide: mes membres, mes organes étaient inéxistant!

'instant d'après, je me revois flotter près de Marianne, e long du trottoir. Vaguement étonné de ne plus être dans a voiture. Soudain alerté, en reconnaissant la palissade evant laquelle Marianne s'est immobilisée. Car elle regare la flèche d'une grue immense, loin au-dessus, qui déorde du chantier et dont la pointe surblombe la nationale 0.

oi aussi je suis impressionné par la hauteur et un frison m'envahit quand Marianne se décide à bouger. Je tente e la retenir. Ma main passe au travers de son épaule. Je 'époumone à l'appeler. Elle a déjà passé la palissade. uand je lui barre enfin le chemin, c'est peine perdue. e n'ai pas de consistance et elle, elle se dirige vers la rue en automate. Sans se retourner, le regard obnubilé, a poitrine soulevée par une respiration profonde, pareille celle d'un athlète avant une performance.

Après, je ne me souviens plus très bien. Il me semble que plusieurs voitures roulent sur une tache imprimée sur le bitume... mon père se tord la bouche et ses yeux deviennent très tristes, en apprenant que c'est ce qui reste de Marianne.

Puis apparaissent petit à petit : le bureau, le cendrier rempli de mégots, le standard, l'ordinateur, moi... La vitre qui me sépare du hall. Tout ce à quoi m'a éloigné mon rêve.

Je lis quatre heures sur l'horloge electronique. J'ai du dormir une heure, me dis-je. L'équivalent de ma pause syndicale. Je sors de ma cage de verre, en m'étirant afin d'examiner le salon de réception contigu au hall et aussi désert que lui. En revenant, je me dis que la fille de tout à l'heure va peut-être repasser. Je ferme les yeux, songe un instant à anticiper l'heure syndicale de détente du lendemain. Qui ça peut bien déranger ? Et qu'est ce que c'est une heure ? qu'est ce que c'est une heure ? La phrase résonne à l'intérieur de moi et son écho anihile ma conscience.

J'ouvre les yeux... Marianne avance sur la flèche de la grue. Elle en a presque atteint la pointe...
Qu'est-ce que c'est une heure ?
- Ca peut-être la durée nécessaire pour parcourir 300 mille Km! De quoi t'endormir sur terre et te réveiller, 60 minutes plus tard, en ayant presque atteint la Lune... Si tu avais les capacités de la lumière, me lance Marianne sans se retourner. Marianne, sur la flèche , s devant, dont la silhouette, distante d'une dizaine de mètres, contraste avec sa voix qui me semble étrangement proche. Si curieusement détaché et calme.
- Nous sommes infime, tu sais ... dis-je, en m'interrompant, sans avoir le temps d'être surpris lorsque Marianne se jète dans le vide...
- Je sais, nous sommes ce que nous semblons être reprend Marianne. En même temps, tes paroles n'ont pas de sens. Aussi peu grand que puisse être un homme relativement au Cosmos, il contient quand même suffisamment de filament d'ADN, à l'intérieur de lui, pour que ceux-ci mis bout à bout dépassent la longueur de 380 mille Km : l'équivalent de la distance de la terre à la Lune justement... Tu vois, l'infime, pour autant qu'il est l'opposé de l'immense, peut être crucial. Et ce qui nous parait immense ne consitue jamais qu'un segment infime d'infini.
- Je suis un peu sonné... tu as l'air bien passionné par cette relativité?...
- Je l'éprouve constamment, maintenant, répond Marianne sur un ton presque anodin.

La situation me semble vite absurde. Mon poul s'accélère. Je la cherche du regard. Elle n'est nulle part. Son corps même pas étendu plus bas, sur la route. A la vue de la nationale vingt, le vertige me saisit d'angoisse. J'éprouve bien une seconde sublime de légèreté, d'extase suspendu. vite remplacé par une peur immense, à mesure que se dissout, en moi, la notion d'espace. Au moment où je prends conscience de tomber comme une pierre.

J'hurle, me débat dans l'air frais. Je vais éclater sur cette route monstrueuse ! Le bitume se rapproche à une vitesse fulgurante. J'en redoute l'impact brutal. La violence inouïe de l'éclatement de mes organes m'apparait comme un flash. Ma peur panique devient furieuse. Tandis que je tombe toujours et toujours, hurlant comme un porc qu'on égorge. Mon agitation toujours plus incontrolable, la sentation du vide toujours plus abominable, parcourent mon corps de convultions.

Je ne vois plus rien. Il n'y a plus rien. Tout tourne autour de moi. Je file comme un météorite dans le vide, dangereusement soumis à la pesanteur. Dans un ultime effort, je m'extrait de mon siège, la sueur au front la chemise collée sur mon torse, agitant mes yeux ahuris et gonflés, sur le monde tangible que je viens de quitter. Le bureau, le cendrier, le standard, l'ordinateur, constituent les éléments de mon réconfort. Absurdes éléments, en vérité.

Puis, la lourde porte du hall s'ébranle. Avec un léger retard me parvient le bruit métallique de la clef qui tourne dans le mécanisme de la porte. La jeune fille est déjà dans le hall. Le rectangle de trois mètres de haut se referme derrière elle. Elle tourne la tête vers ma cage de verre. Je la reconnais en même temps que je finis de me réveiller.

-hello! lance-t-elle en se rapprochant. J'échappe un "bonsoir, mademoiselle" poli. Ses cils clignent deux fois, avant qu'elle ne s'accoude sur le comptoir, affichant un sourire délicieux.

- J'ai passé une soirée à St Germain des prés... dans une cave! Il y avait des Italiens avec moi c'était bien et je ne sais pas pourquoi... (elle baisse la tête) Anyway! les garçons veulent toujours quelque chose de moi, dit elle sur un ton de reproche. Tu comprends?

- Je comprends que si la fin te semble toujours ~~akka~~ attendue, c'est parceque tu es joli mais pas assez stupide!... Moi aussi tu me fais de l'effet et je pourrais être ennuyeux.

Silence. Pas vexée elle sourit pour rigoler. Nos regards se rendent compte qu'ils sont séparés par une vitre. Je lui fais un signe qu'elle devance en ~~xxxxxx~~ contournant rapidement le comptoir pour pénétrer l'envers du décors.

Ses pomettes sont rosi. Ses dents blanches. Sa lèvre est douce. J'éprouve quelque chose pour cette belle étrangère, me dis-je, en l'embrassant poliment; alors que je remarque qu'elle a les joues encore à la température de l'air extérieur. Puis quand je recule mon visage : je suis stupéfait.

- Je connais tes sentiments, me dit, abruptement Marianne. Alors même qu'assis à califourchon sur un élément triangulaire de la structure de la flèche, je sens que je surplombe la nationale encombrée de voitures.... Il y a un attroupement en bas.

- Nous sommes un dimanche sur la terre... Dans le ciel une épée de lumière glisse à travers les nuages Tu sens le potentiel de cette lumière?, me demande Marianne.
- Comment as-tu fais ça? lui disje. Je suis en train de rêver, encore?
- Bien sûr. Je ne crois pas que tu ~~xxxxxx~~ m'aurais senti sinon. Il faut être "hors-conscience" comme on dit "hors'monde" pour ~~xxxxxxx~~ me percevoir. Demain, ma mère t'annoncera que je suis morte dimanche dernier : ce qui doit faire deux jours. Peut-être trois? ou alors quatre?
Mais où es tu , Je ne te vois pas -
- C'est normal, dit Marianne. Et aussitôt mille images d'elle me reviennent. Certaines qu'elles semblent puiser dans mes souvenirs. D'autre, la plus part qui me sont inconnues. Marianne n'a pas cessé de parler dans l'intervalle et son discours est à peu prés comme suit.

"C'est normal. IL n'y a plus rien à voir de moi qu'une matière putrécible. Regarde en bas: on m'enmène... D'autre part, je ne suis même plus une sorte de gaz en expansion. Je ne sais pas ce que je suis. Je ne réagis pas à la chaleur de même manière qu'un être vivant. J'ai compris en Inde, que la combustion des défunts - dont le crâne est enduit spécialement pour littéralement exploser, lors de la crémation - entraîne une sorte d'accélération; si on a pas voulu se détacher de son double organique. L'accélération augmente le décalage de notre perception. Je ne sais pas de quoi nous sommes fait alors Il ne s'agit pas seulement d'une question de vitesse sinon, lors de la mort - il me semble - le corps cé-

leste en dépassant le mur du son vous ferait entendre une explosion. Je pense plustôt à l'accélération du temps : une heure n'a pas de réalité pour moi - C'est une jauge devenue inutile qui n'évalue rien de compréhensible, rien de comparable à mon expérience... Je crois avoir dépassé le mur des chiffres. La réalité que je connaissais pourrait me paraître une illusion, si je n'éprouvais le sentiment nostalgique de la vie terrestre... Ma terre doit avoir la dimension d'un système solaire, et je ne dis ça que pour donner une idée. Nous participons de l'anti-matière, mais aussi bien pouvons nous nous confondre avec les photons de la lumière. Je ne peux pas décrire ce que j'entends, ni me mesurer. L'infiniment petit et l'infiniment grand : je peux les explorer. Je ne fais que ça. Plusieurs fois j'ai changé de dimension, ai été entrainée dans des systèmes où les atomes étaient combinés de manière extrêmement différente. L'Univers tel que tule suppose m'est situé comme derrière un mur que je re-franchis, lorsque j'ai assez dérivé, et qu'un sentiment me projette dans la vie. C'est assez extraordinaire. Te rappelles-tu quand tu me parlais des psychotropes hallucinogènes? Et m'affirmais que 6 Kg de L.S.D. étaient suffisant pour faire basculer 60 million de personnes dans l'hallucination, pendant plusieurs heures?'
- Je m'en souviens parfaitement. Tu étais tellement gaie, tellement folle, ce jour là...

"-Et bien, cela est à la mesure de mes capacités. Pas de drogues 60 millions d'être humain. Je veux dire de n'être ~~même~~ pas un milliardième même de gramme et de pouvoir investir la matière organique, provoquer des réactions insoupçonnée, et d'être captée par les cellules cérébrales... Me tenir hors de la conscience... dans l'inconscient d'une baleine. Investir un labyrinthe de sentiments puis, un milliardième de seconde après, être happée par le moyen de transport qu'est l'onde musicale du chant des baleines... Je connais parfaitement le mouvement de la spirale... le sens electromagnétique des oiseaux requins... la vision sensible aux champs magnétiques des oiseaux... Je me suis déjà amusé à me prendre pour de la foudre. Je ne saurais décrire la consistance qu'à pour moi la matière. Je suis en elle et pas en elle. Je peux voyager à la vitesse d'une balle à travers les vases communiquants de l'Univers. J'aurai pu parcourir cinq cents fois la distance Paris- Bretagne, visite comprise, depuis que tu dors. Quand j'ai exploré les banques numériques de l'humanité, visité les bandes magnétiques, cela m'a permis de changer d'époque! Mais depuis longtemps, je ne transmigre plus vers la terre. Je vis l'équivalent de 208 jours terrestres en une heure, si cela s'appelle encore vivre... D'ailleurs, je dis cela sans certitudes. Juste pour que tu saches mesurer ce qui nous sépare... Je voulais te dire au revoir. Mes souvenirs humains constituent déjà la plus petite part de mon voyage à travers l'espace. J'ai tou-

132

jours l'impression de réagir humainement. Je crois toujours en Dieu;"

Après, j'ai fermé les yeux. Quand je les ai ouvert, mon père se tenait près de moi.
- Ca va? m'a-t-il demandé tout de suite. Tu as gémi toute la nuit, t'es agité comme un diable, la tête à l'envers. Tu n'as dormi calmement qu'à sept heures du matin!
- Deux fois, je t'ai entendu hurler, renchérit Thierry notre nouveau co-locataire - On ne savait pas si tu agonisais ou si tu jouissais - Personnellement J'eu preferé que tu agonises - Pas vrai, Fidy? continu-t-il en regardant mon père. Au fait Fidy, vous savez comment on a construit les pyramides d'Egypte! Moi non plus. En attendant : la forme pyramidale indique que plus longtemps ils travaillaient, moins ils voulaient en foutre. Sinon, ils auraient construit des buildings, c'est comme ça!

Anne Darlet

Réflexion sur la psychose et l'institution psychiatrique, à partir du cas de l'auteur

« Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent ;
Ce sont ceux dont un dessein ferme emplit l'âme et le front,
ceux qui d'un haut destin gravissent l'âpre cime,
ceux qui marchent pensifs, épris d'un but sublime, ayant devant les yeux sans cesse,
nuit et jour, ou quelque saint labeur,
ou quelque grand amour »

Victor Hugo [1]

Un mot d'introduction

Lorsque j'ai rencontré Patrick, il était interné à l'hôpital où j'avais obtenu un stage de psychologue en formation. Ce dont je pourrais témoigner, de cette première incursion dans le monde de la psychiatrie publique, il m'est, en grande partie, interdit de parler. Ma présentation se limite donc aux impressions et aux questions que cette singulière expérience n'a pas manqué, à l'époque, de susciter. Je tiens à préciser que cette modeste transmission fut écrite au cours de cette même année ; et qu'elle n'a d'autre prétention que de faire état de la réaction, naïve mais spontanée, d'une jeune fille qui, pour la première fois, se trouvait confrontée à la folie.

Paul-Claude Racamier, dans son analyse des interactions dynamiques entre les malades et l'institution[2], souligne les effets pervers de la prise en charge hospitalière de patients psychotiques, en dénonçant un phénomène de psychotisation de l'institution elle-même. Ainsi le trouble schizophrénique, conçu dans cette perspective comme le paradigme de la « pathologie frustrationnelle », peut se trouver dramatisé par une carence des apports affectifs, des stimulations sensorielles, des occasions de décharge et des sollicitations psychomotrices, conditions négatives de son apparition comme répétées par le contexte matériel et humain de l'hôpital.
S'il est vrai que l' « hospitalisme psychiatrique » déploie ses effets les plus ravageurs dans un contexte « asilaire », aujourd'hui au moins en partie réaménagé, l'auteur souligne que c'est le propre de la psychose elle-même que d'induire une « désertification » du milieu, par un mécanisme

[1] V. Hugo, 1853, *Châtiments*

spéculaire reproduisant à l'extérieur, comme en écho, la désaffection propre à la maladie, qui trouve ainsi à se potentialiser en un cercle vicieux. Ainsi, et même dans la situation idéale où les meilleures volontés seraient rassemblées autour d'un budget suffisant et bien géré, la dégradation de la prise en charge apparaît comme une fatalité. S'il est vrai que pour cette raison (au moins aussi) peut-être, les internements sont moins longs aujourd'hui qu'à l'époque à laquelle se réfère cette étude, les conditions de la prise en charge hospitalière restent en partie les mêmes : « un espace borné, mais, pire encore, misérablement pauvre en sources d'alimentation sensorielle » et des « possibilités de valorisation personnelle et sociale » souvent « nulles »[3].

Par ce phénomène de « résonance », une mutuelle indifférence s'insinue progressivement entre malades et soignants.

Dans ce contexte, le rôle du psychologue est de briser cette logique perverse en préservant un espace de parole. Il a parfois la possibilité de traiter en psychothérapie, dans le cadre de l'hôpital, les patients internés qui souhaitent un tel suivi, et de leur proposer, à leur sortie, de reprendre le travail au « dispensaire », structure annexe localisée sur le secteur. Certains patients, pourtant, préfèrent les relations diffuses et impersonnelles, répugnant au contact individuel, parfois trop intrusif.

Ainsi, la question de la distance à tenir, de l'implication face au malade, est-elle cruciale dans l'aménagement de l'approche clinique. Parachutés dans le contexte hospitalier, il semble que les stagiaires aient la plus grande difficulté à maintenir une position intermédiaire, entre un retrait tout défensif et une trop grande empathie portée, semble-t-il, par le désir (mégalomaniaque ?) de sortir le malade de son isolement affectif. La contagion ou la reviviscence d'un sentiment de toute-puissance dans la rencontre avec « le psychotique », induit peut-être cet enthousiasme salvateur qui dramatise l'implication du psychologue en formation. Sans doute constitue-t-il aussi une forme de réaction au découragement et au cynisme qui règnent, inévitablement, dans les institutions.

Cet appétit de puissance est certes nuisible au patient. Les options thérapeutiques qui sont ancrées, de façon trop unilatérale, dans un besoin subjectif de réparation, servent le thérapeute plus que le malade lui-même. Violenté par « l'amour » qu'on lui impose, en plus d'être délesté de toute initiative et responsabilité personnelles, il y a fort à parier que l'agressivité et les tendances dépressives s'en trouveront renforcées.

Le contact de la psychose peut donc induire des distorsions contraignant son traitement même, fait clinique qui met bien en évidence la puissance reproductrice de la maladie, comme la nécessité de toujours réfléchir son attitude face au patient. Il semble en effet que les mécanismes de défense

---

[2] P-C Racamier, *Le psychanalyste sans divan*, chap. I, Paris, Payot, 1973

[3] *id.* p.78

privilégiés par la psychose forment la base des mécanismes institutionnels, lorsque inaperçus des protagonistes en jeu.

Patrick

« Desquels Freud, Jung ou bien Moreno était-il le plus malin ? », me demande-t-il en guise d'accueil dans le service. « Je suis moi aussi étudiant en psychologie – en free-lance », ajoute-t-il.
A l'époque de notre rencontre, Patrick a 28 ans. Mi-malgache mi-breton, il semble ouvert, gai et curieux. Son attitude, ce premier jour, est séductrice, presque fantasque. Dans un couloir du pavillon fermé, nous entrons de plain-pied dans une grande conversation.
Très vite, il me raconte son univers. De tout premier abord, le discours est obscur, riche en références qui me sont encore inconnues. Une radio est évoquée, une fréquence de résistance, par l'intermédiaire de laquelle les membres d'un groupuscule politique échangent des informations. La qualité subliminale de ces dernières est avancée, et puis non, le discours est instable en ce qu'il semble se réinventer dans l'acte, toujours ouvert ou disposé à *intégrer* du sens - comme pour saper sa propre mémoire. Lors de ce premier entretien ce qui me frappe, c'est sa mobilité, et ma difficulté à me saisir de quelque repère sur lequel étayer ma compréhension. Mais d'emblée, et comme par *principe*, je postule une cohérence du discours, à l'horizon, et je suppose mon ignorance à la base de ma confusion.
Les séquences de pensée me paraissent sensées, mais c'est leur articulation qui semble aléatoire. En tout cas, quelque chose tient : l'idée directrice est politique, et révolutionnaire.

Que lui dire ? Comment lui signifier qu'il va trop vite, trop loin ?
Au terme de cet entretien, son discours me parasite et m'irrite : j'ai le sentiment qu'il rompt une complicité déjà bien réelle. A mon étonnement, il le sent : « je sais, tu as peut-être l'impression que je passe du coq à l'âne … »
Je lui signifie en retour que le respect du *rythme* de l'interlocuteur me semble être un principe crucial de la conversation, dans la mesure où ce dernier peut parfois, pourquoi pas, vaciller une interprétation, dévoiler de nouveaux horizons.
« Tu crois que tout cela est le fruit de mon imagination ? »

1 - <u>Eléments d'anamnèse</u>

Patrick est un enfant doué et sans problèmes. Il est bon à l'école, apprécié de ses professeurs et des autres élèves. Il est enjoué, très sociable, créatif : il dessine à merveille. Son charme ainsi que son

travail assidu en font un garçon modèle, dont les parents peuvent être fiers. Le couple parental est uni, les relations de Patrick et de son frère aîné sont chaleureuses.

A l'adolescence, il se révèle toujours plus brillant et occupé de questions « essentielles ». Si ses interrogations métaphysiques ne l'empêchent pas d'apprécier les filles de son âge, ces réflexions, toujours plus passionnées, forment la toile de fond d'une amitié profonde et fusionnelle, à l'image des relations privilégiées de son enfance : la figure du double a, semble-t-il, toujours été présente dans sa vie, incarnée successivement par des amis différents.

Lorsque Patrick a quinze ans, un drame frappe cette famille sans histoire. Sa mère meurt d'un cancer du sein, laissant « ses » hommes désemparés. La situation domestique et financière de la cellule familiale restreinte se délite considérablement. L'appartement est laissé à l'abandon, les huissiers menacent et Patrick désinvestit le milieu scolaire.

A dix-huit ans, récusant selon ses propres termes le « bizutage » (rituel initiatique, mais « uniformisant »), il *refuse* de passer son bac. Le jeune homme peint, écrit, photographie ; mais le travail est toujours mené en autodidacte. Son ami et lui-même se sont « partagé le domaine du savoir » ; il choisira les sciences humaines. De la collaboration des deux adolescents naîtra un livre, « Le delirium Tremens ou le crépuscule de la littérature », traitant du concept d'art et du rôle de l'artiste dans la modernité (nous reviendrons plus loin sur les écrits). A la même époque, il entame un vaste projet de recherche sur la notion de communication et son histoire. Celui-ci, présenté sans succès au « Collège international de philosophie », dénote pourtant d'une intelligence bien au-dessus de la moyenne.

Pourquoi, dès lors, refuse-t-il la *sanction* de l'institution ?

Je réfléchis avec lui à la signification de ce refus, qui abrite une réelle frustration. Etre sanctionné, est-ce prendre le risque d'être *sectionné* ?

« Sanction » : « acte par lequel le souverain, le chef du pouvoir exécutif, approuve une mesure », ratifie une loi. La sanction dénote donc l'assentiment, l'approbation, mais aussi bien l'interdiction : « peine ou récompense prévue pour assurer l'exécution d'une loi, attachée au respect d'un ordre » ; ou encore : « peine établie pour punir un acte »[4], ce qui réfère donc la sanction à la répression.

La répression intime est-elle si puissante qu'une injonction interdictrice, relevant de l'extérieur, reste inaudible parce qu'intolérable ?

La sanction inscrit dans le registre de la *conditionnalité*. Ce faisant, elle bannit celui qui s'y soustrait. En un certain sens, celui-ci se trouve de fait désapprouvé, infirmé, voire nié, parce qu'il refuse de prendre le *risque* de *l'assentiment*.

Or un père trop complice de la fusion d'une mère à son enfant, laisse à ce dernier l'entière responsabilité et le soin de remplir, pour lui-même, la fonction de rempart. Si le père est incapable

de faire barrière, le risque de l'assentiment devient, comme paradoxalement, risque d'anéantissement. Car « sanctionner », c'est aussi « confirmer », du latin sancire : *prescrire*. Faut-il voir dans le refus de s'inscrire socialement et dans celui du traitement, une source commune ?

On pourrait dire que si le psychotique se refuse à toute *ordonnance* (l'ordonnance est, essentiellement, de nature préventive) c'est qu'en lui la menace est comme toujours déjà réalisée. Lorsque le père reste inaudible, si le sujet psychotique ne se laisse pas approuver c'est qu'à lui seul revient la charge de la défense.

De l'impuissance du père, de sa difficulté à incarner une posture d'autorité, Patrick n'est pas dupe. Dans le manuscrit sur lequel il travaille en ce moment, où il revient sur son adolescence, son père « *perd toutes ses dents* et nous (son frère et lui), on est morts de rire parce qu'il a plus de thunes (il n'a plus d'argent) pour s'en racheter », m'a-t-il confié. Inutile de s'étendre trop longuement sur le symbolisme des dents (instrument de menace souvent mis en scène par le fantasme originaire de castration, au point que Ferenczi va jusqu'à tenir le pénis-phallus pour un équivalent symbolique de la dent, et non l'inverse !) et de l'argent (symbole de puissance *sexuelle* chez Freud).

Ainsi le délire, comme la pulsion, fournit-il la (dé)mesure du *travail* à fournir jusqu'à l'approbation, rejetée comme toujours hypothétique. D'où l'extrême exigence, infiniment renouvelée, qui somme le sujet à l'épuisement des forces.

Le sentiment de toute-puissance, caractéristique de la psychose, s'y trouve-t-il enraciné ? Cette exigence est en effet tangible, chez Patrick, à différents niveaux.

Il y a d'abord ce trait de personnalité, que les membres de sa famille connaissent bien, à l'origine d'une large part de leurs inquiétudes : le jeune homme est excessif, incapable de demi-mesure, il n'est « pas raisonnable ». Les cigarettes sont fumées à la chaîne, la veille maintenue jusqu'à l'épuisement. Tous les comportements sont comme poussés à bout, tandis que les conduites à risques sont appréciées tout particulièrement. Patrick sent qu'il est fort et refuse de vivre à moitié.

Il y a, ensuite, le contenu même du « délire », tout à fait significatif à cet égard. La croyance délirante est avant tout celle d'une mission, d'une impossible tâche, dont le défi constant interdit tout repos.

En amour, enfin, la dynamique relationnelle est elle aussi prétexte à un continuel dépassement de soi. Lorsque nous évoquons sa vie intime, Patrick me parle d'un grand amour déçu, d'une rupture vieille de quatre années déjà dont il commence à peine à se remettre. Son amie était une « reine », une femme très belle, suscitant le désir autour d'elle. Possessif et en proie à la jalousie, il décide de tenir ses rivaux pour des « idéaux », dans le souci de toujours travailler à être digne de sa bien-aimée.

---

[4] Dictionnaire Robert

C'est le déclin de cette relation qui forme le contexte de la première « décompensation »* [5] . A la suite d'une nuit de disputes Patrick, à bout de nerfs, se saisit d'une guitare appartenant à son amie et la fracasse sur le sol. Elle le conduit alors à l'hôpital, d'où il s'échappe quelques heures plus tard. A la demande de la jeune fille, il fait récit des événements à sa famille. Cette confidence marque une rupture dans la vie du sujet : l'existence du jeune homme, *stigmatisé* d'une nouvelle identité, s'organise désormais autour du statut de « psychiatrisé ».

De cette première expérience du monde psychiatrique, Patrick souligne l'impact sur la dynamique familiale. Il regrette que cette réduction identitaire persiste et se durcisse avec le temps. Paul-Claude Racamier (dans l'ouvrage pré-cité) insiste sur les risques de chronicisation liés à l'étiquetage du malade par l'entourage, comme pour stabiliser la dynamique groupale, perturbée aussi bien qu'assise par l'éclosion manifeste de la maladie. Décrédibilisé, diminué et blessé, Patrick articule son refus du traitement au souci de se dégager de ce regard déterminant et enfermant, d'autant plus qu'il a le ferme sentiment de travailler à embellir le sort de l'humanité. Il se vit de ce fait comme opprimé, émettant l'hypothèse, largement étayée de références culturelles (dont nous traiterons ultérieurement), d'une « dictature de la normalité ». Son combat en effet, fait de lui un résistant et un « martyr », autant qu'un produit de la modernité. Le « delirium tremens », qui constitue le sujet principal bien que toujours en filigrane de son tout premier manuscrit, désigne l'affection mentale qui touche aussi bien l'aliéné que « l'automate », l'homme (trop bien) adapté. A l'un comme à l'autre il revient en effet de traverser, l'épreuve d'un sevrage : celui de la « substance toxique » qu'est l'illusion. Patrick défend donc l'idée du délire comme poche de respiration, comme voix de résistance à l'oppression, sourde et aveugle, d'une machine dont les effets sont d'autant plus redoutables qu'ils restent impensés.

Toutes les expériences du jeune homme sont vécues et interprétées dans le sens de cette intime conviction. Ainsi, employé dans la grande *distribution* au réassort des fruits et légumes, il est question pour lui de faire le compte de la matière « usurpée » (l'excédent, l'invendu, serait *de fait* abusivement détourné) ; cette position, au bas de l'échelle sociale, lui permet ainsi de se tenir « au cœur de la matrice », pour en saisir les mécanismes sous-jacents.

Par ailleurs, à l'époque où je le rencontre, il a la certitude d'avoir été mis sur écoutes, par Jacques Chirac lui-même. Feignant le plus grand étonnement, je tourne son propos en dérision et lui demande des précisions. « A cause de mon trafic d'herbe », dit-il.

Ainsi le Président, en lequel s'incarne, par excellence, la fonction paternelle, serait témoin d'un *commerce* qu'il condamne comme illicite. La teneur œdipienne du propos, bien que méconnue du sujet, semble évidente (d'autant plus que le cannabis, dont il est question ici, est une substance

[5] Les notions suivies d'un astérisque renvoient à un lexique en fin de document

psychoactive favorisant tout particulièrement la régression psychique et donc un sentiment de fusion avec l'environnement). Ainsi, la forme de culpabilité liée à la prise du toxique, assidue et passionnée, est totalement niée mais fait retour *de* la réalité, dans le vécu persécuté du sujet. Niée d'ailleurs au point que Patrick fait de sa dépendance un argument politique, un outil de libération comme un support de création.

2 - Le délire

Kraepelin, à la fin du XIXe siècle, oppose les délires paranoïaque et paranoïde*, selon les critères discriminants que sont la systématicité du discours (son organisation) et le potentiel évolutif des troubles, déficitaire ou non.

Cette *opposition* est-elle toujours valide aujourd'hui ?

Le cas de Patrick est troublant en ce qu'il semble concilier ou établir un pont entre les deux types d'affection.

En dehors des périodes de crise, le sujet semble bien adapté. Son discours est cohérent, richement référencé, souvent brillant. Pourtant les thèmes récurrents trahissent une tonalité persécutive, qui s'exprime avant tout comme « concernement »* : Patrick se vit comme responsable des événements du monde, il croit pouvoir agir *directement* sur leur déroulement. Directement, parce qu'il se *sait* doté de « pouvoirs » particuliers, comme celui de communiquer, par un « travail » psychique sur la matière (les ondes radiophoniques et télévisuelles), avec des interlocuteurs qu'il ne rencontrera jamais. Ainsi, des illusions perceptives ponctuent son rapport au monde : tel homme politique l'interpelle, à la radio, pour lui confier telle mission ; ou le voilà héros d'un film à la télévision. Il est difficile de savoir si l'on se trouve ici, ou non, dans le registre de la véritable hallucination. Interrogé à ce sujet, Patrick me répond qu'il n'est pas véritablement présent sur l'écran, mais qu'il n'en est pas moins protagoniste de l'intrigue pour autant. Son analyse du phénomène est intéressante : selon ses propres dires, cette impression subjective relèverait d'une « extension » (interprétative, glissement qu'il faut bien qualifier de *saut*) de la compréhension très fine qu'il a du scénario. Ce ressenti de la situation, qu'induit une forte identification aux personnages qu'elle met en scène, brouille les pistes entre fiction et réalité au point que Patrick, spontanément, leur donne la réplique. Mais d'emblée un point est à remarquer : il semble que l'aspect pathologique du comportement relève d'une disproportion (des phénomènes d'identification) et relève donc du registre de la quantité. Un spectateur versant une larme devant son film préféré, ne peut légitimement être taxé d'anormalité.

L'hypothèse de la disproportion du mécanisme, normal, d'identification, offre une piste très féconde (nous y reviendrons) pour la compréhension de certains faits, comportements ou traits de personnalité, présents chez Patrick et par ailleurs typiques des affections psychotiques.

De même les périodes de crise laissent émerger, au mépris de toute distance critique, l'intériorité fantasmatique du sujet. La confusion y est extrême, entre le rêve et la réalité. Fortement dépersonnalisé*, Patrick est alors assailli d'un monde onirique et *pleinement sensé* ; un intense vécu d'étrangeté colore alors son appréhension du monde, biaisée par un recours massif à la projection*.

a/ Contenu

Le délire de Patrick s'organise autour du rôle dont il s'est investi : celui d' « interlocuteur international », qui le situe à mi-chemin entre diplomate pacifiste et guide spirituel. Sa mission exige de lui une très fine compréhension des mécanismes qui sous-tendent le mouvement de l'*Histoire*, des stratégies militaires, économiques et politiques qui la tissent, de leur retentissement culturel. Humaniste, il condense la pluralité de ces approches dans la figure de l'artiste, dont il se fait représentant. L'artiste, dans cette perspective, est avant tout l'homme qui *décode*. C'est un médiateur, qui appréhende la réalité en deçà de « l'univers des signes » - connecté qu'il est, de façon privilégiée, aux « signes de l'univers » qu'il traduit pour ses contemporains. Cette esthétique, qui tient l'artiste pour celui qui transgresse les conventions et en révèle les raisons, reste somme toute assez classique. Dans un de ses manuscrits, Patrick écrit : « Les signes de l'art montant ne s'intègrent pas dans l'univers des signes des sociétés industrielles (...). Les représentants de cet art, à travers les images que véhiculent leurs visions, cherchent plutôt à plonger leurs spectateurs dans l'ambiance *réelle* de leur environnement ». La production artistique serait ainsi le lieu refuge d'une réalité invisible, énigmatique et sous-jacente, structure *mécanique* du monde perceptible. L'artiste tente d'en dégager les éléments, dont l'impact ou la force dynamique précipite le mouvement historique. Il tend, dans cette optique, à modifier le rapport du spectateur (ou plus largement de l'agent) au visible : « Aux portes de la modernité, l'art devient à ce point le miroir par lequel la réalité rejaillit, qu'il réfléchit également les *vibrations* qu'émettent les hommes. L'irrationnel surgit dans une représentation, où la figuration fait apparaître l'invisible ».

Son « travail » consiste essentiellement à se tenir bien informé de ces mouvements, au passé comme au présent, à les connaître pour être capable de les anticiper, éventuellement d'agir sur leur déroulement. Lecteur assidu depuis des années, il se concentre aujourd'hui sur l'actualité. Son but est de collaborer à la construction de « l'Ordinateur », machine abstraite et à venir autant que partiellement déjà ancrée dans la réalité. L'Ordinateur désigne un formidable instrument de synthèse, d'*intégration* d'informations relevant d'une multiplicité de champs (culturels, scientifiques) *et* de différents plans (matériel et psychique, réel et symbolique). Masse d'archives quasi-illimitée et outil de traitement de ces données, il renvoie à une conception du divin comme immanent et omniscient. Sa construction, commune à tous les hommes, s'opère dans l'explicitation d'un savoir supposé latent.

Jusque-là, rien vraiment ne le distingue d'un intellectuel engagé. Toute entreprise de cet ordre (quand par exemple elle passe par la publication) suppose en effet du sujet la conviction que quelque chose de l'ordre du monde peut être réfléchi, formulé dans le but d'être restitué, au sens d'une réplique, d'une séquence d'interlocution.

D'un point de vue clinique, il est à noter que cette *tentation* (titanesque, désespérée) de *se faire Histoire* n'est pas anodine. Tout se passe ici comme si l'histoire personnelle de Patrick se confondait avec celle de l'humanité, comme si les plans onto et phylogénétiques* étaient littéralement (et non plus de façon seulement *analogique*) juxtaposés ; nous verrons plus loin que cette *identification* -proprement régressive- à l'histoire humaine et au monde, sur un modèle qu'il faut bien qualifier de divin, est un trait caractéristique de son état pathologique. Le contraste frappant entre la puissance de sa mémoire à long terme et la quasi-évanescence de sa mémoire vive, vient étayer cette possibilité. Comme si le jeune homme cherchait à se *créer* des repères historiques *pour* faire l'économie d'écrire sa propre biographie.

Le fou vise donc la *mécanique* sous-jacente du monde, il cherche à déterrer les principes de la manifestation phénoménale (culturelle aussi bien), à en saisir les répétitions. Une démarche certes affine à la « raison », que le dictionnaire Robert définit comme la « faculté de connaître le réel et l'absolu à travers l'apparence et l'accident ». Notre fou, loin d'être déraisonnable, semble ainsi bien souffrir d'une *rationalité* trop zélée.

C'est davantage sur les moyens prétendument utilisés que porte la conviction délirante à proprement parler. Nous l'avons vu, à cet égard, Patrick quitte le domaine du sens commun pour affirmer une influence réelle de sa pensée sur la matière, notamment sonore. Par un effort de concentration il pénètre le son pour faire circuler du sens, transmettre des messages à distance. A ce propos il écrit : « Pour le yogin, il s'agit d'habiter un monde inséparablement intérieur et extérieur. *Amener l'esprit à se fondre dans le son, c'est le faire se dissoudre dans l'espace*, pour parvenir à la connaissance directe de la Réalité Suprême ». Ses croyances « délirantes » s'étayent donc en partie sur une tradition historique, dont il reprend certains principes. Comme chez le « fou » de Gogol, le délire est porté par le souci mégalomaniaque de *pénétrer* le fond des choses, de saisir les ultimes ressorts de l'Etre.

De cette façon, par l'intermédiaire d'une fréquence radio, il *participe* ponctuellement à des « petits conseils », réunions *interactives* d'une élite intellectuelle. Des hommes politiques y débattent des événements du monde, cherchant ensemble des solutions dans un *échange* d'opinions.

b/ Qu'est-ce qui fait que le délire, délire ?

Que penser de ces « échanges » ?

Tout se passe comme si le délire opérait une confusion des plans réel et symbolique. Il est vrai, cependant et nous allons tenter de le montrer, que la frontière est parfois difficile à tracer, entre matière et pensée. Nous nous proposons à cet effet de mettre en parallèles deux extraits de textes, dont la confrontation donne à saisir le *glissement*, entre le sens partageable et la conviction délirante.

Le premier est de Patrick lui-même. Il donne à penser une forme de *rencontre* qui, si elle reste impersonnelle, n'en est pas moins tangible et bien réelle : « Chacun *agit* sur le réel commun, volontairement ou non, car il déploie toujours autour de lui et durant toute sa vie les signes de son existence, *et l'existence vibre*, même aliénée, même pétrie d'illusions, dût-elle vibrer le long de sa propre solitude. Il y a que les vibrations se côtoient, s'évitent, se mêlent ou soudain s'éteignent, quand d'autres commencent à *résonner, mais toujours elles s'influencent* ».

Ce qui est mis en avant est l'intime connexion, bien réelle, des tous les êtres de l'univers. Les vibrations qui les relient, à l'échelle humaine, sont faites – et je le cite à nouveau : « d'actions, de paroles, de sueur et de *sentiments* ».

Le second extrait est du psychanalyste Didier Anzieu et traite à sa façon de cette connexion : « le lien interhumain inconscient, dans le couple, dans le groupe, dans la vie familiale et *sociale*, résulte de la *circulation fantasmatique* ; elle stimule, infléchit, fait dévier ou empêche les *accomplissements techniques réels* »[6] •.

Cette circulation s'opère, chez Anzieu (comme pour Patrick) par « résonance », c'est-à-dire comme phénomène vibratoire : « L'*analogie* avec le phénomène physique de la résonance est nette », écrit Anzieu ; « la résonance *acoustique* a été découverte vers 1450. Helmholtz en 1862 a généralisé le concept après avoir remarqué que le même phénomène se produisait en optique, en électro-magnétisme etc., c'est-à-dire partout où il y avait *vibration* (...). Le fantasme inconscient correspondrait donc à une des « fréquences naturelles » d'un individu et, quand un fantasme actif chez un sujet met en oscillation chez un autre un fantasme similaire, complémentaire, antagoniste ou continu, il le fait « vibrer » avec une amplitude qui tend vers le maximum. *Ce ne sont là évidemment que des métaphores* »[7].

On l'aura compris, c'est bien ce dernier point que le délire de Patrick met en question. Le discours est « délirant » en ce qu'il prend très au sérieux une conception du monde presque trop belle pour être vraie, celle d'un monde harmonieux et un, dont les lois seraient communes aux plans réel et symbolique, aux êtres vivants ou non, matériels et spirituels. Dans cette vision du monde (que bien d'autres ont pensée - rêvée ? - avant lui), les échanges entre le matériel et le mental restent au moins

---

[6] D. Anzieu, *Le groupe et l'inconscient*, Paris, Dunod, 1993

• Les propos soulignés en italique le sont par moi, sauf indication contraire

[7] *id.*

une possibilité, la distinction entre le subjectif et l'objectif reste à prouver et la causalité physique est décentrée, pour laisser place à d'autres modalités de causation et de raisons. Enfin, une « continuité parfaite de l'impossible et du possible »[8] est toujours *postulée*, comme un geste de foi et une promesse d'humilité.

D'un point de vue psychopathologique il est vrai, cette relative indistinction du possible et de l'impossible (du licite et de l'interdit), trahit un défaut de *repères* internes court-circuitant les mécanismes de pensée.

La question *soutenue* par ce discours délirant, qu'il postule tout au moins comme toujours ouverte, est finalement celle-ci : la *rencontre*, qui autorise la circulation fantasmatique autant que cette dernière la rend possible, implique-t-elle la présence *effective* des individus qu'elle met en jeu ?

C'est bien comme *question*, irréductible, que le délire reste inaccessible aux arguments tenus communément pour rationnels. Gilles Deleuze, dans *Le Bergsonisme*, énonce ainsi la « première règle » de « l'intuition comme méthode » : « Porter l'épreuve du vrai et du faux dans les problèmes eux-mêmes (...), réconcilier vérité et *création* au niveau des *problèmes* (...). La vraie *liberté* est dans un pouvoir de décision, de constitution des problèmes eux-mêmes »[9]. Ce pouvoir, « semi-divin », implique chez Bergson la faculté d' « invention ». Poser un problème, en somme, c'est inventer les termes en lesquels une question devient un aiguillon, un élément perturbateur.

C'est ainsi que le délire propose une revisitation de la *rationalité* elle-même – et pour en souligner le caractère profondément subversif. S'il sape les bases de la perception commune, il ne s'en coupe pourtant pas complètement. Chez Patrick on peut certes parler de « délire d'influence »* ou de mise en échec du principe de réalité. Pourtant, me semble-t-il, le discours mérite d'être écouté attentivement avant d'être trop vite catégorisé. Sa qualification trop rapide risquerait de nous en faire manquer toute la portée, philosophique autant que psychopathologique. Une distinction rigoureuse du normal et du pathologique, suppose une certaine saisie, aussi, de ce qui fait leur essentielle continuité.

Car en effet qu'est-ce qui distingue le jugement vrai de l'interprétation délirante* ?

Tout jugement (perceptif aussi bien que théorique), loin d'être un reflet passif du réel, en suppose un travail de *reconstruction*. De même que la vérité artistique, la vérité scientifique est structuration du réel, irréductible interprétation. Le « vrai » est un réel travaillé par l'esprit, un réel *stylisé*. De plus la vérité, notamment scientifique, est avant tout opératoire ; elle est outil, instrument destiné à orienter l'action ; ainsi, une loi scientifique est-elle valide si elle a des applications fécondes. De même la quête de Patrick - comme celle de Marx par la « méthode dialectique » ! - est avant tout

---

[8] A. Breton, 1937, *L'amour fou*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1998, p.123

[9] G. Deleuze, *Le Bergsonisme*, Paris, Puf, 1966

portée par le souci d'une *action* cohérente. L'affection psychopathologique serait donc à entendre, ici, comme position de résistance, résistance d'ordre politique.

Comme l'investigation philosophique, son délire se propose comme herméneutique. Il tente, nous l'avons vu, de dégager le sens profond des phénomènes. Paul Ricoeur lui-même définit l'interprétation comme « le travail de pensée qui consiste à *déchiffrer* le sens caché dans le sens apparent, à déployer les niveaux de signification impliqués dans la signification apparente »[10]. Dans le droit fil de cette définition, le « délire paranoïaque » de notre « cas » propose un ensemble cohérent de significations.

Enfin, si le critère de « falsifiabilité » (K. Popper) fait défaut dans le cas du délire, c'est au même titre que tous les discours des disciplines non-expérimentales, comme l'ensemble des sciences humaines.

On pourrait certes dire que ce qui spécifie le délire est la prégnance du *désir* (comme élément *mystificateur*) dans la saisie de la réalité. Patrick en effet, pour commander à la nature estime superflu de se soumettre à ses lois. Mais la mise en avant de ses « pouvoirs » relève bien moins de l'ignorance ou de la négligence de l'état actuel de la recherche scientifique, que d'une prétention à la devancer, par des voies détournées (l'abandon des voies logiques ordinaires). A cet égard, il est très proche des Surréalistes qui, comme on le sait, n'ont eu de cesse que de déconstruire la « réalité », pour *élargir* le sens même de la rationalité. Le désir, dans cette perspective, loin de biaiser la perception dans le sens de l'illusion, a seul le « pouvoir d'agrandir l'univers, de le faire revenir partiellement sur son opacité »[11]. Dans ce contexte, la saisie des coïncidences, le concernement, la donation (compulsive) de sens aux événements (autant d'expressions du désir, qui visent à ordonner subjectivement la réalité) constituent moins des symptômes paranoïaques, que l'approche plus souple et plus créative d'une objectivité toujours à réinventer.

De même Deleuze et Guattari, dans *L'anti-Œdipe*, opposent à la conception freudienne du désir – qui étaye ce dernier sur le besoin et le réfère dès lors toujours au manque – une conception « productiviste » autorisant une tout autre approche du délire. En effet dans cette perspective, la « production désirante » n'est jamais réductible à une « production de fantasme » ; « si le désir produit, il produit du réel. Si le désir est producteur, il ne peut l'être *qu'en réalité, et de réalité* (...). Il n'y a pas de forme d'existence particulière qu'on pourrait appeler réalité psychique » : « désirer c'est produire, produire en réalité »[12].

---

[10] P. Ricoeur, *Le Conflit des interprétations, Essais d'herméneutique I*, Paris, Seuil, 1969

[11] op. cit. note 8 p.11, p.21-22

[12] G. Deleuze, F. Guattari, *L'anti-Œdipe*, Paris, Les Editions de Minuit, 1973, p.33, 34, 35

En conséquence, le désir est « en rapport *immédiat* avec une réalité historique et sociale »[13] et le délire résulte d' « investissements *directs* du champ social par la libido »[14] : en-deça de toute signification familiale, son contenu est historique et politique.

Lacan soutient cette conception d'un « délire-monde » et restitue à l'aliéné sa dignité. Dans « Le problème du style et la conception psychiatrique des formes paranoïaques de l'expérience »[15], il souligne le caractère idéologique des classifications nosographiques : « il ne faut pas méconnaître que l'intérêt pour les malades mentaux est né historiquement de besoins d'origine juridique »[16]. Des « préjugés » (même s'ils sont socialement *légitimes* et fondés) réduisent l'expérience originale du psychotique au « *déficit* quantitatif » de l'être-au-monde du sujet. Cette expérience peut pourtant, par un simple « effort d'assentiment », « être décrite valablement comme *structure cohérente* », bien qu'antérieure à « l'objectivation rationalisante » : le rapport à l'objet y est toujours *affectivement* déterminé (nous développerons ce point ultérieurement). Cependant le propos délirant - loin d'être seulement subjectif ou insignifiant - *révèle* des « complexes instinctifs et sociaux » : le délire propose donc une *intuition* du monde dont la compréhension ne suppose aucune interprétation.

Bien loin d'une création subjective - dès lors impénétrable - le délire apparaît donc comme une forme de révélation. Dans son analyse du phénomène de la « synchronicité », Michel Cazenave écrit à ce propos : « c'est de l'étude même des schizophrènes que l'évidence de l'inconscient collectif s'est imposée (à Jung), et (...) c'est à partir des données constantes de leurs délires, en *consonance* avec les plus vieux matériaux mythologiques et religieux de l'humanité, qu'il a inféré la notion d'archétypes* »[17].

Ces conceptions théoriques, hétérogènes et parfois divergentes, rejoignent le vécu subjectif de Patrick - son appréhension intime de la réalité ; c'est pourquoi je tenais à les esquisser.

c/ Les périodes de crise

La « connexion spirituelle » de Patrick avec le monde est à l'origine de l'incroyable retentissement des événements de l'actualité sur son état affectif. Car c'est ainsi, à mon avis, qu'il faut entendre l'affection : un engluement *dans* la réalité, comme si le monde constituait le *corps* même du sujet. L'état pathologique, que l'on impute traditionnellement à une rupture avec la réalité ou à une prédominance de l'intériorité, semble tout autant relever d'un écrasement par l'extériorité. Ainsi les

---

[13] *id.* p.119
[14] *id.* p.122
[15] J. Lacan, 1933, in *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Paris, Seuil, 1975, p.383
[16] *id.* p.384
[17] M. Cazenave, 1984, « Synchronicité, physique et biologie » in *La synchronicité, l'âme et la science*, Paris, Albin Michel, 1995, p.42

crises sont-elles le plus souvent déclenchées par des perturbations *réelles* de l'équilibre géopolitique international ; les « attentats du 11 septembre » forment la toile de fond de l'une de ses décompensations *. Lacan dit d'ailleurs des « réactions meurtrières » des paranoïaques qu'elles « se produisent très fréquemment en un point névralgique des tensions sociales de l'actualité historique »[18].

Ce qui apparaît comme une certaine porosité de l'enveloppe psychique induit peut-être de forts mécanismes d'identification, qui conduisent le jeune homme à se sentir très directement concerné par les conflits armés du monde ou la situation des plus défavorisés. Si ces répercussions émotionnelles le fragilisent et font dépendre son état du déroulement de situations qu'il ne contrôle pas, cette sensibilité lui autorise une saisie particulièrement fine du *jeu* social, économique et politique.

Ce rapport au monde n'est pas sans évoquer les toutes premières relations à « l'objet ». Le processus d'individuation étant à peine ébauché, une confusion règne entre le dedans et le dehors, interdisant au sujet d'intégrer, psychiquement, les limites de son propre corps. Cette « connexion » (mystique ?) révèle, d'un point de vue psychopathologique, de fortes tendances régressives. De par la décompensation*, la connexion se trouve accrue au point que subitement le monde apparaît à Patrick comme *organisé* pour lui seul, ses perceptions ne tendant plus qu'à *corroborer* ses intuitions. Les conjonctions entre son intériorité et la réalité *perçue* produisent un choc émotionnel intense et ambigu, entre euphorie et angoisse de persécution. Le délire, à son acmé, est en effet une source inépuisable de sens, ce qui ne manque pas d'exalter le sujet. Mais l'atmosphère y est souvent menaçante, les crises mettant en scène des scénarios-catastrophes sur fond de guerre, d'invasion par des êtres extra-terrestres ...

Ces épisodes introduisent une véritable discontinuité dans la vie du jeune homme. Leur émergence est plus lente que brutale, mais ils perturbent profondément son être-au-monde. Selon ses propres termes, la totalité de son être psychique se « déverse » progressivement comme dans un autre récipient. A la fin de ce processus, il admet n'avoir plus aucune distance critique : ses perceptions comme les paroles d'autrui sont *digérées* par le délire dans leur totalité. Les faits comme les personnes sont dès lors surdéterminés ; ses proches se voient ainsi affublés de nouvelles identités. Patrick a pu prendre son père pour une réincarnation d'Hitler, ou son colocataire pour un espion du KGB.

Bien qu'il puisse en percevoir les premiers signes, Patrick ne cherche pas à prévenir ses crises. Ainsi, à ses sorties de l'hôpital il a suspendu à chaque fois, contre avis médical, sa prise de médicaments. L'augmentation de la tension *physique* qui annonce la crise lui restitue les « pouvoirs » que le traitement avait fait disparaître. Il est à noter que la relâche de la tension

[18] op. cit. note 15 p.13, p.387

qu'induisent les toxiques, qualifiés de « poisons », diminue le sujet *narcissiquement*. La magie, le sentiment de l'efficience productive du désir (jusqu'à la toute-puissance), sont donc fonction du niveau, quantitatif, d'excitation. Le témoignage d'Antonin Artaud est à cet égard proche de celui de Patrick. A son psychiatre, le Dr Ferdière, le poète écrit (à propos du traitement aux électro-chocs) : « Je ne sais trop quel mauvais vent vous a pris de me considérer tout à coup comme persécuté alors que je vous exposais techniquement dans une lettre les modalités occultes selon lesquelles le Mal impose sa *biologie* particulière à l'organisme humain, (...) (et par le traitement) vous m'avez *démagnétisé* donc mis en état de moindre *résistance* devant les assauts des forces pernicieuses qui nous guettent tous et qui sont causes de toutes nos maladies tant mentales que physiques »[19].

Ainsi, l'attachement affectif à l'extase délirante ne doit pas être sous-estimé ; d'autant que la décompensation* signe le moment de « partir en mission » et soutient en ce sens une logique de *réparation*, qui seule autorise le soulagement de la culpabilité, même inconsciente. Ainsi, la crise elle-même est-elle tentative de *symbolisation*, elle cherche à dire et à *montrer*, selon Patrick elle doit être entendue comme soutenant un processus de création. Il n'est pas rare que les paranoïaques « décompensés » se vivent comme visionnaires ou comme prophètes, porteurs d'une *parole* révélée. Les *intentions* éthique, esthétique et politique du délire, même et surtout à son apogée, ne doivent pas être négligées, bien que propos et comportements soient, alors, très désorganisés. Lorsque l'imaginaire envahit la réalité, l'artiste fou s'institue donc en œuvre d'art, il se métamorphose en messager.

Il convient de préciser ici le sens du message à délivrer. Nous l'avons vu, Patrick est métis. Ses origines malgaches, origines paternelles, lui sont particulièrement chères : elles font de lui, comme il le dit, un « primitif ». Cette appartenance identitaire donne à saisir le sens de son engagement : dénoncer les dérives de la modernité, l'absurde du monde occidental et ses inégalités. Comme nous avons tenté de le montrer, le délire se veut travail *de* et *sur* la conscience *collective*. Si le primitif comme figure est plus à même de l'incarner, c'est d'abord parce que son rapport au monde, plus *immédiat* que celui de l'homme « civilisé » (qui s'éloigne de l'objet à mesure que sa pensée devient plus abstraite), lui offre une prise plus directe sur la réalité (la question de savoir si cette prise est d'essence seulement fantasmatique ou non est loin d'être tranchée). Dans *Totem et tabou*, Freud avance l'hypothèse selon laquelle un parallèle peut être fait entre le primitif et le « névrosé », supposant un rapport analogique entre l'origine de l'individu et celle de l'humanité. La juxtaposition des perspectives onto et phylogénétiques* nous permet de penser l'être-au-monde du primitif comme régressé, au même titre que celui du « névrosé » (et du psychotique encore davantage), qui souffre d' « infantilisme » de l'appareil psychique. Cette immédiateté renvoie au

[19] A. Artaud, lettre du 12 juillet 1943 au Dr Ferdière in *Nouveaux écrits de Rodez*, Paris, Gallimard, 1977, p.42

sentiment qu'a le sujet d'être connecté à la totalité, à l'instar du nourrisson psychiquement encore indifférencié.

Mais si le primitif apparaît comme porte-parole privilégié d'une critique de la modernité, c'est aussi parce que les sociétés dites primitives sont exclues, sinon en principe mais de fait, de l'économie de marché ; selon Patrick elles peuvent donc mieux, de l'extérieur, en révéler les biais.

Je cite pour illustration l'extrait d'un « rap » de sa composition : « C'est le Secteur B qui s'avance masqué, *purifié d'avoir reçu des leçons du monde entier*, le SB qui a résisté à toutes les séductions de la machine à production. Et quelles sont nos munitions ? Nous qui n'avons ni chars ni canons. Les Fleurs ? Est-ce à dire que Dieu compte également les larmes de rosée ? Nous qui croyions que seules comptaient les larmes des femmes violées ... »

Le délire comme production symbolique vise donc une saisie de l'Etre qui apparaît comme *insurrection artistique*. Il est révolte contre *l'oubli* sur lequel se fonde le développement de la technique et cherche à dénoncer les aberrations qui lui sont consubstantielles. Ainsi l'Holocauste a-t-il à cet égard une valeur paradigmatique et occupe-t-il une place privilégiée dans les préoccupations de Patrick.

Lacan, dans son analyse des troubles du « langage écrit » chez une paranoïaque présentant des troubles délirants de type paranoïde[20], présente un cas qui à certains égards est proche du nôtre. Le délire de sa malade est « polymorphe », mêlant un thème « idéaliste » à des éléments proprement paranoïaques : Marcelle C. a « le sens de l'évolution de l'humanité » ; sa « mission » consiste à « guider les gouvernements et régénérer les mœurs », ce qui la place au cœur des « hautes choses internationales et militaires ». Par ailleurs, elle dit éprouver des sentiments d'influence* et de direction, des « affinités psychiques » et recevoir des « révélations », dont elle distingue l'origine. Enfin, parmi ces « données imposées du vécu pathologique », Lacan ajoute les « interprétations »* : « A certaines périodes, paroles et gestes dans la rue sont significatifs. Tout est mis en scène. Les détails les plus banaux prennent une valeur expressive qui concerne sa destinée »[21]. Ces phénomènes concernent aussi bien notre cas. Dans les écrits de Marcelle C. apparaissent des idées proches du thème développé par le délire de Patrick, celui d'une révolution dont il est difficile de savoir si elle est pacifique ou non. Je la cite : « Marcelle Ch. aux abois *ne répond pas* aux poètes sans foi, mais est cent fois plus assassin que mille gredins » ; « mais vous êtes atterrés parce que *je vous hais au point que je vous voudrais tous sauvés* ». Cette dernière proposition est, me semble-t-il, d'une importance capitale ; elle révèle l'ambivalence de l'engagement mystique, dont la *ferveur* (guerrière, révolutionnaire) autorise l'expression de l'agressivité qui ne peut être refoulée, tandis

---

[20] J. Lacan, 1931, « Ecrits « inspirés » : Schizographie » in *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Paris, Seuil, 1975, p.365

[21] *id.* p.369

que son motif, la « défense de l'Ordre du Droit », la transfigure comme par compensation en promesse de réparation (« je vous voudrais tous sauvés »). Notons que chez Lacan la paranoïa de cette patiente est dite « d'auto-punition », ce qui souligne la dimension purificatrice de la « mission » (purification de soi, imputée au monde ainsi sauvé).

Le rapport contrasté, complice et *négocié* de l'affect à la représentation, clôt pour ainsi dire l'affection sur elle-même et assied sa *puissance de reproduction* (les pulsions sadiques trouvent en effet à s'y qualifier par des représentations conciliables avec les exigences du Moi, tout en le prenant pour objet). A ce sujet, Lacan souligne une corrélation clinique entre « l'état de sthénie passionnelle » et les « phénomènes élémentaires d'action extérieure » (automatisme mental*, sentiment d'influence* ou de référence*, intuitions*, interprétations* ...), faisant de la pathologie un trouble affectif en tout premier lieu : « Cet état de sthénie est nécessaire pour que les phénomènes dits élémentaires (...) entraînent l'assentiment délirant, que la conscience normale leur refuse »[22]. Ainsi, l'inspiration n'est-elle *tenue* pour valable en son contenu, que pour autant qu'elle autorise la décharge d'une pulsion.

Par conséquent la crise révèle l'essence même de l'affection, loin d'en être un simple accident.

Les quelques jours qui précèdent son départ « en mission », Patrick préfère s'isoler. Sa sensibilité accrue ne lui permet plus d'affronter l'extérieur, dont il a peur et se protège en restant cloîtré. Chez lui, il s'immerge dans le son, la radio constamment allumée à volume élevé, bombardant des informations. Dans ces périodes de retrait, bien que seul, Patrick ne manque pas de stimulations. Les nouvelles du monde sollicitent sans relâche ses efforts de réflexion. Délesté des contraintes corporelles, il néglige les temps de restauration et de repos : plusieurs jours peuvent s'écouler sans qu'il éprouve le besoin de dormir ou de manger. Les perturbations majeures de son métabolisme, sans doute induites par de profonds bouleversements physiologiques au niveau cérébral, ne l'inquiètent pas ; elles fournissent au contraire les forces d'une ascèse dont il est fier et qui nourrit ses aspirations mystiques. Peu à peu, Patrick reconquiert ses « pouvoirs ». La frustration des besoins vitaux, qui dramatise la montée de l'excitation, favorise elle aussi les processus de déliaison* : la rupture de tout contact intersubjectif et l'accroissement de la tension physique donnent libre champ aux idées délirantes, qui s'épanouissent considérablement. Très vite apparaissent les premières hallucinations. Des poissons volants envahissent son appartement, son hamster se dédouble et les « signes de l'univers » percent le petit écran.

Il est bientôt prêt pour le grand voyage, dont il témoigne dans cet ouvrage.

3 – Le cas à l'épreuve de la sémiologie

---

[22] *id.* p.381

Patrick est parfois difficile à suivre mais rarement totalement énigmatique. Sa pensée est fluide, souvent digressive mais rarement discontinue : quelques « coq-à-l'âne »* et « barrages »* la ponctuent, de façon très occasionnelle. Le jeune homme associe librement et semble y prendre du plaisir ; si l'horizon du discours semble toujours ouvert, les associations contiguës restent pour une large part congruentes.

Des signes de ponctuation, il dit qu'ils sont « arbitraires » et son écriture en réduit parfois l'usage au maximum. De même une phrase reprise d'un autre ne sera pas citée entre guillemets, qu'il tient pour des signes « d'aliénation ». Il se réclame du registre de la *parole*, impersonnelle et *révélée*, l'écriture seule introduisant, historiquement, la notion de propriété.

Les facultés de concentration sont bonnes mais, il est vrai, largement sélectives. Patrick est souvent absorbé dans un dialogue intime ou partagé, mais la captation de son attention interdit toute forme de perturbation. Ainsi, le « dialogue » est-il parfois difficile à tenir, il tourne le plus souvent au monologue, à une rêverie intérieure dont l'expression semble, pourtant, portée par le souci de *convaincre* l'interlocuteur.

Les « troubles du langage » ne perturbent pas lourdement ses possibilités de communication. Ils se réduisent à un goût prononcé pour les jeux de mots, traits d'esprit et autres compositions poétiques spontanées. Ce goût, néanmoins, relève semble-t-il plus d'un *souci* que d'une réelle impulsion. Ainsi, Patrick me propose-t-il souvent que nous *inventions* des chansons. Ce souci est, à mon avis, ludique - voire éthique - au moins autant que véritablement pathologique. Son amour du langage exige de lui de *l'exercice*, auquel il se soumet comme pour entretenir sa créativité. Il est vrai néanmoins que plus il est « désorganisé », plus ces tendances s'accentuent au point de parasiter un réel échange d'idées. Alors la forme, le rythme et les sonorités, prennent la priorité.

Là encore, une justification est avancée : « les sonorités font appel à l'imagination ; elles représentent de manière concrète ce que signifient les mots à un niveau abstrait. Les phonèmes peuvent rendre tangibles des qualités concrètes ou morales, à l'aide de la substance physique des sons. Ils permettent de créer un *contact direct avec l'objet*, que la langue ne peut autrement saisir qu'à force d'abstraction ». Ainsi la dimension *musicale* de la logorrhée vise-t-elle à induire une pure expérience, proprement corporelle. De même André Breton, affirmant le rapport intime du « réel » et de « l'imaginatif » dans la perception, entend-t-il « justifier et *préconiser* (...) le comportement *lyrique* tel qu'il s'impose à tout être, ne serait-ce qu'une heure durant dans *l'amour* et tel qu'a tenté de le *systématiser* (...) le surréalisme »[23], soulignant le caractère *sexuel* de cet être *musical* au monde.

Lacan insiste lui aussi, dans l'analyse des écrits de Marcelle C., sur le fait que la formule *rythmique* du discours, que viennent remplir des contenus idéiques qu'il suppose aléatoires, donne la *règle*

essentielle de sa production. Le *rythme* donne la *règle* : qu'est-il *dit* là ? Il semble que plus le langage est délité et plus l'*idéal* d'un rapport au monde immédiat, affectif, corporel est approché. Les périodes de crise, qualifiées d' « extatiques », ont ainsi bel et bien une large composante *érotique*.

Une tendance au symbolisme est par ailleurs à souligner. Le recours à la métaphore est assez massif, mais là encore ce trait semble relever d'un choix. N'oublions pas que Patrick se vit avant tout comme messager ; et la force *persuasive* des images semble privilégiée. A ce propos, il écrit : « C'est sans doute l'extrême fécondité de la métaphore qui donne au langage une expansion *infinie*, comparable à la musique. La métaphore force à penser, fait violence à la pensée ; l'image qui pense amène la pensée à imager ». A cet égard, il dit d'ailleurs avoir fait de « sérieux progrès » : « plus jeune », m'a-t-il confié, « je ne parlais qu'en paraboles – comme le Christ ».

Ainsi, ses plus grandes périodes de trouble laissent bien percer des signes de « dissociation de la pensée »* même si je ne peux témoigner d'aucune des manifestations les plus morbides de ce syndrome.

Sur le plan affectif, les signes de la dissociation* sont presque nuls. Patrick est extrêmement sensible : ouvert et chaleureux, il est très réceptif à l'ambiance. Ses émotions sont intenses et diversifiées (de l'inquiétude profonde à la gaîté) sans pour autant qu'un trouble de l'humeur ne soit à supposer. On peut de plus noter une certaine constance de l'anxiété : il semble être souvent préoccupé. Sa vie relationnelle est riche et stable : il est fidèle en amitié et engagé dans une relation amoureuse.

En ce qui concerne l'hypothèse diagnostique de paranoïa, il est à remarquer que la méfiance est loin de caractériser notre sujet. Ses proches, tout au contraire, s'inquiètent souvent de sa « naïveté » et de sa trop grande générosité avec les « inconnus ». Ainsi il lui arrive, occasionnellement, d'héberger dans son appartement des sans-abri qu'il aura croisés dans la rue, ou de prêter de l'argent sans se soucier s'il pourra ou non lui être rendu. A mon avis cette « crédulité », loin d'être immédiate ou spontanée, relève elle aussi d'un souci éthique qui lui *prescrit*, en quelque sorte par principe, de toujours accorder à autrui le bénéfice du doute.

La désaffectation transparaît pourtant quelquefois, dans une indifférence ponctuelle au ressenti des proches, ou une certaine désinvolture dans la gestion des relations : rendez-vous manqués sans justification, refus du partage des tâches domestiques avec son colocataire, peu d'attention accordée aux propos de l'interlocuteur dans la discussion ...

On peut de plus noter qu'à la suite de l'échec de sa première vraie relation amoureuse, Patrick dit avoir « travaillé », pendant quatre longues années, à la « mort du désir », suivant ainsi le « modèle

---

[23] op. cit. note 8 p.11, p.77

du Yogi ». La déception fut l'occasion d'une suspension brutale et radicale des investissements d'objets, trahissant le caractère absolu de ces derniers.

D'un point de vue comportemental, on peut noter une légère tendance à l'isolement social, dans la difficulté à maintenir un engagement professionnel : depuis l'abandon de ses études au lycée, Patrick enchaîne les petits boulots sans jamais se fixer. Cependant, en tant qu'artiste il a déjà présenté son travail et même remporté plusieurs prix. Sa participation active à « l'atelier », le CATTP qui l'accueille, lui assure le moyen de continuer à peindre et de monter des projets d'exposition.

Mais le fait comportemental le plus remarquable est peut-être l'apragmatisme*. Un trouble de la *temporalité* semble être à l'origine de ce qui paraît relever, en dernière analyse, d'une défaillance du sens de l'auto-conservation - comme toujours reléguée au second plan. En effet, la mémoire vive de Patrick est très faible. D'un jour ou d'une semaine sur l'autre, il oublie les évènements anodins du quotidien : tels propos échangés (ce qui l'amène à souvent se répéter), où sont rangées ses clefs, tel courrier à envoyer etc... Cette relative suspension dans l'instant se ressent par exemple sur l'état de son appartement, le plus souvent laissé à l'abandon. Patrick se dit « incapable de ranger », comme si la tâche était d'une ampleur telle qu'elle le paralysait. En somme, là où le névrosé se caractérise par un franc souci d'*optimalité*, Patrick en semble totalement dénué. Il semble d'ailleurs que l'efficacité soit, comme vertu, implicitement récusée ; elle n'a en tout cas jamais la priorité sur une certaine spontanéité, qui limite son action aux aspirations du moment présent. Le jeune homme qualifie lui-même ce fonctionnement d' « automatique », reprenant à son compte le terme des Surréalistes qui désignent ainsi les gestes directement dictés par l'inconscient. D'une façon paradoxale, sa présence au monde s'en trouve à la fois limitée *et* renforcée. Tout se passe comme si la totalité de son attention était comme absorbée par l'instant, lui interdisant -relativement- d'anticiper ou de se rappeler des actes, même importants, à effectuer. Ainsi l'insouciance tourne-t-elle parfois à la franche irresponsabilité. Cependant, cette relative porosité de l'inconscient entretient chez Patrick une très grande fécondité de la vie fantasmatique, ce qui assoie son rapport à autrui (fasciné, ce dernier recherche sa compagnie) et lui permet de toujours inventer de nouveaux projets.

Cette *éthique* de l'errance ou de la gratuité relève à mon avis autant d'une forme de religiosité que d'une peur du succès. Si elle prescrit un contre-don à l'*inspiration* en en refusant l'exploitation, elle trahit aussi bien une mésestime de soi qui freine toute forme sociale de réalisation et annihile le sens de la compétition. Dans le même temps, elle affiche et se réfugie dans une arrogance de surface qui travestit cette *impossibilité* en un *refus* (refus d'être jugé, refus de l'autorité). A ce propos Pierre Chaleix dit d'Antonin Artaud : « Car la réalité vraie de l'être coïncide avec cette pensée qui

échappe si profondément aux conditionnements extérieurs et aux interdits qu'elle se dérobe à son propre regard »[24].

Il est difficile de dire si Patrick est conscient de ce curieux comportement, s'il le cultive par choix, comme par opposition et par *perversité* ou s'il n'a aucune prise sur cet état de fait. Il est certain en tout cas qu'il lui permet de faire l'économie d'une réelle autonomie, ce qui oblige son entourage à le materner, à s'occuper de sa situation domestique, de ses papiers ... Evoquant « L'écume des jours » de Boris Vian, il me dira de son colocataire qu'il est son « cuisinier », comme si cela lui était dû, alors qu'il est tout à fait capable de s'occuper lui-même de la préparation de ses repas. Mon sentiment est qu'il estime que son temps, son énergie sont trop précieux pour se préoccuper de ces menues tâches et que le travail auquel il se consacre (auquel, il faut bien le dire, il se dévoue avec acharnement) est bien plus important. Créer, apprendre, se soucier du sort de l'humanité, voilà qui le déleste du souci de ses proches et de ses conditions de vie. Sa responsabilité -imaginaire- est exaltée au point qu'il semble que l'apragmatisme* soutienne une forme de destructivité : le geste éthique ne trouve-t-il son point d'orgue dans le sacrifice ?

Ainsi, le sens de sa propre finitude est-il chez Patrick complètement évanescent. Nous l'avons dit, il nous semble que la mégalomanie est à corréler à la culpabilité inconsciente, que c'est la mesure de l'exigence qu'il s'y voit imposée qui induit le sentiment de toute-puissance du sujet[25]. Son sentiment d'infaillibilité, s'il lui donne les ressources (fantasmatiques) de relever le défi de la « mission » qu'il se propose de mener (rien moins que la révolution spirituelle de l'humanité), induit aussi des conduites à risques et un goût pour l'excès ; mais dans le même temps une ascèse assez stricte le contraint, depuis plusieurs années, à un repas par jour afin, comme il me l'a rapporté, de s'assurer « une plus grande longévité ».

Ces comportements, liés au moins en partie à cette singulière appréhension du temps, suscitent chez moi une drôle d'impression et soulèvent une foule d'interrogations. Il semble que Patrick opère le tour de force de se soumettre tout à la fois qu'il se soustrait, à la contrainte et aux autres. En sa présence, il est très difficile de faire la part de ce qui relève de l'innocence ou d'une certaine naïveté (congruentes avec sa spontanéité, sa générosité), de ce qui se rapprocherait d'une certaine forme de manipulation perverse, réfléchie et largement maîtrisée. Sa grande intelligence m'incite plutôt à pencher en ce sens. Interrogé à ce sujet, il me confirme que rares sont les situations dont il ne « comprend les tenants et les aboutissants ».

Ainsi, Patrick donne-t-il l'image d'un parfait *paradoxe*.

---

[24] P. Chaleix dans sa « Présentation » des *Nouveaux écrits de Rodez*, op. cit. note 19 p.15

[25] Cioran, dans les *Syllogismes de l'amertume* (1952), écrit à ce propos : « Quand on est dévoré d'un tel appétit de souffrir qu'il faudrait – pour en venir à bout – mille et mille existences, on conçoit de quel enfer a dû surgir l'idée de transmigration », Paris, Gallimard, coll. Folio/Essais, 1980, p.97

Cette ambiguïté est difficilement *démontrable* dans la mesure même où le jeune homme suscite une impression de doute de laquelle il est difficile de sortir. Cette interrogation (ange ou démon ?), révèle peut-être comme en miroir sa propre ambivalence, indépassable indécision quant à autrui et ses motivations.

Nombreuses sont les alternatives qui vinrent me questionner, au regard des comportements que je viens d'évoquer : relevaient-ils d'un sens aigu de la stratégie (qui suppose une conscience exacerbée, et par là même une temporalité différenciée) ou d'un fonctionnement « automatique » (qui implique une forte prédominance du présent sur les autres dimensions temporelles) ? D'une réflexivité accrue ou d'une ingéniosité radicale, spontanéité effective ? Patrick jouissait-il d'une hyperconscience, ou souffrait-il d'un inconscient « à ciel ouvert » (Lacan) ? Etait-il animé d'une tendance acharnée à tout maîtriser (dans le souci de conquérir un savoir qui serait total) ou gratifié d'une pure réceptivité (la mission « délirée » consiste à saisir les « signes de l'univers », révélés) ? Enfin, quel mot disait-il au plus près sa vérité : mégalomanie ou foncière humilité ?

Tout se passe comme si le paradoxe était ici le devenir psychologique de la culpabilité, maintenue dans l'inconscient. Il semble que le *refus* psychotique à l'injonction qui lance le processus de réparation soit si radical, que ce dernier s'en trouve court-circuité - et dès lors infinitisé. Le sens de la loi en effet (de la loi comme transcendante), s'il implique le sens de la faute, garantit en contrepartie une (relative) possibilité de rachat. Le psychotique, à lui-même sa propre loi, serait à cet égard une caricature de sujet ; toujours, déjà – irrémédiablement coupable, niant cette fatalité il s'interdit de la nuancer.

Bilan critique d'une première approche du monde psychiatrique

La première leçon de mon expérience de l'institution fut la désillusion. Je reconnais que la mission de la psychiatrie institutionnelle est bien complexe, certainement plus que je ne l'imagine. Que la psychose, de par sa force d'inertie et de répétition, finit par saper les meilleures intentions.

Mais la dimension *idéologique* qui soutient le monde psychiatrique, entrave à mon avis sa fonction thérapeutique : la norme y reste la *règle*, ce qui induit une conception réductrice de l'aliénation mentale. L'hôpital, s'il est coupé du reste de la société, en reproduit les traits ; et les fondements politiques de la clinique qui s'y pratique sont tangibles, bien qu'implicites.

Car l'aliéné est avant tout et *par essence* un révolté. Témoin d'une révolte *intrapsychique* que la névrose parvient à dépasser, il incarne le refus de l'illusion et de l'aliénation fondatrices du lien social. L'aliénation mentale est résistance contre l'aliénation sociale. Elle substitue la dictature d'une irréductible extériorité à soi, à celle de la Loi. Cette position subversive est aussi bien le reflet, vestige et porte-parole d'un *doute* constitutif de la subjectivité. Ainsi cette rébellion intime

menace-t-elle *de fait* la communauté, faisant du psychotique un *criminel* à proprement parler. Crime : « manquement à la loi », « infraction que les lois punissent d'une peine afflictive ou infamante »[26].

L'hospitalisation doit-elle dès lors être entendue comme incarcération ?

S'il ne s'agit pas ici de dénoncer une *stratégie* oppressive, stratégie réfléchie et dont les instigateurs pourraient être désignés, on peut souligner avec Freud la nature essentiellement répressive de toute institution : la civilisation suppose le refoulement de la pulsion et sa liaison – refoulement qui, précisément, est largement défaillant dans la psychose. De plus nous avons vu, avec Lacan, que c'est dans l'état *affectif* de « sthénie passionnelle » que les phénomènes pathologiques « élémentaires » entraînent l'assentiment délirant ; que c'est la pulsion *destructrice* qui se fait jour dans l'inspiration ; que « l'exaltation », enfin, est corrélative du reflux narcissique de la pulsion dont elle entraîne la déliaison*. Ces hypothèses convergent pour affirmer la teneur foncièrement antisociale du délire. La revendication délirante, en tant que revendication *pulsionnelle*, détermine-t-elle l'hôpital psychiatrique comme instance correctionnelle ?

Nombreux sont les « psychiatrisés » qui soutiennent cette hypothèse. Antonin Artaud est l'un d'eux. Ses écrits sont parsemés de réflexions sur le délire, dont il soutient les dimensions religieuse (mystique), artistique (poétique), politique et sociale. Représentant divin, rebelle génial et incompris, le fou est *opprimé* parce qu'il remet en cause les fondements mêmes de notre société : « Et qu'est-ce qu'un aliéné authentique ? C'est un homme qui a préféré devenir fou, *au sens où socialement on l'entend*, que de *forfaire* à une certaine idée supérieure de l'honneur humain. C'est ainsi que la société a fait étrangler dans ses asiles tous ceux dont elle a voulu se débarrasser ou se *défendre* (...). Car un aliéné est aussi un homme que la société n'a pas voulu entendre et qu'elle a voulu empêcher d'émettre d'insupportables vérités »[27].

Cette humanité plus « noble », qui *revendique* « une autre vie », n'est pas sans rappeler celle du « surhomme » nietzschéen. Dans cette éthique dionysiaque, le sens de l'absolu est exalté au point que l'exigence du compromis (pulsionnel) sur lequel le social se bâtit, apparaît comme moyen « de persuasion ou de pression pour nous empêcher de briser nos chaînes et de regarder au-dehors de notre actuelle condition »[28].

Chez Freud, Nietzsche et Artaud, c'est la « mauvaise conscience » qui est outil comme produit de la répression.

« Car l'humanité ne veut pas se donner la *peine* de *vivre*, *d'entrer dans ce coudoiement naturel des forces qui composent la réalité*, afin d'en tirer un *corps* qu'aucune tempête ne pourra plus *entamer*. Elle a toujours mieux aimé se contenter *d'exister*.

---

[26] Dictionnaire Robert

[27] A. Artaud, 1947, « Van Gogh le suicidé de la société » in *Œuvres complètes*, tome XIII, Paris, Gallimard, 1974

[28] A. Artaud, op. cit. note 19 p.15, lettre du 20 juillet 1943 au Dr Ferdière, p.52

(...)
Or van Gogh, qui s'est fait cuire une main, n'a jamais eu peur de la *guerre* pour *vivre* (...)
et tout peut bien sûr exister sans se donner la peine d'être,
et tout peut être sans se donner, comme van Gogh le forcené, la *peine* de rayonner et de rutiler.
C'est ce que la société lui a enlevé pour réaliser la culture turque, celle de cette honnêteté de façade qui a *le crime pour origine et pour étai.*
Et c'est ainsi que van Gogh est mort suicidé, parce que c'est le concert de la *conscience* entière qui n'a *plus pu le supporter.*
(...)
Et le roi van Gogh sommeillait, incubant la prochaine alerte de *l'insurrection* de sa *santé.*
Comment ?
Par le fait que la bonne santé c'est pléthore de maux rodés, de formidables ardeurs de vivre, par cent blessures corrodées, et qu'il *faut* quand même faire vivre,
qu'il faut amener à se perpétuer.
Qui ne sent pas la bombe cuite et le vertige comprimé n'est pas digne d'être *vivant.*
C'est le dictame que le pauvre van Gogh en coup de flamme se fit un *devoir* de *manifester.* »[29]

Ce magnifique texte poétique est riche en indications psychopathologiques. Le rapport du psychotique à son propre corps (un corps sans faille, « qu'aucune tempête ne pourra plus entamer », c'est-à-dire une expérience qui nie la néoténie* et la « détresse » *castratrice* qui s'en suit) ; la vigueur *mentale et physique* qui semble, chez le psychotique, être en corrélation avec le déni de la castration (sentiment de toute-puissance, mais aussi bien résistance corporelle *objectivement* supérieure) ; une *éthique* révolutionnaire qui prône le renversement des valeurs, faisant de la pathologie l'essence même de la santé (c'est en *salvateur* que s'avance le délirant ; ainsi, Marcelle C., la patiente paranoïaque de Lacan, écrit : « Foi d'*Arme* et de Marne pour vous encoquiner et vous faire pleurer le sort d'autres, *le mien point* ») ; le refus du « crime » qu'illustre Freud dans son « mythe scientifique »[30] et duquel découlent le renoncement pulsionnel et l'émergence du social ; les caractères revendicatif et essentiellement *démonstratif* des comportements « délirants » ... Les traits propres de la psychose y sont avancés.
Patrick, lui aussi, tient l'hôpital psychiatrique pour une « instance judiciaire ». Il étaye son propos sur une expérience personnelle, qu'il dit « traumatisante », de l'institution et à laquelle il consacre une large part de son dernier livre, « Il ou les neurones ensorcelés ». En voici un extrait :

« Tandis que les produits que lui ont injecté les infirmiers de l'hôpital s'estompent, d'un œil hagard, il se distrait de la beauté de ce bleu clair et crémeux, lui, à présent qui se croit plongé dans une piscine d'uranium. Mais très vite ressurgit le rouge de sa colère. Pourquoi se retrouve-t-il là encore ? *Qu'a-t-il fait à la société pour être jeté dans un asile de cette sorte ?* Car ça y est, le voilà les quatre membres entravés par une camisole, tout saucissonné, gisant sur un lit dont chacun des pieds est soudé au sol. Telle est la chambre dite d'isolement. Point de mur molletonné, mais une porte renforcée à poignée actionnable de l'extérieur, aux vis indévissables de l'intérieur, agrémentée

[29] op. cit. note 27 p.23
[30] S. Freud, 1912-1913, *Totem et tabou*

d'un pot de chambre et de rien de plus. Comme s'il fallait que seuls le soleil et les excréments aient droit de sortir librement de cette chambre à la fenêtre grillagée.
Deux sortes de souvenirs hantent sa tête : celui des conditions de son internement et celui de ses catastrophiques hospitalisations précédentes. Car comme aucun malade ne l'ignore, la *punition* commence ainsi : vous êtes dépouillé de vos affaires, n'avez droit qu'au port du pyjama bleu. Et mieux vous allez, plus votre dignité retrouvée comme par magie est récompensée par le droit que vous obtenez ainsi de retrouver vos affaires. N'est-ce pas indigne en soi, si on réfléchit au fait qu'aller mieux consiste à fermer sa gueule et cacher ses angoisses au plus profond de soi afin de ne laisser transparaître que l'apparence de la normalité (...).
L'hôpital psychiatrique ne favorise pas non plus les vertus, il les extermine. Mieux vaut être vicieux, voleur et menteur et avoir une tête d'ange ici, car l'hôpital psychiatrique est un véritable univers carcéral (...).
Il se dit aussi qu'il n'est pas en position de force. S'il refuse de prendre son traitement, c'est la prise du traitement par injection dont on le menacera. Il n'y a donc pas à résister, tout est couru d'avance. Le mortel ennui qui règne dans les couloirs de l'hôpital, il n'y échappera pas non plus. Il entrera dans la danse des cigarettes, comme tous les malades fumeurs (...).
Sa sortie de l'hôpital psychiatrique dépendra également des observations que les infirmiers feront à son sujet car ces gens-là consignent tous ses faits et gestes de jour comme de nuit. Il le sait. Mais rien pour l'instant ne l'empêche d'être joyeux jusqu'à la folie. Seul dans sa chambre d'isolement, il rit, fait semblant de pleurer et braille à tue tête que lui aussi est un prophète qui aimerait rencontrer l'amour sachant que toute caresse charnelle est interdite ici, du fait qu'il règne dans l'hôpital une sorte de pudibonderie exquise et perverse qui réussirait à exclure l'humour si les patients n'étaient des êtres humains. »

Ce qu'il dénonce en premier lieu est la dimension instrumentale des rapports, l'absence de tout espace privé (qui contribue à opérer le processus de *désubjectivation* que subit le malade hospitalisé), le manque d'activité. Dépouillé à son entrée à l'hôpital de son matériel de peinture et de ses cahiers, il regrette de n'avoir pu y travailler.
Remarquons que la déception du malade est souvent à la mesure de son idéalisation, fréquente bien qu'inconsciente, de l'institution.

Quelle est dès lors la fonction de la prise en charge institutionnelle ?
Comment améliorer ses conditions afin d'en optimaliser l'effet ?
La rupture avec le milieu familial souvent pathogène, l'esprit de « parenthèse » qui y règne, la rigidité des méthodes même, peut-être, en ce qu'elle vise à « recadrer » le patient désorganisé, sont les éléments qui soutiennent la valeur thérapeutique de l'hospitalisation. Dans ce lieu isolé, le malade réapprend à son rythme à se socialiser (supporter le contact d'autrui et y trouver un intérêt, se conformer aux règles de la vie commune ...), tandis que ses angoisses sont « contenues » par les médicaments autant que symboliquement, par les murs du bâtiment.
A l'hôpital où Patrick est accueilli des séances de psychomotricité sont proposées, ainsi qu'un atelier d'ergothérapie*, un peu triste et mal achalandé. En dehors des suivis que propose la psychologue (qui entre le dispensaire et « l'intra » (hospitalier), se dit très souvent « débordée »), aucun travail de fond n'est effectué pour tenter d'enrayer les processus pathologiques. L'hôpital

public ne fait qu'en *étouffer* les manifestations les plus gênantes, protégeant certes, dans le même temps, le malade de lui-même.

Quelle serait la psychiatrie capable de restituer au sujet psychotique un certain sens de la *relativité* ? De prendre au sérieux sa révolte pour la canaliser sans l'écraser ?

Il faudrait en tout premier lieu qu'elle favorise le réinvestissement du corps, du corps comme faillible et fini (inscrivant ainsi le sujet dans une temporalité différenciée), comme limite (aux aspirations comme aux exigences), comme entité vivante, enfin, c'est-à-dire en mouvement, d'une virtualité s'actualisant.

A cet égard, la psychanalyse offre de précieux outils cliniques. L'analyste ne se propose pas comme détenteur d'un savoir qui ferait défaut chez le malade ; c'est ce secret qu'il partage, *sans le révéler*, en cédant sa place d'*interprète*. Ainsi le principe de réalité, loin d'être imposé avec autant de violence qu'il est nié par le malade (ce qui semble être la technique de l'hôpital psychiatrique, qui agit avec force sur la toute-puissance du patient en le diminuant systématiquement), apparaît comme une hypothèse à éprouver, l'effet d'un acte ou d'une *décision* du sujet. Alors que la psychanalyse favorise une certaine mobilité, il semble que la psychiatrie tende à stigmatiser le malade comme tel, ce qui ne peut que renforcer sa fixité. L'aider à se désolidariser de cette identité suppose, à mon avis, de prendre au sérieux son discours, pour tenter de cerner où exactement se produit le *glissement* qui l'éloigne de la « normalité ». Si la psychiatrie était capable d'une *écoute* qu'il faudrait presque qualifier d'*appréciation esthétique*, elle favoriserait à mon sens une structuration du discours dans l'échange. Ainsi, peut-être, des *défenses* pourraient-elles céder - *des deux côtés*.

Insuffler au malade une certaine mobilité ?

L'aider à conquérir une place d'interprète, *comme à jamais inassignable*.

L'exiler, le décentrer.

Donner à son aperception du jeu comme jeu, la valeur d'un effet-sujet ; lui faire subjectiver qu'aucune fatalité n'oppose l'aperception du *je comme jeu* et son incarnation.

Conclusions

Au terme de mon enquête clinique, je ne puis que réaffirmer ma première intuition : il semble qu'entre paranoïa et schizophrénie, notre « cas » jette un pont.

Au-delà de la dimension persécutée de son être-au-monde le sujet présente, nous l'avons vu, des éléments cliniques qui assoient sans conteste l'hypothèse diagnostique de paranoïa : délire en réseau*, hypertrophie de la rationalité, phénomènes élémentaires comme les intuitions* et les

distorsions perceptives, interprétations*, sentiments d'influence* et de référence*, recours massif à la projection* ...

Néanmoins, les traits du *caractère* ou de la personnalité paranoïaque font ici défaut : Patrick n'est ni méfiant ni coléreux, ni revendicateur ni haineux. Loin de les provoquer, il évite les conflits jusqu'à les étouffer.

Son agressivité tend bien plutôt à s'exprimer sous une forme sublimée, dans la ferveur qui caractérise son engagement « politique » ; c'est la nature de ce dernier qui soutient l'autre hypothèse diagnostique. La vision du monde qu'il implique (métaphysique) et le rôle dont Patrick s'investit (sa mission est « spirituelle » et ses aspirations « mystiques », ses pouvoirs « magiques » - comme celui de communiquer « par satellite »), défilent les thèmes chers à la schizophrénie.

De même les périodes de crise, très désorganisées (le délire y devient très proprement paranoïde*, donnant lieu à des hallucinations *sensorielles*) ; le rapport au langage, régressé ; l'ambiguïté foncière de la personnalité ; le rapport du sujet à son corps et à la temporalité, constituent autant d'éléments cliniques en faveur de la seconde possibilité.

Là aussi cependant, l'appauvrissement de l'affectivité et des réactions émotionnelles (qui a toujours été considéré comme le symptôme fondamental de la schizophrénie), ne semble pas le caractériser.

De plus les éléments relevant des deux catégories nosographiques, loin de les opposer, soutiennent dans leur cohérence l'hypothèse de leur continuité. Le délire notamment, s'il se déstructure lors de la crise, exacerbe mais conserve les mêmes thèmes.

Enfin, comme nous avons tenté de le montrer, la démarcation entre pathologie et normalité est plus difficile à tracer qu'il n'y paraît, surtout lorsque le *souci* de la rationalité (de la communicabilité) est conservé chez le sujet : chez Patrick on peut dire qu'il est revendiqué.

De l'analyse critique, aussi délestée que possible de préjugés que j'ai essayé de mener, telles sont les conclusions sur le délire auxquelles je suis arrivée (sur *le* « délire », au-delà de sa classification nosographique, qui semble ici problématique) :

- Le délire est une production esthétique (symbolique ; musicale et poétique).
- Le délire est une forme de résistance politique. Comme « texte »[31] en tant qu'il « *implique* toujours une *expérience* de la limite », sa *fonction* sociale est de « poser des problèmes de classification » : « en prenant le mot à la lettre », il est foncièrement « paradoxal ».
- Le délire est prescriptif, il relève d'une éthique.
- Le délire a une épaisseur proprement philosophique.

[31] R. Barthes, 1971, « De l'œuvre au texte » in *Revue d'esthétique* (n°3)

- **Le délire est *adresse*, il est ludique.**
- Le délire est une activité érotique.

Entre vérité scientifique et création artistique, entre production onirique et révélation mystique, le délire travaille à l'élévation de la conscience collective pour forger un agir *commun*.
La psychiatrie, dans sa visée thérapeutique, doit tout d'abord lui restituer sa dignité épistémologique. Car le délire assène avec vigueur et reconnaît en toute rigueur, la force du principe *dialectique*, au fondement de notre logique : il opère « *à chaque instant* la synthèse du rationnel et du réel, sans *crainte* de faire entrer dans le mot « réel » tout ce qu'il peut contenir d'irrationnel *jusqu'à nouvel ordre* »[32]. Le délire représente donc *l'effort*, en lequel réside l'essence même de la *subjectivité*, de *concilier* les nécessités naturelle et proprement humaine.
Il *prescrit* pour ce faire, une relation au monde spirituelle et charnelle, à proprement parler *sexuelle*. L'atemporalité à laquelle il condamne, la confusion de l'intériorité et de l'extériorité qu'il pose comme *idéal*, somment le sujet à une forme d'abandon, le placent comme de fait dans une posture d'acceptation. Sous d'autres cieux, l'indifférence, la désaffectation, l'évanescence de la volonté, sont tenues pour *vertus* en ce qu'elles autorisent une simple présence au monde, une immédiateté détachée, qui ouvrent sur une autre expérience de la responsabilité : une éthique en deçà du bien *et* du mal, libérée de toute préoccupation « morale », qui exige de l'homme le courage et l'humilité d'une certaine forme de passivité, le livrant sans recours aux « éléments premiers tour à tour enchaînés et déchaînés »[33]. L'insupportable de cet horizon, lié à son incarnation, motive sans doute chez le psychotique, et comme réaction défensive, le sentiment d'omnipotence, le condamnant à une perpétuelle *oscillation* entre maîtrise et soumission.
Mi-homme mi-Dieu, mi-homme mi-bête, le psychotique rejoue donc, en la dramatisant, la tension ontologique qui fait le propre de l'humain. Le sentiment constant d'être deviné, influencé, *ordonné*, trahit une forme originale de religiosité : les principes éthiques qui n'ont pas pu être intégrés font retour du réel, comme relevant de l'extériorité. Ils n'en prescrivent pas moins un constant dépassement de soi, et pour ne pas *démériter* ; la relation privilégiée que le fou entretient au divin, les « dons » qu'il a reçus (qui en font un élu), plombent sa responsabilité plus qu'ils ne l'atténuent.

[32] A. Breton, op. cit. note 8 p.11, p.108
[33] A. Artaud, op. cit. note 27 p. 23

LEXIQUE [1]

Apragmatisme : diminution de l'activité générale.

Archétypes : motifs et images présents dans toutes les cultures ; contenus psychiques qui définissent, chez Jung, « l'inconscient collectif ».

Automatisme mental : mode de perception endopsychique, par lequel la pensée est ressentie comme dirigée de l'extérieur ; phénomènes qui induisent chez le malade l'impression que sa pensée est devinée, imposée ou entravée.

Barrage : suspension du fil du discours.

Concernement : sentiment irrépressible d'être concerné, interpellé, visé par les évènements de la réalité extérieure.

Coq-à-l'âne : rupture du fil du discours ; brusque passage d'un thème à un autre, apparemment sans lien avec le premier.

Décompensation : débordement, dans des circonstances traumatiques, de mécanismes d'intégration maintenant dans la latence des éléments psychiques pathogènes.

Déliaison : processus par lequel une quantité d'énergie psychique (ou libido) se détache de la représentation à laquelle elle était liée, génératrice de déplaisir ; la déliaison trahit un phénomène de désintrication (ou désalliage) des pulsions de vie et de mort, des composantes érotique et destructrice de l'énergie sexuelle.

Délire paranoïde : délire caractérisé par son absence d'organisation, la richesse et la mutabilité de ses thèmes (qui s'entremêlent sans constituer de fiction cohérente), la diversité des mécanismes défensifs qui le sous-tendent.

Délire en réseau : système délirant mais caractérisé par sa rigueur logique et sa cohérence ; s'accompagnant d'une conviction absolue, le délire en réseau s'étend à mesure qu'il explique,

justifie, le moindre fait de la vie quotidienne, par l'idée qui fait son thème central (thème le plus souvent persécutif).

Dépersonnalisation : associe des troubles de la conscience de soi (par exemple, la non-reconnaissance des pensées propres) et de la conscience du corps (sensations de transformation, de non-appartenance, de dévitalisation ...) ; elle s'accompagne d'un profond sentiment d'étrangeté dans la perception de la réalité (l'environnement familier apparaît comme factice, bizarre) et d'une perception du temps altérée.

Dissociation (affective) : se manifeste dans l'alternance d'une apparente insensibilité (accompagnée d'une perte globale d'intérêt, d'un mépris ironique des autres et de soi ...) et de mouvements émotionnels violents, apparemment immotivés. La coïncidence de sentiments opposés trahit, elle aussi, un défaut d'intégration des motions contraires en une vie affective ambivalente, mais nuancée.

Dissociation (de la pensée) : dénote, comme la dissociation affective, d'une perte de l'unité de la vie psychique du sujet, qui induit des perturbations de la pensée : suspension brusque ou progressive du cours des idées, associations absurdes, répétitions stéréotypées, affaiblissement de la faculté concentration ... La pensée apparaît comme coupée de la logique commune, d'autant que le discours peut être parasité d'impulsions verbales, ponctué de notions obscures ou de néologismes.

Ergothérapie : ensemble d'activités manuelles à visée thérapeutique, souvent proposées dans les institutions psychiatriques sous forme d'ateliers ; pratiquées en groupe, ces activités visent la consolidation du lien social (souvent fragilisé chez les patients hospitalisés) et favorisent l'expression de conflits intrapsychiques au travers des matériaux proposés.

(syndrome d') Influence : ensemble de phénomènes par lesquels le malade a l'impression d'être dépossédé de sa vie psychique : il a dès lors le sentiment d'être agi par une force extérieure, que des pensées, étrangères, lui sont imposées ou bien que son comportement est entravé.

Interprétation (délirante) : « raisonnement faux à partir d'un fait exact » (Sérieux) ; jeu d'inductions et de déductions erronées à partir d'une perception réelle qui prend, par le biais d'associations sous-tendues par l'affectivité du malade, une signification qui lui est personnelle.

Intuition : contenu psychique qui s'impose au sujet sur le mode d'une révélation et qui vient faire réponse à un état de perplexité, motivant l'élaboration délirante. L'intuition en constitue le point de départ et, à visée explicative, elle sous-tend les interprétations, secondaires, qui font la trame du délire.

Néoténie : persistance de caractères fœtaux à l'âge adulte induite, chez l'homme, par l'immaturité physiologique de l'organisme à la naissance.

(plan) Ontogénétique : perspective relative au développement de l'individu, depuis la fécondation de l'œuf jusqu'à l'état adulte.

(plan) Phylogénétique : perspective relative au développement d'une espèce, au cours de l'évolution.

Projection : mécanisme de défense par lequel un sujet impute à autrui ses propres conflits intrapsychiques, fantasmes ou motions pulsionnelles réprimées.

(sentiment ou idée de) Référence : contenus psychiques par lesquels le sujet rapporte à lui-même les faits les plus anodins, derrière lesquels il imagine dès lors une intention le concernant, leur conférant une signification persécutive.

---

[1] Pour plus de précisions, se référer au manuel de *Psychiatrie* de J.D Guelfi, P. Boyer, S. Consoli, R. Olivier-Martin et au *Manuel alphabétique de psychiatrie clinique et thérapeutique* d'Antoine Porot, parus aux Puf.